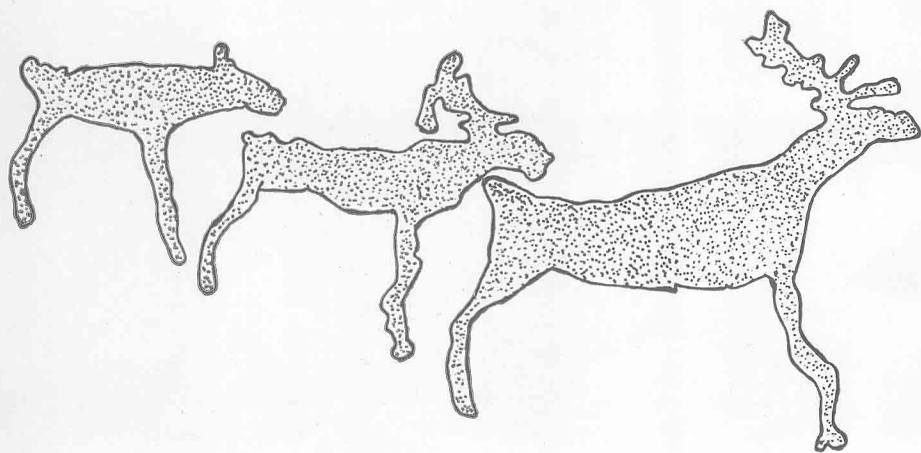


BOREALES

REVUE DU CENTRE DE RECHERCHES INTER-NORDIQUES



N° 24-25

Huitième année

1982

EDITORIAL

Vous en êtes aujourd'hui persuadés, Boréales est éclectique, par ce que ses intérêts sont multiples et que depuis longtemps, toujours même, elle a entendu l'émouvante voix du XIII^e s. qui s'interroge sur les raisons que l'homme a d'aller voir ailleurs à quoi ressemble justement cet « ailleurs »... la seconde est la soif de connaître car le penchant de la nature humaine est de rechercher et de voir les choses dont on lui a un jour parlé... « Nos ailleurs à nous sont nordiques et arctiques ».

Et puis si Boréales a des défauts, elle a une qualité que vous percevrez dans ce numéro : elle aime les mystères et les questions sans réponses. Il lui arrive de ne pas éclairer les mystères et si certains d'entre nous vont à l'autre bout du monde pour voir à quoi ressemble cet autre bout, ils reviennent parfois en posant davantage de questions qu'au départ. Ainsi la pierre runique de Rök, en dépit de tous ceux qui se sont penchés (c'est une image car elle est très haute) sur elle, garde et, espérons-le, gardera ses secrets. Et les rites de l'ours, le chamanisme yakoute, que de questions ne posent-ils pas aux lecteurs, même à un siècle de distance. Il en est de même de la lettre-document venue d'au-delà des steppes. Etrange.

Par contre, il arrive que l'histoire nous apparaisse logique et claire, quand, il s'agit d'échanges humains, et enrichissants, comme le furent à travers les siècles les relations franco-suédoises, lesquelles, pourraient servir d'exemple. Mais de l'autre côté du golfe, au fin fond des forêts du Savo et de la Carélie,

que de richesses, que d'imbrications dans les traditions, Carélie du Nord, du Sud, de l'Est devenue Ouest, richesses qu'il importe de préserver, non en leur imprimant un caractère local et particulier, mais en faisant que, telles les eaux mêlées, elles soient plus fécondes encore.

Comme toujours la littérature et la linguistique tiennent leur place, recherche de racines, recherches d'influences, jeux éternels de la connaissance. Révélation aussi grâce à la traduction. Quant à Homère, il nous est évident que s'il n'avait depuis si longtemps son passeport grec, nous l'aurions volontiers, à Boréales, fait nôtre, sachant bien quelle Odysée il nous aurait donnée s'il avait connu l'univers arctique. On peut rêver. Mais naturellement on ne peut toujours vivre dans l'imaginaire, le mystère et le fascinant et Lykke-Per le Danois, le Réveilleur, est là pour nous le rappeler.

Nous vivons aussi dans le futur et nous annonçons déjà le prochain numéro : il sera consacré uniquement à la musique finlandaise et ce sera une somme. Quant au numéro qui suivra celui-là, il élargira encore le cercle de nos connaissances puisqu'il s'ouvrira à d'autres chercheurs encore venus de Norvège, du Danemark et d'Islande.

Enfin par la voix de Mr Frison-Roche, nous saluons aujourd'hui le président de la République finlandaise, Monsieur Koivisto. La Finlande nous est proche, la Finlande nous est chère. Nous lui devons beaucoup et nous ne l'oublions pas.

Denis BERNARD-FOLLIOT

B O R E A L E S

annonce la parution d'un numéro spécial hors série en souscription

(Parution prévue : fin 1983)

La Musique Finlandaise

PETIT DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIQUE DE L'HISTOIRE,
DE LA VIE MUSICALE, DES COMPOSITEURS, DES INTERPRETES
avec une bibliographie, une discographie et de nombreux hors-texte,

par **H.-C. et A. FANTAPIE**

à l'usage des étudiants, musicologues et musicographes, des critiques musicaux,
des historiens ainsi qu'à celui des voyageurs mélomanes, des auditeurs de
musique, des directeurs artistiques et des organisateurs de concerts,
sans oublier les autres.

Prix en souscription : **50 F** (mais **35 F** pour les abonnés à jour de leur
cotisation). Prix après parution : **75 F.**, à faire parvenir à **BOREALES-**
Centre de Recherches Inter-Nordiques.

28, Rue Georges Appay, 92150 SURESNES.

Je soussigné

adresse

souhaite souscrire à :

..... exemplaires de LA MUSIQUE FINLANDAISE à 50 F

1 exemplaire au tarif abonné (35 F)

..... abonnement simple (France : 100 F.)

..... abonnement simple (Etranger : 125 F.)

..... abonnement de soutien (300 F.)

Total :

que je règle par ci-joint.

MAUNO HENRIK KOIVISTO

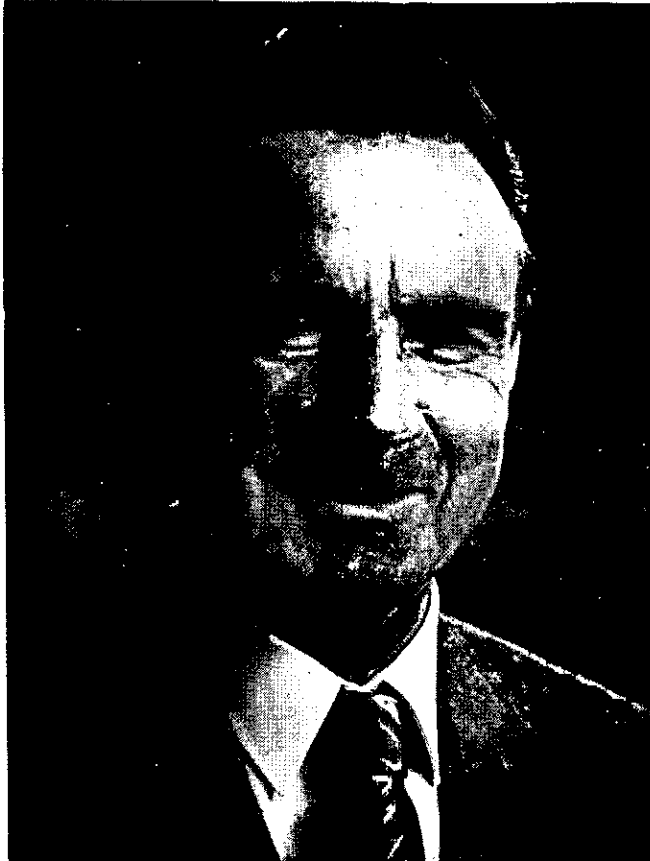
PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE DE FINLANDE (1)

par François FRISON-ROCHE

Mauno Henrik KOIVISTO, élu en janvier 1982 neuvième Président de la République de Finlande, est né le 25 novembre 1923 dans la ville de Turku. Issu d'une famille modeste, son père était charpentier, il ne put poursuivre ses études et commença à travailler à l'âge

d'épargne populaire d'Helsinki, l'une des plus grandes banques du pays.

Mauno KOIVISTO adhère au parti social-démocrate en 1947 où il milite activement notamment en écrivant de nombreux articles dans divers journaux.



de 13 ans. A 18 ans, durant la guerre de continuation, il rejoint le front où il est éclaireur.

Après la guerre, il termine ses études secondaires en suivant des cours du soir et après sa réussite au baccalauréat en 1949, s'inscrit à l'université d'où il sort docteur d'Etat en sociologie en 1956. Durant ses études, il a exercé successivement les emplois de docker, charpentier, employé, instituteur.

En 1958, il devient directeur de la caisse

Après les élections législatives de 1966, Rafael PAASIO, président du parti social-démocrate et premier ministre d'un gouvernement de coalition centre gauche fait appel à lui et lui confie le portefeuille des finances.

En 1968, le Président Urho KEKKONEN, qui vient d'être réélu, le nomme premier ministre peu de temps après sa nomination en qualité de président du conseil d'administration de la Banque de Finlande.

C'est à cette époque où éclate la crise Tchécoslovaque, que la Finlande organise sur son territoire les premières négociations S. A. L. T. et qu'est lancée l'idée de ce qui devait devenir la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe (C. S. C. E.).

Au lendemain des élections législatives de 1970, Mauno KOIVISTO redevient gouverneur de la banque de Finlande. A ce titre, il joue un grand rôle au niveau économique et financier en participant à de nombreuses conférences internationales notamment avec les autres pays scandinaves et l'Union Soviétique.

Malgré un bref retour sur la scène politique en 1972 où il redevient ministre des Finances, ce n'est qu'en 1979 que le Président Urho KEKKONEN fera de nouveau appel à lui pour le nommer Premier Ministre, fonction qu'il ne devait quitter que pour accéder lui même à la magistrature suprême.

Quand il n'exerce pas de fonction minis-

térielle, Mauno KOIVISTO ne recherche pas le devant de la scène. Il ne briguera jamais un siège au parlement ce qui donnera de lui l'image d'un homme qui ne cherche pas à faire carrière politique.

Ses brèves et incisives apparitions, où il dénonce une certaine insouciance dans la gestion des deniers publics en période de crise, contribuent grandement à sa popularité dans toute les couches de la population. Cette attitude lui vaudra, de plus, une solide réputation de compétence et d'intégrité au moment où éclatent plusieurs scandales politico-financiers.

Le Président Mauno KOIVISTO est marié, sa femme, diplômée en économie, fut membre du Parlement de 1972 à 1975 et conseillère municipale d'Helsinki de 1977 à 1982. Ils ont une fille, âgée de 26 ans. Outre le finnois, M. KOIVISTO parle le suédois, l'anglais, le russe et l'allemand. Il a publié quatre ouvrages économiques.

(1) Sources biographiques : «The finnish presidential election of 1982» Finnish features, january 1982, ministry for foreign affairs, Helsinki. Suomen kuvalehti N° 5 du 29-01-82, pp. 5-18.

Inscriptions runiques de l'époque Viking

La pierre de Rök

par le professeur S. B. F. JANSSON *

Présentation et traduction par D. BERNARD-FOLLIOT

La pierre de Rök se dresse depuis des siècles dans la plaine d'Ostergötland, non loin de Mjölby. Elle porte la plus longue inscription runique qui soit : 725 runes ; elle mesure 2,50 m. de hauteur et sa largeur varie de 1 m à 1,50 m. Découverte au XVII^e siècle, elle n'a cessé depuis d'intriguer les savants et les chercheurs qui ont essayé de percer ses mystères : l'emploi de runes anciennes au milieu d'un texte gravé en runes récentes, de runes chiffrées relevant de divers systèmes, l'art de la périphrase propre à la poésie germanique ancienne (*kenning*), les multiples allusions à des faits et des personnages inconnus, contribuent à renforcer la difficulté de la transcription et par moments les mystères demeurent. Sans doute ne parviendrons-nous jamais à décrypter comme il se doit le message de Varin. Mais comme a écrit un des écrivains suédois les plus connus actuellement, Sven Delblanc : est-il vraiment nécessaire que nous comprenions ?

Ce qui demeure à travers les âges, c'est l'étrange magie qui se dégage de ce long texte qui nous parle de mondes inconnus. Comme nous l'avons dit, nombreux sont les runologues qui se sont attachés à la pierre de Rök. Il existe parfois des différences importantes entre leurs interprétations. Nous présentons aujourd'hui une étude faite par le professeur Jansson, mais nous avons parfois fait référence aux interprétations du professeur Musset ou du professeur Elias Wessén.

Comparés avec l'époque transitoire entre le vieil âge nordique et l'ère viking qui commence au VII^e s., les premiers siècles de l'époque viking (800-900) apparaissent chez nous pauvres en pierres runiques. Il ne faut toutefois pas en conclure que l'écriture a été moins utilisée qu'au cours de l'époque précédente, on est seulement en droit de constater que l'on a, au cours de cette même période, un peu moins gravé d'inscriptions commémoratives dans la pierre, ce qui ne fut vraiment courant, par contre, qu'un siècle plus tard dans

notre pays, c'est à dire au début du XI^e s. On peut ainsi considérer qu'au IX^e s., lorsque fut formé l'alphabet à 16 signes, l'écriture runique était largement répandue. Il est difficile d'imaginer que pendant cette période de transition où apparaissaient les premiers noyaux urbains, l'écriture runique ait été moins usitée qu'à une époque antérieure et la raison pour laquelle si peu d'inscriptions datant des débuts de l'âge viking ont été conservées tient, très probablement, à ce qu'elles étaient faites sur des matériaux qui n'avaient pas la résistance de la pierre et du métal. Ceci nous semble confirmé par les rares pierres runiques de ce temps.

A cette période pauvre en pierres runiques, celle des débuts de l'âge viking, donc le IX^e s., appartiennent deux des plus célèbres et des plus remarquables pierres qui soient : la pierre de Rök, en Ostergötland, et la pierre de Sparlösa, en Västergötland. Ces deux monuments ne se ressemblent absolument pas. La pierre de Sparlösa est ornée de représentations étranges et intéressantes, d'autant plus difficiles à interpréter que l'inscription est malheureusement endommagée en plusieurs points essentiels.

Quant à la pierre de Rök, toutes les surfaces sont couvertes de runes, nul espace n'ayant été sacrifié à une quelconque ornementation.

La pierre de Rök n'est pas seulement le plus imposant monument qui, dans notre pays, ait été élevé à la mémoire d'un parent mort : il est le plus grand monument littéraire des premiers siècles de l'histoire suédoise. Sans doute des inscriptions formulées poétiquement existaient-elles auparavant, en particulier dans la langue puissante, obscure et archaïque des incantations rituelles. Au-delà de ces inscriptions, on devinait un art poétique élaboré, magico-mystérieux, et plus avant dans l'âge viking, nous rencontrerons des gravures ayant des ambitions littéraires. Mais aucune inscription runique ne nous donne une aussi profonde connaissance du monde littéraire de ce temps

que celle de Rök. L'inscription, en graphie normalisée, qui est en partie obscure, dit :

Aft Vaemod standa runaR Thar. En Varin fadi, fadiR aft faigian sunu.

Sagum mogminni (?) dat, hvaeriaR valraudar Varin tvaR thaR, svad tvalf sinnum vaRin nummaR at valaraudu, badaR saman a ymis sum mannum.

That sagum annart, hvaR fur niu aldam an urdi fiarut(?) medr Hraidgutum, auk do medr hann umb sakaR.

Red ThiodrikR
hinn Thurmodi,
stilliR flutna,
strandu HraidmaraR.
SitiR nu garuR
a guta sinum,
skialdi umb fatladr
skati Maeringa.

That sagum tvalfta, hvar haestR se GunnaR etu vettvangi an, kunungaR tvaR tigiR svad a liggia.

That sagum prettaunda, hvaiR tvaR tigiR kunungaR satin at Siolundi fiagura vintur at fiagurum namnum, burniR fiagurum brodrum. ValkaR fim, Radulf synir, HraidulfaR fim, Rugulfs syniR, HaislaR fim. Haruds synir, GunnmundaR fim, BianaR syniR...

Nu'k minni medr allu sagi. AinhvaRR...

Sagum mogminni That, hvar Inguldinga vaRi guldinn at kvanaR husli.

Sagum mogminni, hvaim se burinn nidR draengi. Vilinn es that. Knua knatti iatum. Vilinn es that...

Sagum mogminni : Thorr. Sibbi viavari ol nirodR.

Ce qui peut être ainsi traduit :

Pour Vemod sont ces runes et Varin les écrivit, qui était le père, pour son fils mort.

Je dirai le souvenir du peuple (on raconte que... (1)) : qui étaient les deux objets du butin, qui douze fois ont été pris comme butin, ensemble, d'un homme à l'autre. Je dirai en second lieu : qui il y a neuf générations perdit la vie chez les Hraidoöter (2) et mourut chez eux en exoiation de sa faute (par sa faute).

En ce tems là régnait Téoderik le Hardi, chef des guerriers des mers, sur les rivaques de la mer de Hraid. Le voici sur son cheval, en armes, bouclier aux côtés lui, le premier des Maeringar.

Avant de passer à la suite de l'inscription qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur cette étonnante strophe.

La strophe sur Téoderik, gravée sur la pierre de Rök, est l'un des plus importants poèmes runiques qui soient. Il est constitué par huit vers en fornyrdislag c'est à dire dans la métrique épique dans laquelle ont été écrits la plupart des poèmes eddiques. Pratiquement, tous nos poèmes runiques ont été plus ou moins écrits selon cette métrique.

Le poème de Rök fait probablement allusion à **Téoderik**, le roi légendaire des Ostrogoths(3). Il reçoit dans ce poème l'épithète de **stilliR flutna**, expression familière aux lecteurs de poésie d'ancien nordique : **stilliR** est justement l'un des nombreux mots désignant le roi, et connu depuis les poèmes eddiques et scaldiques.

Chez Brage l'Ancien, que la tradition dit actif à l'époque où était gravée la pierre de Rök, on rencontre, par exemple, l'expression **StilliR lyda**, le maître des hommes et dans le poème eddique Gudrunarkvida 3, se trouve **stilliR herja**, celui qui conduit les guerriers et il est remarquable que cette expression du Gudrunarkvida soit justement employée à propos de Téoderik.

Le qualificatif pour stilliR — en islandais flotnar, guerrier des mers — appartient à la langue poétique et l'on peut sur ce point encore faire référence à Brage l'Ancien qui emploie ce mot dans Ragnarsdrápa, où il décrit les images ornant un bouclier :

That segik fall á fogrum
flotna randar botni...

« On dit que la fin des guerriers des mers (est représentée) sur le beau bouclier ».

Une expression du même genre que le stilliR flutna de la pierre de Rök est aussi utilisée par Ottar le Noir lorsqu'il désigne le chef des guerriers des mers comme celui qui rend les hommes vaillants.

Le nom, aussi, de ce pays sur lequel, selon le poème runique, règne Téoderik : strandu HraidmaraR, sur les rivaques de la mer de Hraid est un toponyme poétique. Il signifie le pays des Hraidgöter (4).

Le roi légendaire chevauche **a gota sinum** : goti est un mot employé en poésie pour cheval. Dans le dernier vers du poème de la pierre de Rök, Téoderik est appelé : skati Maeringar,

le premier des Maeringar. On trouve une équivalence dans le **Deor's Lament**, où il est dit que :

Theodoric ahte
Thritig vintra
Maeringa burg
Thoet waes monegum cup.

Téoderic posséda/pendant trente hivers/le burg de Märingar/Cela beaucoup le savaient.

La distance, dans le temps, entre la pierre de Rök et le poème en vieil anglais n'est, à la vérité, pas tellement grande. On peut dire, en général, que le poème runique suédois, tant au point de vue de la forme que du vocabulaire appartient à un milieu littéraire que nous connaissons bien grâce à la poésie ancienne islandaise et norvégienne. C'est un heureux hasard que cet exemple au moins, de poésie «gothique» ait été écrit et que la dureté du matériau ait permis de le conserver jusqu'à nos jours. Il est bon aussi de noter que ce court poème suédois a été écrit plusieurs siècles avant les œuvres poétiques en ancien islandais et en ancien norvégien.

Mais revenons à la suite de l'inscription.

Je dirai le douzième... où le loup se repait sur le champ de bataille là où vingt rois sont étendus.

Je dirai le treizième... ces vingt rois furent en Sjaelland pendant quatre hivers, ils avaient quatre noms, étaient le fils de quatre frères. Cinq du nom de Valke, fils de Radulv, cinq du nom de Reidulv, fils de Rugulv, cinq du nom de Haisl, fils de Hord, cinq du nom de Gummund (ou de Kynmund) fils de Björn.

Maintenant écoutez les souvenirs :
Quelqu'un... (ici la pierre est si endommagée que la lecture et l'interprétation sont impossibles)

Je dirai que quelqu'un de la famille des Ingvald (6) fut vengé par le sacrifice de sa femme (d'une femme)

Je dirai à quel guerrier est né un parent. C'est Vilen (7). Il pouvait battre les géants. Vilen il est.

Je dirai : Tor. Sibbe de Vi engendra un fils. Il avait quatre vingt dix ans.

Cette étonnante pierre runique, apparemment, fait référence à un certain nombre de légendes et de hauts faits, aujourd'hui disparues. Elle nous donne ainsi un aperçu de l'art poétique au début de l'ère viking. Cependant force est de constater, pour un lecteur d'aujourd'hui, que ces allusions, sous leur forme elliptique, ne peuvent évoquer des associations d'idées vivantes. Tout, ou presque tout, a sombré dans l'oubli et il nous est impossible de faire revivre le milieu littéraire dans lequel Varin a gravé ses runes. Les légendes et les poèmes, connus en Ostergötland au IX^e s. nous sont et nous demeureront inconnus. Et pourtant, malgré tout, la pierre Rök reste un monument littéraire inappréciable.

Déjà l'exorde de l'inscription avec ses alliterations et son rythme solennel, est un morceau de littérature. Dans le cours du texte, on trouve maintes expressions poétiques et, ici et là, des constructions de phrases qui n'appartiennent qu'à la langue poétique la plus raffinée.

Varin met à l'épreuve l'intelligence de ses lecteurs, il veut susciter leur admiration pour sa propre érudition, en ayant recours dans certaines parties de son long texte à différentes formules incantatoires. Dans les lignes gravées en lönnskrift, (8) on voit que Varin a recherché le nombre 24, c'est à dire le nombre magique de l'ancien alphabet runique. La ligne la plus étonnante, de cette écriture mystérieuse, est bien celle qui est au sommet de la face arrière de la pierre.

On voit là trois grandes croix, dont les bras sont pourvus, aux extrémités de traits brefs et trois croix semblables se trouvent aussi sur la surface, au sommet de la pierre. Ces croix pourvues de traits constituent un cryptogramme



sur lequel est basée la répartition de la ligne runique (futharken) en trois groupes. Dans un cryptogramme de cette sorte, le dernier groupe est compté comme le premier et la suite de «runes secrètes» se présente de la manière suivante :

1 : tbnlR — 2 : hnias — 3 : futhark

Le trait oblique partant du bras inférieur de la croix à droite indique le numéro du groupe tandis que le trait oblique sur le bras supérieur droit donne la place de la rune à l'intérieur du groupe. Si l'on commence à déchiffrer à partir du bras gauche supérieur de la première croix, on voit donc deux traits obliques, lesquels indiqueraient qu'il s'agit du deuxième groupe. Sur le bras supérieur droit on voit cinq traits qui indiqueraient qu'il s'agit de la cinquième rune du 2^e groupe : la 5^e rune du deuxième groupe est **s**. Les bras inférieurs de la première croix nous donne de la même manière la troisième rune du second groupe : **i**. On ajoute alors les deux runes brèves **b** et **i**, qui se trouvent entre les deux bras supérieurs de la croix et l'on obtient un nom d'homme : **Sibbi**, forme abrégée de Sigbjorn. — De la deuxième croix nous obtenons la seconde rune du troisième groupe : **u** en même temps que la troisième rune du second groupe : **i**. Ajoutons alors la rune **a** qui se trouve entre les deux bras supérieurs de la croix. La troisième croix nous donne comme ci-dessus la seconde rune du troisième groupe : **u** et ensuite la quatrième rune du second groupe : **a**, auxquels on ajoute les deux runes **R** et **I** qui viennent immédiatement après cette troisième croix et termine l'inscription du sommet. Cette surface recèle donc le cryptogramme : **sibi uiauari**. Selon la même méthode, nous déchiffrons au sommet de la face arrière de la pierre les runes **ul nitupR**. Les deux dernières runes **P** et **R** sont accolées à la dernière croix à l'extrémité droite. Ce cryptogramme doit donc être lu :

sibiuauari ulnirupR

Sibbi viavari ol nirodR

Sibbe fran Vi avlade nittioarige

Sibbe de Vi engendra à l'âge de quatre vingt dix ans.

Sur la face arrière de la pierre de Rök, immédiatement sous les trois grandes croix, nous trouvons un exemple d'inscription magique d'un autre type dit **förskjutningschiffer**, ou rune de substitution. On obtient ainsi la ligne suivante en rune brèves : **airfbfrbnhnfinbantfanhnu**. Dans ce cas, on échange chaque rune avec la rune correspondante de l'alphabet à 16 signes. Ce qui donne :

sakumumkiniuaimisiburinip

Sagum mogminni, hvaim se burinn nid

(Le même type de **lönnskrift** se trouve aussi par exemple dans l'église de Kareby, en Bohuslän. Le tailleur de pierre des fonts baptismaux a dissimulé son nom dans la ligne runique : **orklaski**, une rune de substitution qui donne le nom : Thorbiarn, Tobjörn.)

Il est significatif que Rök, la plus longue de toutes les inscriptions runiques qui soient gravées dans la pierre, soit gravée surtout en runes brèves. Il est intéressant de considérer à ce sujet la forme extérieure de la pierre et la façon dont le graveur, Varin, a recouvert de runes toutes les surfaces. Plusieurs chercheurs en sont venus à penser aux disques de bois et aux blocs de bois qui furent gravés de runes et on a réellement le sentiment que la pierre de Rök est la gigantesque projection en pierre de ces matériaux.

Quoiqu'il en soit la pierre de Rök est tout à la fois l'hommage douloureux d'un père à son fils mort, l'attestation d'un haut et puissant lignage, le monument littéraire suédois le plus ancien et l'un des plus fascinants.

* * *

Ces pages ont été extraites de Runinskrifer i Sverige par Sven B. F. Jansson.

NOTES

1) Sagum mukminni / sagum mogminni peut aussi être : sagum ungmænni that : je dis aux générations futures.

2) Hraidgutur : le professeur Musset comprend «les goths honorables», raid pouvant signifier reid, rida : chevaucher. Il s'agirait des Ostrogoths. V. aussi note 4.

3) Kemp Malone dans The Theodoric of the Rök inscription, estime qu'il s'agit plutôt de Thierry 1^{er} roi mérovingien du V^e s.

4) Il semblerait aussi que à l'époque viking le Reid-

gotaland ait désigné le Jutland et le Sud de la Scandinavie.

5) Si l'on est à peu près certain qu'il est question d'une énumération de faits tout à fait remarquables, le mystère reste entier quant au passage du 2^e au 12^e.

6) Elias Wessén signale qu'un gaard dans la paroisse de Rök, portait jadis le nom de Ingsvaldorp.

7) Vilén : il pourrait être un fils de Tor.

8) runes secrètes ou encore runes cryptiques.

Les rapports franco-suédois à travers les siècles

par le Professeur **Stig Strömholm**

Professeur de droit, Vice-Recteur de l'Université d'Uppsala

Décrire, dans le cadre d'un article de revue, les rapports entre la France et la Suède à travers les siècles — et encore « les rapports », sans précision ultérieure — voilà une tâche à la fois très facile et extrêmement difficile. Facile : car le fonds de matériaux est si abondant que l'on est bien loin du risque de l'épuiser, voire de la nécessité d'avoir recours à de doctes recherches ; de ce fonds, on peut — en effet, l'on doit, pour se tenir au format prévu — se borner à prendre les exemples les plus éclatants et les mieux connus. Mais voici déjà la difficulté : il s'agit de bien choisir, pour dégager les tendances profondes et à long terme, de trier sur le volet les événements spectaculaires, de savoir résister aux anecdotes amusantes sans plus, pour éviter, dans ce réseau complexe d'influences et de contre-influences, ce qui est passager, superficiel ou simplement pittoresque — pour trouver ce qui est essentiel et durable.

Dans cet embarras, qu'il me soit permis d'apporter dès le commencement, quitte à donner dans le pédantisme, trois précisions qui me paraissent absolument nécessaires. D'abord, je ne parlerai que de cette partie de l'histoire européenne qui connaît une individualité française, au sens propre et étroit du mot. Les époques pré-françaises, si cette expression est permise, n'auront pas de place dans mon aperçu : dans cette perspective, ni la Gaule celtique, ni la Gaule romaine, ni le royaume franc des Mérovingiens et des Carolingiens ne compteront. Il convient de signaler, à ce propos, que cette limitation de la perspective, si elle est inévitable ici pour des raisons pratiques, n'en comporte pas moins un rétrécissement réel de l'horizon. Les archéologues peuvent nous renseigner sur ce point. Ce ne sera donc qu'à partir du haut Moyen-Âge, de l'ère des premiers rois de la maison de Capet, que nous suivrons les relations franco-suédoises. Rappelons — pour définir aussi l'autre participant du dialogue qui nous retiendra — que le partenaire de cette France, où se préparent déjà l'incomparable splendeur des églises romanes, l'art épique des chansons de

geste, l'art lyrique des troubadours et la vie raffinée de la chevalerie en fleur — ce partenaire est un royaume qui vient à peine de traverser l'âge des Vikings, dont l'unité étatique est récente et précaire, dont la religion chrétienne n'est pas encore affermie, qui compte moins d'un demi-million d'habitants, mais qui possède, d'autre part, un héritage politique, juridique et culturel pauvre mais ferme et original.

Deuxième précision : nous ne pouvons parler, ici, que des relations directes franco-suédoises. C'est réduire considérablement la portée de l'étude, car pendant de longues périodes, l'influence française — et le moment est venu de le dire : quoique les rapports dont nous parlons ne soient pas exclusivement un mouvement à sens unique, il faut reconnaître que l'histoire que nous esquissons est essentiellement, sauf de rares exceptions, celle de l'influence exercée sur la Suède par la France — et bien, cette influence a souvent agi par l'intermédiaire de pays et de civilisations plus proches de la Suède, notamment de l'Allemagne. Au point de vue quantitatif, ces rapports indirects sont probablement beaucoup plus importants que les relations directes. Or, dans ce contexte, ils n'en présentent pas moins un intérêt plus faible, car au cours de leur passage par les intermédiaires, les idées, les modèles artistiques et littéraires, les modes, les initiatives politiques d'origine française ont subi des modifications qui en ont estompé la couleur originale et les ont fait revêtir un caractère européen plus général.

Enfin, il va de soi — mais il est bon de l'avoir dit — que dans le cadre dicté par le format de cet article, nous ne saurions faire œuvre encyclopédique : nous nous tiendrons aux grandes tendances générales, en essayant toutefois de trouver, où cela est possible, à titre d'illustrations, des événements, des personnes, des exemples concrets. Car si la recherche du panache blanc n'est plus à la mode dans l'histoire, qui se veut aujourd'hui collective, sociale, anonyme, il faut reconnaître que l'apparition, de temps en temps, de cet

ornement anachronique, surgissant au-dessus de la mêlée grise des chiffres et des faits sociaux, rend la lecture de l'histoire moins austère, voire plus humaine, et que les personnages munis d'une certaine individualité restent plus facilement dans la mémoire que les colonnes de la statistique.

Au commencement était le Verbe : les premiers contacts paisibles, directs, réguliers et importants entre la France médiévale et la Suède relèvent du domaine de la religion chrétienne, et de l'Eglise. Il est vrai que la mission de St. Anshaire (vers 830), initié par l'Eglise carolingienne, n'avait pas, malgré des succès initiaux, abouti à des résultats durables ; la conversion de la Suède centrale et septentrionale et l'établissement d'une nouvelle province au sein de l'Eglise catholique étaient réservés à des ecclésiastiques allemands et surtout anglais. Rappelons, toutefois, qu'entre St. Anshaire et la conversion définitive de la Suède se situe l'une des rares périodes — peut-être la plus importante de celles-ci — où l'initiative, dans les rapports franco-nordiques, appartenait, sans le moindre doute, aux partenaires scandinaves. « Initiative » est un euphémisme ; mieux vaut parler d'offensive : c'est la période des pirates nordiques, de Rollon, et de la création, à l'embouchure de la Seine, d'un Etat viking, qui est devenu le duché de Normandie et qui a, peut-être (les succès ultérieurs des rudes barons normands en Angleterre, en Sicile, et au cours des croisades ne sont pas sans corroborer une telle hypothèse), apporté au monde féodal quelques-unes de ces idées et de ces éléments d'administration militaire et civile dans lesquels pouvaient s'exprimer les dons principaux des Nordiques, notamment des Suédois, en matière d'organisation : la discipline, l'efficacité, l'amour de l'ordre . . .

Mais une fois que le royaume de Suède fut entré, à titre de nouveau membre — pauvre, lointain, et pourtant membre . . . — de cette communauté européenne que fut le monde catholique médiéval, des rapports suivis se sont établis, au sein de l'Eglise, dans trois domaines au moins. Sur le plan de l'influence intellectuelle directe, il y a lieu de signaler surtout les ecclésiastiques qui, du commencement du 13^e siècle jusque vers la deuxième moitié du 14^e, ont fait de solides études à l'Université de Paris. Pendant une partie de cette période — qui prit fin avec le commencement de la Guerre de Cent ans, lequel coïncidait avec

l'établissement d'une université de haute qualité, et plus proche, à Prague — certains diocèses de l'Eglise de Suède maintenaient à Paris des collèges (ou plutôt des hospices) pour leurs étudiants. Malgré le faible nombre des clercs suédois, même vers 1300, où les études des Suédois à Paris connurent leur apogée, il convient d'insister sur l'importance de ces études pour le développement intellectuel de la Suède. Car, si peu nombreux qu'ils fussent, les clercs qui s'offraient le voyage de Paris et un séjour — souvent prolongé, d'ailleurs — à l'université de cette ville appartenaient, presque sans exception, à la haute noblesse du royaume, qui fut aussi, à cette époque, son élite intellectuelle ; la plupart d'entre les disciples de la Sorbonne ont occupé, après leur retour en Suède, les plus éminents postes ecclésiastiques, surtout la position d'évêque.

Ajoutons que les études des jeunes Suédois à Paris ne portaient pas uniquement sur les sujets théologiques au sens étroit du mot ; le droit canon y entraît, et la recherche moderne a trouvé, dans certaines des célèbres lois provinciales suédoises du 13^e siècle — autrefois considérées comme des expressions d'une tradition germanique sans alliage — des échos de la pensée politique et juridique de la haute scolastique ; c'est sans aucun doute à Paris que les rédacteurs de ces textes, dépositaires héréditaires d'une noble tradition juridique, ont appris la philosophie juridique dont les anciennes lois servaient, en quelque sorte, d'illustrations. Rappelons que Maître Andreas And, Doyen de la Cathédrale d'Uppsala et secrétaire de la Commission Royale (sous la présidence du sénéchal Birger Persson de Finsta, père de Ste Brigitte) et responsable de la rédaction du code de la province d'Upland (1296) avait acquis le grade de maître à Paris ; par une grande donatio, ce prélat-seigneur avait fondé une maison d'étudiants suédois à la Sorbonne, par une autre, il avait créé la base économique de l'Ecole de la cathédrale d'Uppsala, d'où est sortie, presque deux siècles plus tard (1477), l'Université de cette ville, la plus ancienne de Suède.

Mais le Verbe, qui était au commencement, ne s'exprimait pas uniquement dans les textes ecclésiastiques et juridiques : figé, nous le trouvons dans les cathédrales ainsi que dans les édifices des ordres religieux. Les origines et l'histoire des cathédrales médiévales de la

Suède et de ce qui reste de l'architecture monastique sont des sujets complexes, qui donnent lieu à des problèmes difficiles. Aux nécessités locales, imposées par les matériaux de construction et par le climat, se sont ajoutés des éléments architecturaux d'origines diverses : anglaise, allemande, française... Dans les établissements de l'ordre de Cîteaux, le style français est dominant. Et la plus grande de toutes les cathédrales scandinaves, celle d'Uppsala, au début comme aujourd'hui église diocésaine de l'archevêque primat de Suède, a eu comme premier architecte, vers 1290, un maître parisien, Estienne de Bonneuil. Il a passé, avec ses collaborateurs, une dizaine d'années à Uppsala. Si le résultat ne rappelle que d'assez loin les grandes cathédrales gothiques françaises, c'est surtout parce qu'on a dû se résigner, enfin, à construire cette église — la plus grande de l'Europe du Nord, immense pour le pays et la ville qui l'entourent — en brique locale ; l'intérieur, toutefois, a gardé le caractère français que voulaient lui donner les chanoines d'Uppsala qui firent appel à maître Estienne.

C'est au commencement du 14^e siècle que nous trouvons les traces littéraires les plus éclatantes de l'influence française, quoiqu'il soit nécessaire d'insister, encore une fois, sur la complexité du jeu des influences continentales sur les lettres suédoises et sur l'incertitude qui règne encore à propos de la question de savoir dans quelle mesure les modèles français ont été importés directement, tels quels, ou transmis par des intermédiaires. Vers 1300, la littérature suédoise s'enrichit d'un nombre assez important de poésies qui remontent aux « romans bretons » de Chrestien de Troyes et d'autres poètes de cour des 12^e et 13^e siècles français. Ainsi les chansons dites « de la reine Eufemia », écrites en vers suédois sur l'initiative d'une reine de Norvège comme hommage à un prince suédois, chantent Yvain le Chevalier au Lion. Le duc Frédéric de Normandie, et Floire et Blanchefleur en une langue encore jeune, revêche, mieux adaptée aux descriptions des batailles et des tournois qu'à l'analyse des mouvements des cœurs... Et pourtant, ces chansons — attribuées d'ailleurs à un ecclésiastique de la plus haute noblesse, ancien étudiant à Paris — témoignent nettement du rayonnement de la civilisation raffinée de la féodalité française telle qu'elle se présentait avant les sombres années de la

Guerre de Cent Ans, de la Peste et de la décadence de la chevalerie.

Ajoutons, quitte à trancher trop cavalièrement un des grands problèmes de l'histoire des littératures scandinaves du passé, que l'un des genres médiévaux les plus aimés et qui ont survécu le plus longtemps a probablement une origine française. C'est la ballade ou, comme on disait au 19^e siècle, la chanson populaire, que les romantiques (influencés, à leur tour, par les recueils et les recherches de Herder et des romantiques allemands sur les *Lieder* populaires) ont encore trouvée, vers 1830, sur les lèvres du peuple mais dont des recueils manuscrits se trouvent dans les bibliothèques de la noblesse dès le 16^e siècle et que des rois intéressés aux monuments du passé, comme Gustave Adolphe II et Charles XI, ordonnaient aux officiers de la Couronne responsables des monuments et des antiquités de chercher et de faire mettre en écrit. Ces ballades, d'un style lyrique quelquefois raffiné, munies d'un refrain souvent énigmatique et suggestif, étaient à l'origine — et demeuraient, dans le peuple, jusqu'au commencement du 19^e siècle — des chansons de danse et remontent, selon les meilleurs experts, à cette *carole* dont on ne trouve, d'ailleurs, dans la littérature médiévale française que des traces assez faibles.

En bref : la « belle époque » du haut Moyen-âge suédois — la deuxième moitié du 13^e et la première moitié du 14^e siècle — est une époque profondément influencée, dans les domaines principaux de la vie religieuse et intellectuelle, par la France. Le crépuscule long et profond qui s'étend sur toute l'Europe à partir de 1350 apporte, avec la baisse générale du niveau intellectuel mais aussi, semble-t-il, avec l'interruption des communications paisibles, une rupture assez nette de ces relations immédiates.

À la fin de cette longue agonie du monde médiéval, les rapports directs sont rendus plus difficiles par la Réforme, qui divise pour un siècle ou un siècle et demi l'Europe en deux parties, qui restaient réunies, cela est vrai, par l'héritage classique commun ou par des combinaisons politiques indifférentes aux querelles de foi, mais qui n'en tendaient pas moins à s'ignorer mutuellement et à fermer ses frontières intellectuelles aux influences « papistes » ou « huquenotes ». Heureusement, cette attitude ne caractérisait pas les milieux d'élite, qui

reprennent plus vite les contacts : rappelons, pour prendre deux exemples de ces milieux, que vers la moitié du 17^e siècle, Pascal offre sa machine arithmétique à Christine de Suède, que Descartes, invité par la reine, meurt à Stockholm ; et qu'à la même époque, le grand Néerlandais Hugo Grotius vit d'abord d'une rente servie par Louis XIII pour entrer ensuite au service de la Suède comme ambassadeur à Paris pendant dix ans. Or, la catégorie la plus importante, au point de vue intellectuel, de la Suède réformée, les pasteurs — qui constituaient la majorité des étudiants dans les universités, qui faisaient de très solides études, qui constituaient, dans une large mesure, les agents de la mobilité sociale de la société hiérarchique d'alors et dont les presbytères furent des foyers culturels extrêmement importants — ces ecclésiastiques n'allèrent plus à la Sorbonne : dans la mesure où les universités d'Upsala (fondée en 1477), d'Abo (finlandais : Turku, fondée en 1640), ou de Lund (1668) ne leur suffisaient plus, c'est vers les universités allemandes qu'ils se dirigeaient. Il en était très largement de même, d'ailleurs, des jeunes gentilshommes. Il est tout à fait exceptionnel de trouver des étudiants suédois aux universités françaises à partir de la Réforme. Si de jeunes seigneurs visitaient la France, c'était soit pour perfectionner leurs connaissances linguistiques et leurs manières, soit pour faire une carrière militaire. Rappelons, à ce dernier propos, qu'entre 1742 et 1792, l'un des régiments de l'armée française s'appelait le Royal Suédois ; parmi les derniers chefs de cette unité nous retrouvons le comte Axel von Fersen, qui fit preuve de son dévouement chevaleresque à la reine Marie-Antoinette en prenant l'initiative de la fuite de Varennes.

Mais nous anticipons... Revenons à la période de la Réforme et des guerres de religion. Si les rapports intellectuels demeuraient, jusque vers le 18^e siècle, une affaire assez exclusive, essentiellement réservée aux milieux de la cour, de la haute aristocratie et (à travers des luttes théologiques et philosophiques que nous ne saurions décrire ici) de certains milieux universitaires suédois, les jeux de la politique européenne, notamment les menaces dues aux ambitions des Habsbourg, tendant à faire coïncider les intérêts de la France et de la Suède. La première prise de contact directe sur ce plan n'est pas sans pittoresque : vers 1540, le roi Gustave I^{er}

Wasa, autrement si méfiant et si réticent devant la politique étrangère, envoie à François I^{er} une magnifique délégation présidée par son ministre d'alors, l'Allemand Konrad von Pyhy et comportant, entre autres, le beau-frère du roi, le jeune et fringant seigneur Sten Eriksson Leijonhufvud. Un traité fut conclu dont le caractère sérieux paraît extrêmement douteux : en cas d'attaque d'un tiers — qui ne pouvait guère être un autre que l'Empereur Charles V — ou François I^{er} était-il prêt à marcher aussi contre les Russes ou des Danois ? — chacun des deux rois devait aider l'autre en mettant 25.000 « Goths » ou « Gaulois » respectivement à la disposition du frère en péril. Le bon roi Gustave, peu enclin aux aventures, a dû grommeler en lisant ce texte (que les deux monarques se gardaient bien d'honorer), comme il grommelait dans les lettres où il répondait, très sèchement, aux descriptions pleines d'enthousiasme que lui faisait le jeune Messire Sten des délices de la cour des Valois. Aussi, le Chancelier Konrad von Pyhy, revenu de sa mission, ne tarda-t-il pas à tomber...

Or, l'alliance franco-suédoise est devenue un fait, et l'un des faits les plus importants, voire décisifs, de la politique européenne un siècle plus tard, vers la fin de la Guerre de Trente Ans. D'abord, Richelieu s'était borné à payer des subsides ; la Suède faisait fonction d'épée dans la lutte contre les Habsbourg. Après la mort du roi Gustave Adolphe II, la France entra en lice. Ce roi n'avait jamais visité la France mais connaissait si bien les réformes de Henri IV qu'il ordonna à la Cour d'appel de Stockholm, qu'il venait de fonder (1614) dans le cadre d'une réforme générale du système judiciaire de son royaume, de consulter le Parlement de Paris sur une affaire particulièrement épineuse. Gustave Adolphe mort, l'épée à la main, à la bataille de Lützen (1632), la politique suédoise fut conduite, au nom de sa fille, la toute puissante jeune reine Christine, par un homme qui fut l'égal de Richelieu : le chancelier Comte Axel Oxenstierna. Les deux hommes d'Etat se sont rencontrés, d'ailleurs ; la méfiance était considérable de part et d'autre. Mais ils ont travaillé ensemble. La paix de Westphalie, qui fut l'apogée de la puissance politique et militaire de la Suède, fut largement leur œuvre.

L'alliance ou du moins l'amitié franco-suédoise était, pendant un siècle, un des éléments

solides de la politique européenne — sauf interruptions notamment sous Charles XI et Charles XII: ce dernier dut faire face, seul, aux Russes, aux Polonais, aux Danois, aux Prussiens et aux Anglais, dans cette grande guerre nordique qui mit fin à la position dominante de la Suède dans l'Europe du Nord pour donner cette place au jeune Empire russe; en même temps, dans la guerre de succession d'Espagne, Louis XIV, également seul, dut voir la position européenne de la France sérieusement atteinte.

C'est — pour en finir avec la politique — avec la révolution française que les rapports intimes des deux pays ont changé de façon permanente: Gustave III prépara une croisade monarchique contre la France révolutionnaire lorsqu'un coup de pistolet, tiré à un bal masqué à l'Opéra de Stockholm, mit fin à sa vie (1792). Pendant la période révolutionnaire, la Suède garde des rapports tièdes mais corrects avec la France — c'est à cette époque que les salons de l'Ambassadeur de Suède, le baron Staël von Holstein, pouvaient se vanter d'une hôtesse exceptionnelle: la fille de Necker, plus connue sous le nom de Madame de Staël, fut l'épouse de l'Ambassadeur. Avec l'avènement de Bonaparte, la Suède se rallia résolument aux ennemis de la France. La politique antinapoléonienne fut encore plus marquée sous Bernadotte — librement et constitutionnellement élu prince héritier par les quatre Etats du Parlement de Suède (1810) et accepté comme fils adopté par le vieux roi Charles XIII, contre la volonté de l'Empereur plutôt qu'avec l'approbation de celui-ci: sur ce point, les Français modernes se trompent souvent, prisonniers d'une vue un peu trop étroitement francocentrique ou napoléocentrique de l'histoire. Nous revenons d'ailleurs au rôle de Bernadotte, depuis 1818 Charles-Jean XIV.

Après les guerres de l'Empire, la Suède entre — pour exagérer sans mentir — dans une ère où elle n'a plus de politique étrangère. La peur du voisin le plus puissant, la Russie, l'amitié avec l'ancien ennemi nordique, le Danemark, les querelles sans fin avec la Norvège, le butin que les puissances avaient offert à Bernadotte comme prix de la participation à la campagne de 1813 - 14 et comme substitut de la Finlande (prise par les Russes en 1809) — ainsi que la volonté ferme de rester en dehors des conflits européens caractérisent la politique suédoise à partir du Congrès de Vienne. Il n'en

est pas autrement au 20^e siècle. En 1905, la Norvège quitte l'alliance et la subordination qu'on lui avait imposées en 1814. La Suède réussit à demeurer neutre en 1914-18 et 1939-1945. La neutralité devient un dogme, accepté par tous les partis politiques. La France est une nation amie; une amie parmi d'autres; il est vrai que c'est une des amies de longue date — même une nation qui se veut aussi «progressive», aussi «moderne», que la Suède contemporaine ne saurait nier son histoire — et la chaleur de cette amitié ne fait pas de doute. C'est pourtant autre chose qu'une alliance...

Dans le domaine intellectuel et culturel, auquel nous revenons brièvement, le 18^e siècle brille — comme ce siècle, peut-être trop facilement interprété comme une idylle, paraît briller partout dans l'imagination des Européens modernes — comme le «siècle français» par préférence. Il faut souligner que l'influence française n'était pas seule à se faire sentir: le 18^e siècle est aussi le premier siècle où l'Europe — la France en tête — s'adonne à l'anglomanie. La Suède ne fut pas une exception; étant, en dehors de l'Angleterre, le seul pays du vieux monde où des institutions parlementaires se soient maintenues, sans interruption, du Moyen-Age aux temps modernes et où une certaine mesure de liberté politique — ou, plus précisément, de régime constitutionnel — ait survécu même au fort du despotisme monarchique, la Suède s'est sentie, depuis ce 18^e siècle, où Voltaire et Montesquieu célèbrent la vie publique anglaise, une certaine affinité avec le brumeux royaume des îles. Et pourtant, le 18^e siècle est le siècle français. Il est impossible d'énumérer les détails. Prenons quelques exemples. A commencer par le trône, la reine Louise Ulrique (femme d'Adolphe Frédéric, roi de Suède 1751-1771, et mère de Gustave III, 1771-1792) est la soeur de Frédéric le Grand de Prusse; elle partage ses goûts français dans tous les domaines; elle fonde des Académies, elle protège les arts. Son fils, Gustave III — ce roi énigmatique, dont le règne est caractérisé par sa force morale étonnante en face de l'ennemi russe et de l'opposition de la noblesse, de sa mollesse également étonnante en des temps plus tranquilles, et surtout de son amour presque maladif du théâtre et de l'Opéra — ne cesse de rêver à Paris, Versailles, mais en même temps à la gran-

deur passée de la Suède. Il écrit lui-même des pièces patriotiques, il prononce, en temps de crise, des discours mâles, énergiques, pleins de feu ; mais son cœur est au théâtre. Mortellement blessé, au mois de mars 1792, à un bal masqué, il s'écrie — en français, comme il parle à ses courtisans : «Je suis blessé. Arrêtez-le.» Il est en correspondance permanente avec de nobles dames françaises, il introduit à sa cour le protocole de Versailles (dont bien des éléments ont d'ailleurs survécu jusqu'à nos jours); il oscille entre le mépris de tout ce qui n'est pas français et l'amour des institutions de son pays. «Roi de théâtre», disaient, avec mépris, les vieux seigneurs que cette existence choquait aussi bien que les jeunes nobles imbus des idées de 1789. Devant son héroïsme au cours d'une longue agonie, la critique s'est tue ; cinquante ans plus tard, le plus grand poète de l'ère romantique, Tegnér, prononce dans un célèbre discours en vers le verdict de la postérité : «Les jours de Gustave se baignaient dans une étrange lumière — fantastique, étrangère, vaniteuse, si vous voulez — mais elle brillait, et quelle que soit votre plainte : où aurions-nous été, si elle n'avait été allumée ? ».

Au-dessous du trône : les modèles littéraires du classicisme français font l'objet de l'admiration générale ; dans le domaine des arts, le même classicisme, comme plus tard le style Louis XV et celui de Louis XVI, envahissent le pays, donne leurs styles, leurs lignes, leurs proportions, aux plus modestes gentilhommières, aux châteaux de la haute noblesse, aux hôtels de ville des petites cités du Nord, voire aux temples, aux évéchés et aux lycées, et surtout au château de Stockholm — vaste édifice de 800 pièces construit au cours d'un demi-siècle, après l'incendie du vieux château en 1697, par deux générations d'architectes du nom de Tessin, assistés par une armée d'artistes, dont de nombreux français ; citons un nom seulement: Taraval, mort en 1750, qui fut l'introduit le plus important du style rocaille. L'importation du goût française en matière d'architecture — comme en matière de meubles, de peintures, des moindres objets d'art — ne se fit pas sans modifications : qu'il nous soit permis, une seule fois, de pécher par excès de patriotisme : les Suédois étaient encore pauvres, et la pauvreté, en fait d'arts décoratifs, est la plus sage des conseillères ; le Louis XV («style rococo») et le Louis XVI

(style gustavien») suédois sont d'une élégance raffinée qui n'a été réalisée que parce que le bon goût y a épousé, par nécessité, la simplicité.

Nous avons mentionné le nom de Tessin ; dans notre aperçu, ce nom (d'origine allemande; la famille venait des possessions poméraniques de la Suède) y est pour quelque chose. Aux deux générations d'architectes royaux s'ajoute, en troisième génération, un grand seigneur : le comte Charles Gustave Tessin, ambassadeur de Suède à Paris, homme politique, gouverneur du prince royal qui devait devenir un jour Gustave III. Un de ses successeurs à l'ambassade de Paris fut le comte Creutz, poète bucolique délicieux ; un autre, le mari, lui-même peu important, de Madame de Staël. Ajoutons à cette liste, vers 1920, le comte Albert Ehrensvärd, connaisseur érudit de la littérature française et auteur de nombreux essais sur cette littérature. Il existe, depuis Tessin, une tradition diplomatique franco-suédoise qui a trouvé, de nos jours, une expression dans les collections de l'Institut Tessin (œuvre d'un grand collectionneur et connaisseur, M. Lundberg), logé dans l'actuel Centre culturel suédois (Hôtel de Marle, hôtel particulier d'une famille de magistrats du 17^e siècle, 11 rue Payenne, Paris 3). Il n'est que juste d'ajouter que dans le domaine des arts, les échanges franco - suédois du 18^e siècle n'étaient pas une circulation à sens unique. Parmi les artistes de l'époque, un Suédois, le chevalier Roslin, appartenait aux coloristes et aux psychologues les plus raffinés de Paris ; un autre, Wertmüller, a fait un portrait célèbre de la reine Marie Antoinette et de ses enfants.

Le 18^e siècle est le seul où l'influence française a dépassé, en Suède, les élites pour agir directement sur la masse de la population. Il en reste des échos curieux. Un très grand nombre de mots d'emprunts a survécu. Depuis la deuxième moitié du 18^e siècle jusque vers 1870, on donnait «Mademoiselle» (raccourci, en suédois, en «Mamsell») aux roturières non mariées ; la forme germanique «Fröken» était strictement réservée aux demoiselles de la noblesse. «Madame», pour les roturières mariées, a été adopté dès la fin du 17^e; vers 1730, un écrivain tourne en ridicule les bonnes femmes de marchands de Stockholm, qui avaient autrefois accepté «chère Mère» mais qui entraient en rage si l'on ne leur donnait pas «Madame». Le mot a dégingolé ; au cours du 19^e,

«Madame» est devenu le titre donné aux femmes du peuple mariées (et s'est maintenu, dans cette fonction, jusque vers la guerre de 1914-1918); aujourd'hui «Madame» est un mot pour désigner les mégères ou les femmes très vulgaires. Autre exemple : «A Dieu» (suédois : «adjü») s'est maintenu jusqu'à nos jours — mais, depuis vingt ou trente ans, dans une lutte de plus en plus désespérée avec des néologismes, d'origine variée, considérées comme plus progressives, plus jeunes, ou plus «démocratiques» — comme la phrase normale par laquelle les adultes prennent congé. La liste des emprunts pourrait facilement être étendue...

Nous avons parlé de l'avènement au trône de Jean-Baptiste Bernadotte, prince de Ponte Corvo. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cet événement n'a en rien renforcé l'influence française en Suède. Avec le romantisme, l'historicisme et le nationalisme, l'Allemagne a gagné du terrain sur la France, dont l'instabilité politique au cours du 19^e siècle n'a pas été sans inspirer une certaine méfiance. Soyons sincères : avec la guerre de 1870-71, même les hautes classes de la société, qui avaient gardé jusqu'alors — ne serait-ce que par conservatisme ou par snobisme — une certaine faiblesse pour la tradition française, se sont tournées résolument vers ce nouveau centre d'érudition, de recherche, de progrès sociaux et d'évolution économique. La Suède — officiellement neutre — de la première grande guerre était profondément divisée. Celle de la

deuxième guerre, également neutre au sens politique et technique du mot, ne l'était plus : à l'exception d'éléments peu nombreux, les cœurs étaient du côté des alliés. Mais, parmi ces alliés, l'Angleterre et — dans le peuple — peut-être encore plus l'Amérique, comptaient pour autant, ou plus, que la France.

Nous voici arrivés aux temps modernes, ou presque. Il convient de s'arrêter. L'historien en miniature — dont nous avons accepté de jouer le rôle — ne saurait plus guère dégager ce que nous avons appelé plus haut « les tendances à long terme », les influences durables et importantes. La Suède a agi à l'exemple du reste de l'Europe : ses artistes se sont mis à l'école à Paris, du temps de l'impressionisme, du fauvisme, et plus tard ; ses écrivains ont lu Proust, Valéry et Gide (un peu plus tôt la littérature suédoise a donné à la France le théâtre de Strindberg); ses cinéastes se sont enthousiasmés pour René Clair et Jean Cocteau (en rendant les œuvres d'Ingmar Bergman); ses étudiants ont hanté les brasseries de Saint-Germain des Près et de Montparnasse pour y trouver de vrais existentialistes. Je ne doute pas — mais je n'ose plus offrir de conjectures — que de jeunes Suédois ne cherchent encore, à Paris, la solution aux énigmes de l'existence humaine. Peut-être y a-t-il même — mais je l'ignore — de jeunes Français qui cherchent à Stockholm, à Uppsala, à Umeå, la réponse aux questions sociales et politiques auxquelles nous devons faire face. L'avenir va répondre.

Le culte de l'ours chez les anciens Finnois

En finnois : «KARHUNPEIJAISET»

par Françoise ARDITTI

Le « culte de l'ours », c. à d. les rites et cérémonies spectaculaires auxquels donnait lieu la chasse à l'ours, est un phénomène commun à tous les peuples arctiques d'Europe, d'Asie, et d'Amérique, des Ougriens de l'Ob aux Indiens d'Amérique du Nord, et était probablement plus étendu encore à l'époque pré-historique. Les Ostiaks et les Vogouls (*) s'y livraient encore au début de ce siècle. Chez les Finnois, ce culte présente un intérêt exceptionnel ; en effet :

— il était pratiqué très récemment encore, à la fin du siècle dernier ; on dispose p. ex. d'un récit d'un témoin oculaire datant de 1890.

— les centaines de poèmes chantés recueillis dans les SKVR (voir ('18/), ainsi que les annotations qui les accompagnent, constituent des documents extrêmement précieux.

— de nombreuses études ont été faites, entre autres par K. Krohn (1914 /7/ p. 146-164), M. Kuusi (1963, /13/ p. 41 - 51), M. Haavio (1967, /1/ p. 15-41), M. Sarmela (1972, /12/ p. 164-170). L'analyse de Haavio s'appuie sur le document de Viitasaari, qui est la description écrite la plus ancienne dont on dispose et qui date de la seconde moitié du 17ème siècle. Cet article est fondé sur les textes cités ci-dessus.

Les chants qui se rattachent au culte de l'ours sont de trois types :

— les chants de chasse

— les poèmes chantés lors des cérémonies de consommation de l'animal.

— les «chants d'origine» ou 'syntyrunot'. C'est un genre particulier de poème, qui raconte l'origine mythique d'une espèce animale, ou d'un élément naturel (p. ex. origine de la pierre, du soleil, de la maladie, voir Kalevala 9 : 29-258). Il existe donc bien sûr un «chant d'origine de l'ours» ou 'karhunsyntyruno', dont une version se trouve dans le Kalevala 46 : 349-458. Les poèmes étudiés et traduits dans le cadre de cet article ne comprennent pas de «chant d'origine».

(*) C'est à dire les Khantys et les Mansis.

Les rites peuvent être divisés en trois phases essentielles :

I. La chasse;

II. les fêtes de consommation de l'animal ;

III. le rite du crâne.

Où était pratiqué le culte de l'ours ?

Selon Krohn (/7/ p. 146-164) et Sarmela (/12/ p. 164-170), le culte de l'ours serait originaire de la Finlande centrale et du Savo, puis se serait déplacé de plus en plus vers le Nord et le Nord-Est en même temps que l'habitat de l'ours, et aurait subsisté là où on a chassé l'ours en dernier lieu.

Selon Sarmela, les poèmes recueillis en Carélie de Viena sont très nombreux, mais ils se rapportent presque uniquement à la phase de la chasse ; il semble que, dans cette région, les « fêtes de consommation » et le « rite du crâne » aient été peu pratiqués ; les habitants n'auraient d'ailleurs pas mangé de viande d'ours, et chassaient plutôt l'élan et le renne sauvage que l'ours. En s'appuyant sur une hypothèse de M. Kuusi (13), selon laquelle l'ours et l'élan pourraient être considérés comme animaux totems, Sarmela propose l'interprétation suivante : l'ours aurait été l'animal totem des peuples finnois et du Savo, qui le chassaient, le mangeaient et en pratiquaient le culte. Quant aux Caréliens, ils auraient eu pour totem l'élan, et ne consommaient pas de viande d'ours.

Il y a eu aussi un «déplacement» des circonstances des chants : les Caréliens de Viena chantent au cours de la chasse ou à son retour certains passages qui visiblement étaient chantés en Finlande centrale à des moments différents, c. à d. lors des phases ultérieures II et III du culte de l'ours.

Enfin on trouvera à la lecture des poèmes de nombreuses manifestations du tabou concernant l'ours et les femmes : celles-ci ne devaient pas approcher l'ours, afin de ne pas l'effrayer ; elles ne préparaient ni ne mangeaient de viande d'ours. L'animal, même mort, est dangereux pour elles et leurs enfants à

naître : on craignait que l'ours défunt ne cherche à «renaître» par l'intermédiaire des femmes. D'autre part, nombreuses sont les allusions au caractère sexuel de l'ours et aux relations ou unions entre un ours et un être humain.

Les poèmes traduits et expliqués dans les pages suivantes sont extraits de 'Suomen kirjallisuuden Antologia' I. p. 56 - 60 (Otava 1963, toimitus K. Laitinen, M. Suurpää). Ils sont en fait extraits des SKVR suivants :

vers 1-108 : Ponkalaksi (Carélie de Viena)
 I 4 : 1206
 v. 109-157 : Suomussalmi XII 2:6549
 v. 18-219 : Kiuruvesi (Savo) VI 2:4913
 v. 220-238 : Nurmes (Carélie du Nord)
 VII 3399.

I. LA CHASSE

Après les premières neiges de l'automne, la tanière où l'ours dort déjà de son sommeil d'hiver est repérée et marquée ('karhunkierros').

A la fin de l'hiver, c'est la préparation de la chasse. Certains revêtent des habits de fête, s'abstiennent de travailler pendant quelques jours.

Puis les chasseurs chaussent leurs skis, se rendent à la tanière, et allument un feu à

VIENAN KARJALA

A. Metsälle lähdeittäessä

1 Saappa, ukko, uutta lunta,
 palvanen, vitiä visko!
 Mieleni minun tekevi
 käyä miehestä metsällä,
 urohosta ulkotöillä
 ukon uuelle lumelle,
 palvasen vi'in selällä,

hiiren hiihtämättömällä,
 jäniksen jälettömällä.

10 Otan kolme koiriani,
 seitsemän sepeliäni,
 viisi villahäntiäni.
 Sen vain varoittelemme
 veräjillä viimeisillä,
 uksilla ulommaisilla,
 oven suissa, alla orren,
 kattilan pistosijalla,
 pirtin pithtipuolisissa,
 alla haavan haaralatvan,

proximité. Ils se livrent à de nombreuses pratiques magiques, afin de conjurer les malédictions qui peuvent peser sur eux et leur chiens, sans doute aussi pour se donner du courage ; quelques rasades d'alcool les y aident.

A. En partant pour la chasse

Ce passage, originaire de Carélie de Viena, est une prière générale du chasseur en quête d'un gibier quelconque (lièvre, écureuil etc...) et pas particulièrement de l'ours. P. ex. de nombreux vers sont les mêmes que dans le chant 14 du Kalevala, vers 1-270, où Lemminkäinen capture l'élan.

On y voit combien les anciens Finnois étaient dépendants de l'issue de la chasse, et donc des divinités Tapio, Tyylikki etc... dont ils implorent le bon vouloir. Cette prière de chasse est surtout une incantation magique par laquelle le chasseur tente de se protéger contre les maléfices. On remarquera que 'Varoitella', 'kokea', 'pilata' etc... sont des termes de sorcellerie. Le tabou femme-ours aussi apparaît ici, alors qu'il aurait du figurer après le retour de la chasse ; c'est un exemple du «déplacement» du moment des chants. (Vers 25 - 29).

CARELIE DE VIENA

A. En partant pour la chasse, on chantait :

1 Ukko, fais tomber de la neige fraîche,
 Palvanen, verse de la neige fine !
 J'ai envie
 De partir en forêt loin des hommes,
 Loin de mes compagnons, pour la chasse,
 Sur la neige neuve de Ukko,
 Sur l'étendue de neige fraîche (de
 Palvanen).

Où la souris n'a pas skié,
 Que le lièvre n'a pas foulée.

10 Je prends mes trois chiens,
 Mes sept (chiens à) gorge blanche,
 Mes cinq (chiens à) queue de laine.
 Et nous mettons en garde
 — aux derniers portails,
 Aux portes les plus lointaines,
 Sur le seuil, sous le linteau,
 Là où l'on tient la marmite,
 A l'entrée de la salle,
 sous la cime fourchue du tremble,

20 alla ainoisen petäjän,
alla kuusen kukkalatvan
vaimoisestakin väestä,
miehisestä joukkiosta.
Vai jos ken kovin kokevi
vaimoisestakin väestä,
kokekohon kohtujansa,
varokohon vatsojansa,
saakohon saviset lapset,
muten kummaiset mukulat.

30 Vaan jos ken kovin kokevi
urohoisesta väestä,
miehisestä joukkiosta,
kokekohon koiriansa,
pilatkohon pyssyjänsä,
jouset joutukoon paloiksi,
koirat kummin kulkekohot,
kohen maita koirat katso,
hallit, kulje haukkumatta.

Voi mie poloinen poika
40 anoa luojalta apua.
Metsän tyttö, mielin neiti,
Tainikki Tapion tyttö,
salokaaren kaunis vaimo,
Tyylikki Tapion tytti;
havupartaa, hallinaama!
Miesty, metsä, miehihini,
korpi, koirihin urostu.
Juoksuttele koiriani
ahomaita aukeita,
50 suurimmilla suonselillä,
rinnemaita riuskutella,
yläväiset maat alenna,
alavaiset maat ylennä,
tanteret tasaiset laita,
saata tuolle saarekselle,
tuolle kummulle kuleta,
joss ois kuuset kultavöissä,
petäjät tinasilloissa,
haavat umpihaljakoissa.

60 Metsän tyttö, mielin neiti
käet ois kultakääröksissä,
saata tuolle saarekselle,
tuolle kummulle kuleta,
josta saalis saataisiin,
erän toimi tuotaisiin.
Veä verkakauluksesta,
taluta takin hihasta,
anna kultainen kurikka
eli vaskinen vasara,

20 Sous l'unique pin,
Sous la cime fleurie du sapin — —
Les femmes,
L'équipe de chasseurs.
Ou, si quelqu'un me jette un sort,
Quelqu'un d'entre les femmes,
Qu'elle veille sur les flancs,
Qu'elle prenne garde à son ventre,
Qu'elle ait des enfants gris comme l'argile,
Des rejets bizarres.

30 Ou, si quelqu'un me jette un sort,
Quelqu'un d'entre les hommes,
Parmi la troupe de chasseurs,
Que ce sort soit pour ses chiens,
Qu'il ensorcelle ses fusils,
Que ses arcs se brisent,
Que ses chiens marchent bizarrement,
Qu'ils regardent par terre,
Que ses chiens gris marchent sans aboyer.

Pauvre de moi, pauvre garçon,
40 J'implore l'aide du créateur,
Fille de la forêt, chère jeune fille,
Tainikki fille de Tapio,
Belle femme du sentier sinueux,
Tyylikki fille de Tapio;
Barbe touffue, tête chenu!
Bois, accorde tes faveurs à mes hommes,
Forêt, sois douce envers mes chiens.
Fais courir mes chiens
Sur les vastes clairières,
50 Sur les marécages les plus étendus,
Qu'ils fassent craquer les pentes,
Abaisse les hauteurs,
Elève les vallons,
Aplanis les terres,
Accompagne-moi jusqu'à cet îlot,
Conduis-moi jusqu'à la colline,
Où les sapins sont ceinturés d'or,
Les pins sont harnachés d'étain,
Et les trembles vêtus de drap.

60 Fille de la forêt, chère jeune fille,
Aux mains dans des bracelets d'or,
Acompagne-moi jusqu'à cet îlot,
Conduis-moi jusqu'à la colline,
Où l'on capture le butin,
D'où l'on rapporte le produit de la chasse.
Tire-moi par le col de drap,
Par la manche de ma veste,
Donne-moi la massue en or,
Le marteau en cuivre.

70 kävisin kummut kolkutellen,
 isot jyrkät jyhmytellen.
 Haukuttele koiriani,
 niin ois silmät koirillani
 kuin on Suomen suitsirengas,
 niin on korvat koirillani
 kuin on umpilammin lumme,
 niin on suuhut koirillani
 kuin on Suomen sukkulainen.

70 J'irais marteler les collines,
 Faire résonner les précipices.
 Fais aboyer mes chiens,
 Ainsi mes chiens auraient des yeux
 Tels l'anneau du mors de Finlande,
 Ainsi mes chiens auraient des oreilles
 Telles le nénuphar sur l'étang,
 Ainsi mes chiens auraient des gueules
 Telles la navette de Finlande.

B. En faisant sortir l'ours de sa tanière

Il est interdit de tuer l'ours pendant son sommeil, il faut le réveiller et attendre qu'il sorte de sa tanière avant de tirer. Une fois l'ours abattu, les chasseurs découpent parfois la mâchoire ('turparengas'), dépècent les pattes et arrachent les griffes, car ils croient que l'ours n'est véritablement mort qu'à ce mo-

ment-là. Le chasseur tend la main à l'animal en signe de conciliation, afin de se disculper aux yeux de sa victime. Remarquons que l'ours est appelée ici 'neiti' (jeune fille), alors que dans d'autres poèmes, on trouve : 'nouse pois, nokinen poika' (jeune homme), ce qui est une allusion au caractère sexuel de l'ours.

B. Karhua pesästä nostettaessa

Nouse pois, nokinen neiti,
 80 nokiselta nuotiolta,
 havuiselta vuotêhelta,
 hakoiselta päänalalta ;
 jo olet viikon maassa maannut,
 kauan lehossa levännyt,
 viikon kuuluit, kauan viivyit
 Viron maata käyessäsi.
 Sukset kultaiset kulutin,
 hiihin mäntyiset mäykset ;
 harvoin yhtehen yhymme,
 90 nouse pois, nokinen neiti,
 anna kättä kämpyrällä,
 hongan oksalla ojenna
 urohoisehen väkehen,
 miehisehen joukkiohon !

B. En faisant sortir l'ours de sa tanière, on chantait :

Lève-toi, jeune fille noircie,
 80 De l'âtre couvert de suie,
 De ta litière d'aiguilles,
 De ton oreiller de ramilles ;
 Depuis longtemps déjà tu es couchée,
 Tu te reposes sur le feuillage,
 Il semble que tu te sois attardée longtemps
 A visiter l'Estonie,
 J'ai skié à en user mes skis d'or,
 Et leurs fixations de bois ;
 Nous nous rencontrons rarement,
 90 Lève-toi, jeune fille noircie,
 Donne ta patte recourbée,
 Tends une branche de pin
 A nos héros,
 A notre troupe de chasseurs !

C. En repartant vers la maison

Les chasseurs invitent l'ours abattu à quitter la forêt. Remarquons que 'karva' et 'villa' sont interprétés respectivement comme 'karja' et 'vilja' c.à.d. le troupeau, le bétail. Les vers 95-99, les mots employés: 'tie' (chemin), 'emännän villa' (le bétail de la patronne), montrent que cette strophe devait être chantée initialement non dans la forêt, mais aux alentours de

la maison, et à une phase ultérieure du culte (soit en apportant la marmite de viande d'ours dans la maison, soit le lendemain des fêtes en emmenant le crâne de l'animal pour le suspendre à un arbre). C'est encore un exemple du «déplacement» du moment des chants.

Remarquons également les nombreuses appellations de l'ours dont le nom réel est ta-

bou : 'Otso', 'metinen kalu' (trésor de miel)
etc... Les autres substituts les plus courants

sont : 'kouko/kouvo', 'kontio', 'mesikämmen'
(patte de miel).

C. Kotimatalle lähdeettäessä

Lähe, kulta, kulkemahan,
hopia vaeltamahan,
tenka tietä poimimahan!
Kunne vienen vierahani,
'kunne kultani kuletan?
100 Miull on aitta ammoin tehty
hopiaisilla jaloilla,
kultaisilla kannuksilla,
Varokate vaimo raukat,
kun ma kultani kuletan,
jot ei karva kaipaistuisi,
epeä emännän villa
otson tullessa tulille,
kartanoon kalun metisen.

C. En repartant vers la maison, on chantait :

Trésor, mets-toi en marche,
argent, mets-toi en route,
monnaie, avance sur le chemin!
Où est-ce que je conduis mon hôte,
Où est-ce que j'emmène mon trésor?
100 J'ai un grenier, construit jadis
Sur pilotis d'argent,
Sur des éperons d'or.
Pauvres femmes, prenez garde,
Tandis que je conduis mon trésor,
Que le troupeau ne s'enfuie pas,
Que le bétail de la patronne ne s'échappe
pas.
A l'arrivée d'Otso dans le foyer,
Du trésor de miel dans le domaine.

D. En arrivant à la maison

Les chasseurs qui transportent l'ours ar-
rivent au village. Selon la coutume la plus
ancienne (voir Krohn /7/ p. 157), l'animal est
transporté entier et dépecé dans le sauna à
l'aide d'un couteau dont le fabriquant est in-
connu, afin qu'il ne sache pas de qui il est
victime. Les gens de la maison accueillent
les chasseurs et leur butin avec des dia-
logues chantés. Les femmes et les enfants ne
doivent pas approcher l'animal: remarquer
l'avertissement aux femmes des vers 118-120.

L'ours est désigné par quantité d'expres-
sions: 'kuulu' (illustré), 'vaahti' (écume), 'auer'
(brume), 'mesijä' (objet de miel), 'karvaturpa'
(museau poilu), 'nenä nykerä' (nez épaté), 'lin-
tunen' (petit oiseau) etc...

Ces vers sont originaires de Suomussalmi.
Mais, comme dans le cas des chants prove-
nant de Carélie russe, il y a pu avoir un trans-
fert du moment où on les chantait: les vers
142-144 surtout évoquent le transport du crâne
de l'ours sur un pin (phase III).

SUOMUSSALMI

D. Kotiin saavuttaessa

— Karhunkaatajat :

Kuulkaapas tätä kumua,
110 salon soittajan sanoja,
käpylinnan kälkytystä!
Nyt on kuulu kulkemassa,
vaalumassa metsän vaahti,
salon auer astumassa
näille pienille pihaille,
piikojen pitämämälle,
vaimojen vanuttamille.

SUOMUSSALMI

D. En arrivant à la maison, on chantait :

— les chasseurs-:

Ecoutez ces sons sourds,
110 Les mots du joueur des forêts,
Le kip-kip du bec-croisé!
C'est l'illustré qui chemine,
L'écume des bois qui se dandine,
La brume des forêts qui s'avance
Dans ces petites cours,
Où les filles se tiennent,
Que les femmes ont foulées.

Ellös piikoja pelätkö
eläkä vaimoja varoko,
120 kamaloiko kukkupäitä!
Ole kiitetty Jumala,
koska laulaen tulette!

— Kotiväki :

Mesiäänkö metsä antoi,
ilveksenkö maan isäntä,
koska laulaen tulette,
hyreksien hiihtelette?
Ellös karja kammastelko,
pieni vilja pillastelko!
Tuota toivoin tuon ikäni,
130 katsoin kaiken kasvinajan
soivaksi Tapion torven,
metän pillin piukavaksi.
Illat seisoin ikkunoilla,
aamut aitan portahilla,
lumet seisoin tanteriksi,
tanteret suliksi maiksi,
sulat maat somerikoiksi,
somerikot hiesukoiksi,
jotta eikö kuuluisi kumua,
140 salon soittajan sanoja,
käpylinnun kälkytystä!

Minne nyt viette vierahanne?
Tuonne viemme vierahamme
petäjäisehen pesähän,
matalaisehen majahan,
alle kuulun kurkihirren,
alle kaunihin katoksen.
Kamanat ylentyköhöt,
kynnykset alentukohot
150 otson tullessa tupahan,
karvaturvan tungetessa,
käyessä nenän nykärän!
Tuohon liitän lintuseni,
Jeesus siihen siunahatkoon!
Panen tuohon otsoseni
viinoa vilustamahan,
olusia ottamahan.

Ne redoute pas ces filles,
Ne crains pas ces femmes,
120 N'aie pas peur des têtes fleuries!
Sois remercié, Dieu,
Puisque vous rentrez en chantant!

— les gens de la maison .

La forêt donna-t-elle le miel,
Le patron des terres le lynx,
Puisque vous rentrez en chantant,
En fredonnant sur vos skis?
Que le bétail ne prenne pas peur,
Que les jeunes bêtes ne s'emballent pas!
Toute ma vie j'avais souhaité,
130 Toute ma jeunesse j'avais espéré
Que sonne le cor de Tapio,
Que siffle le pipeau des bois.
Le soir j'attendais à la fenêtre,
Le matin aux marches du grenier,
Tandis que les neiges se changeaient en
champs,
Les champs en terres dégelées,
Les terres dégelées en graviers,
Les graviers en sables:
N'entendrait-on pas les sons sourds.
140 Les mots du joueur des forêts,
Le kip-kip du bec-croisé?

Où donc conduisez vous votre hôte?
Nous conduisons notre hôte
Vers le nid dans l'arbre,
Dans la maison basse,
Sous l'illustre poutre du toit,
Sous le beau plafond.
Linteaux, élevez-vous,
Seuils, abaissez-vous,
150 A l'entrée d'Otso dans la salle,
A l'arrivée du museau poilu,
Pour la venue du nez épaté!
Je dépose ici mon petit oiseau,
Que Jésus l'y bénisse!
Je mets ici mon petit Otso
Pour s'abreuver d'eau de vie
Et prendre de la bière.

II. LES FETES DE CONSOMMATION

On prépare la fête proprement dite, c.à.d. les 'karhunpeijaiset'. D'après /10/, 'peijas' : — est un emprunt germanique ancien «feigr»: sur le point de mourir, mort.

— est employé généralement au pl., signifie : enterrement, et en dialecte, fêtes, banquets, noces.

Ces fêtes ont également pu être appelées 'maahan panijaiset', c.à.d. «mise en terre».

De la bière fraîche doit être brassée pour la circonstance. Boire tient une place aussi importante que manger. Tous les participants en particulier les femmes et les enfants, doivent avoir revêtu des habits de fête (vers 200-203). Parfois les femmes et les enfants sont tout simplement chassés ! Le tabou femmes-ours apparaît une nouvelle fois (vers 198-199).

La salle est nettoyée et décorée. Parfois cette fête prend la forme d'une noce, certains tenant le rôle des fiancés (ou alors une fiancée est désignée à un ours mâle, ou un fiancé à un ours femelle) ; de là une autre appellation de cette cérémonie, les «noces de l'ours» ('kouvon häät').

Seuls les hommes font la cuisine et préparent la viande d'ours, la tête étant cuite à part. Ces préparatifs sont accompagnés des «chants

du cuisinier» ('kokin laulut'). Puis c'est le repas qui a lieu suivant un rituel précis. Les femmes ne touchent pas à la viande d'ours et se contentent de servir la bière.

Ces fêtes sont surtout remarquables chez les Ougriens de l'Ob. Elles pouvaient durer une dizaine de jours ; on y dégustait des mets de choix. Les invités, venus de très loin, s'y pressaient nombreux, et assistaient ou participaient à des chants, des danses, des pantomimes et des farces, dont certaines étaient très grivoises. Les acteurs portaient des masques d'écorce de bouleau afin de ne pas être reconnus de l'ours, leur victime. Jusqu'à 600 pièces de théâtre ont pu ainsi être représentées en l'honneur du même animal. (Voir Kuisi /13/ p. 46).

Le talent dramatique qui s'exprime lors de ces fêtes est une preuve du développement culturel des anciens ougriens et finnois.

Lorsqu'il est question du pic-noir ('kärki' = 'palokärki'), du faucon ('havulintu'), du cuisinier ('kokki'), du fils du cuisinier ('kokin poika'), du brave ('hyvä'), du héros fameux ('aika mies'), etc..., c'est encore de l'ours qu'il s'agit ! Le pic-noir est un animal associé à des nombreuses pratiques magiques de chasse.

KIURUVESI

E. Päättä ja kämmeniä tulelle vietäessä

Läkkämästen, käykämästen,
käykäämme kären tulille,
160 nokkalinnun nuotiolle.
Kolme on koukkua koassa :
yksi koukku rautakoukku,
toinen koukku vaskikoukku,
kolmansa hopeakoukku.
käypä kohta kolmantehen
hopeaisehen hyvähän,
olemahan orren alla,
lengolla lepeämähän !
Meill on metso kiehumassa,
170 havulintu hautumassa,
koppelo kopajamassa.

KIURUVESI

E. En portant à cuire la tête et les pattes, on chantait :

Allons-y, partons,
Allons vers le feu (prêt) pour le pic noir,
160 L'âtre (destiné) à l'oiseau (à bec).
Il y a trois crochets dans la cuisine :
Le premier crochet est en fer,
Le second est en cuivre,
Le troisième en argent.
Va vers le troisième,
Le bon crochet d'argent,
Te mettre sous la poutre,
Te reposer sur la broche !
Nous avons un coq de bruyère qui mitonne,
170 Un faucon qui mijote,
Une poule de bruyère qui crépite.

F. Karhun lihoja peijaispirttiin kannetessa

Jo on kokki kotaan kuollut,
kokin poika porstuahan,
liha suuhun, luu kätehen,
veitsi pikkuinen pivohon.
Otsoseni, lintuseni,
mesikämmen kaunoiseni,
käy tänne käpehin kengin,
sukin mustin muhjuttele.

180 Jo oot viikon vilussa ollut,
kauan kaihessa sijassa ;
läkkämästä lämpöisehen,
käykäämme ala katoksen.

— Kysytään oven takaa :

Jok on sillat siivottuna,
joko lattiat lakaistut,
joko penkit pyyhittyinä,
kamanat koroteltuna,
pöydät kullin käännettynä
hyvän tullessa tupahan,

190 astuessa aika miehen ?

— Tuvasta vastataan, ovi avataan:

Jo on lattiat lakaistut,
jo on sillat siivottuna,
jo on penkit pyyhittyinä,
kamanat koroteltuna,
pöydät kullin käännettynä,
hyvän tullessa tupahan,
astuessa aika miehen.

— Lihan kantaja :

Ellös vaimoja varoko,
hikkupäitä himeile.

200 Jo on vaimot valkeina,
pojat puolisaappahassa,
tyttäret tinasiloissa,
hyvän tullessa tupahan,
aika miehen astuessa.

— Liha pannaan pöydälle :

Panen puulle puhtahalle,
lasken laualle hyvälle :
laudat kaikki laulamahan,
ikkunat iloitsemahan,
hyvän tultua tupahan,

210 astuttua aika miehen.

F. En portant les viandes dans la salle de fête, on chantait :

Le cuisinier est déjà mort dans la cuisine,
Le fils du cuisinier dans l'entrée,
La viande dans la bouche, l'os dans la main,
Le petit couteau dans le creux de la main.
Mon petit Otso, mon petit oiseau,
Ma belle patte de miel,
Viens ici à pas légers,
Doucement avec tes bas noirs.

180 Depuis longtemps déjà tu es au frais,
Tapi dans l'obscurité ;
Partons d'ici vers la chaleur,
Entrons sous le toit.

— de l'extérieur on demande :

A-t-on déjà nettoyyé le plancher ;
Balayé le sol,
Essuyé les bancs,
Surélevé les linteaux,
Dressé d'or les tables,
Pour l'arrivée du brave,

190 Pour l'entrée du héros fameux ?

— de l'intérieur on répond et on ouvre la porte :

On a déjà balayé le sol,
Nettoyé le plancher,
Essuyé les bancs,
Surélevé les linteaux,
Dressé d'or les tables,
Pour l'arrivée du brave,
Pour l'entrée du héros fameux.

— celui qui porte la viande :

Ne crains pas les femmes,
Ne faiblis pas devant les têtes aux coiffes de lin.

200 Déjà les femmes sont vêtues de blanc,
Les garçons ont mis leurs bottines,
Les filles leurs harnais d'argent,
Pour l'arrivée du brave,
Pour l'entrée du héros fameux.

— on met la viande sur la table :

Je la mets sur le plateau de bois propre,
Je la pose sur la bonne table :
Toutes les tables se mettent à chanter,
Les fenêtres à se réjouir,
Maintenant que le brave est entré dans la
salle,

210 Que le héros fameux est arrivé.

En mangeant la viande d'ours :

On doit se livrer à un cérémonial précis : le plat où se trouve la tête de l'ours passe de mains en mains autour de la table, et chacun doit la faire tourner. Le chef des chasseurs découpe les oreilles, le nez, les yeux etc... en prononçant à chaque fois des paroles rituelles (voir Kalevala 46 : 500-545). Enfin la mâchoire est déchirée, puis les dents sont enlevées et distribuées à chaque homme ; il est important d'arracher les dents à mains nues et en récitant l'incantation appropriée. Quelle est la raison de cette pratique ? c'est

— **Päättä ja lihoja irrotettaessa¹⁾** :

Nyt tässä tulee
luien luske, päien pauke,
hammasten hajoitusvuoro !

que l'ours n'est considéré comme vraiment mort que lorsqu'on a arraché ses dents et ses griffes. Ce rite a le même sens que celui qui consiste à découper le museau de l'animal ('turparengas'), ou bien à lui tendre la main après avoir arraché les griffes dès qu'on vient de le tuer (voir & B).

Il faut conserver les os, qu'il est interdit de jeter, et surtout le crâne de l'ours, que l'on laisse toute la nuit sur la table, et qui est l'objet d'une importante cérémonie le jour suivant.

— **en détachant la tête et les viandes, on chantait :**

Voici venu le moment
De fracasser os et têtes
Et d'arracher les dents !

III. LE RITE DU CRANE

Les vers 214 à 219 exhortent l'ours à partir par un chemin richement décoré, ce qui témoigne de la déférence avec laquelle l'animal est traité. Un procession se rend dans la forêt pour aller suspendre le crâne de l'ours à un arbre ; elle ressemble parfois à un cortège nuptial, « fiancés » en tête. (Ce qui rappelle que les fêtes précédentes aussi pouvaient prendre la forme d'une noce. Voir II.). L'ordre des participants à la procession est très strict : les fiancés sont suivis par le chanteur, ensuite viennent ceux qui transportent le crâne et les os, enfin ceux qui apportent la bière. Puis le crâne est suspendu à une branche de pin et les os sont enterrés au pied de l'arbre. L'arbre choisi doit être imposant et digne de cet honneur. Parfois l'arbre est élagué : c'est ce qu'on appelle 'karsikkopuu'. Les défunts humains aussi étaient transportés sur des arbres élagués. Dans les poèmes les plus anciens, les participants dialoguent avec un personnage représenté par un ancien crâne d'ours se trouvant déjà sur l'arbre : la coutume la plus ancienne voulait donc que le crâne soit suspendu à un arbre où se trouvaient déjà précédemment d'autres crânes d'ours. Selon une coutume plus récente, on choisissait un nouvel arbre à chaque fois. De nombreux arbres « cimetières » de crânes d'ours ont été retrouvés et prouvent que cette pratique était

fréquente, p. ex. dans le Savo. Après avoir empli le crâne de bière et bu, les participants rentraient silencieusement, et répondaient aux questions de ceux qui étaient restés à la maison : ce sont les répliques des vers 220-238.

— **signification du rite :**

Il s'agit de ramener l'ours mort à sa céleste demeure d'origine, où est né également l'ancêtre de l'espèce des ours, le premier ours.

En effet :

● Le crâne d'ours qui se trouve déjà sur l'arbre représente l'ancêtre des ours. On croyait que tous les ours descendaient d'une même ancêtre mythique de l'espèce ; elle s'appelait 'Hongotar' (de 'honka', pin), qui désigne le premier pin où on a suspendu le crâne du premier ours. Le mythe de la naissance de l'ancêtre des ours est raconté dans le « chant d'origine » ('karhunsyntyruno') (voir introduction) : l'ancêtre est née dans le ciel, près de la constellation de la Grande Ourse :
'luona kuun, . . . , Otavaisen olkapäillä'
Kalevala 46 : 360. puis elle a été descendue sur la terre, sur un pin qui l'a pourvue en dents et en griffes. Ces conceptions de l'origine céleste, voire divine, de l'ours, existent dans toute la région arctique, et même ailleurs.

La mention des étoiles, de la Grande Ourse, est commune aux mythes grecs et finnois.

● Le crâne de l'ours est suspendu à un arbre, hors de portée des bêtes, en particulier des chiens. La destruction du crâne est considérée comme la transgression d'un tabou, qui entraîne des châtements. Quant aux os, ils sont soigneusement enterrés. Cette même règle existe chez les Lapons, les Ougriens de l'Ob, en Amérique et en Eurasie du Nord etc. Certains peuples reconstituaient même le squelette de l'animal. L'explication de ces pratiques nous est donnée par les Lapons : c'est pour assurer la résurrection de l'ours que son crâne et ses os doivent être soigneusement conservés.

Cela rappelle les rites d'embaumement suivis pour les défunts humains. Quant à savoir pourquoi le crâne était mis à part, on n'a pas trouvé vraiment de raison. Il en était déjà ainsi à l'âge de pierre, aussi bien pour les crânes humains que pour les crânes d'ours.

● Le regard de l'ours doit être dirigé vers

G. Karhun kalloa pirstistä honkaan vietäessä

Läkkämästen, käykämästen
kultaista kujoa myöten,
hopeaista tietä myöten,
jos on sillat silkin pantu,
sillat silkin, suot sametin,
portit mustan pannan kanssa.

NURMES

H. Viejien palatessa kotiin

— Kotiväki :

220 Minne nyt saatit saalihisi,
ehätit erän vähäsi ?
Lienet jäälle jättänyynnä,
uhkuhun upottanunna ?

— Viejät :

En ole jäälle jättänyynnä,
uhkuhun upottanunna.
Tuonne saatin saalihini,
ehätin erän vähäni :
kultakunnahan kukuille,
vaskiharjun hartioille,

l'Est, vers le lever du soleil (vers 233-235). On croyait que les ours, comme les hommes, continuaient à vivre après leur mort. Le séjour des morts et la demeure des ancêtres ne font qu'un, et sont situés au ciel, près de la Grande Ourse, là où se lève le soleil. En dirigeant le regard de l'ours vers l'Est, on lui indique la direction dans laquelle il doit partir pour retourner chez ses ancêtres. Le retour de l'ours chez ses ancêtres est confirmé par un mythe vogoul qui raconte comment l'animal, revenu auprès de Dieu, son père, dit avoir été bien traité en bas chez les hommes.

— Le mythe est donc le suivant : le premier ours est né dans le ciel, est descendu sur la terre, y a vécu, a été tué, puis est retourné au ciel auprès de son père. A chaque fois que l'on abat un nouvel ours, on se livre à un rituel qui reproduit exactement le scénario du mythe de la naissance et de l'histoire du premier ours, (chanté dans le «chant d'origine» ou 'synty'.) Le culte de l'ours est le seul datant de l'ère païenne où rite et mythe ont conservé leur rapport étroit.

G. En allant suspendre le crâne de l'ours sur un pin, on chantait :

Allons-y, partons
Le long du sentier d'or,
Le long du chemin d'argent,
Où les ponts sont ornés de soie
Et les marais de velours,
Nous ornerons aussi les portails de noir.

NURMES

H. Au retour de la procession

les gens de la maison chantaient :

220 Où donc as-tu mené ta proie,
Emporté ton petit butin ?
L'aurais-tu laissé sur la glace,
Noyé dans la neige fondante ?

— Les participants à la procession répondaient :

Je ne l'ai pas laissé sur la glace,
Noyé dans la neige fondante.
Là-bas j'ai emmené ma proie,
Emporté mon petit butin :
Au sommet du mont en or.
A la cime de la colline en cuivre.

230 panin puuhun puhtahasen,
petäjähän pienoisehen,
honkahan havusatohon,
ikenin itähän laitoin,
kaltoin kaarnapohjasehen,
silmin luoen luoteesehen.

Hyv on siinä ollaksesi,
luonasi on lohiapajat,
sivullasi siikarannat.

230 Je l'ai mis sur un arbre pur,
Sur un pin de petite taille,
Un pin aux cent ramilles,
Avec les gencives vers l'Est,
Tourné contre le Nord,
En dirigeant les yeux vers le Nord-Ouest.

Il fera bon y séjourner,
Auprès des filets à saumons,
Aux côtés des rives à lavarets.

CONCLUSION

Les trois phases essentielles du culte : I la chasse. II les fêtes de consommation, III le rite du crâne, peuvent être symboliquement :

I la mise à mort

II les cérémonies funèbres

III la résurrection

Ces cérémonies tendaient à :

— porter chance au chasseur qui doit affronter l'ours, adversaire dangereux.

— se disculper aux yeux de l'ours mort, que l'on doit apaiser et traiter avec beaucoup d'égards. (Les Ougriens de l'Ob rejetaient la culpabilité de la mort de l'ours sur les oiseaux et les bêtes féroces, les Lapons sur d'autres peuples ; certains encore voulaient faire croire à l'ours qu'il était mort accidentellement.)

— ramener l'ours dans la forêt afin qu'il ressuscite ; s'assurer ainsi le renouvellement perpétuel du gibier-ours, accordé par l'ancêtre et les divinités de la chasse, favorablement influencées par les cérémonies.

La croyance en la réincarnation, qui est très fréquente dans les civilisations de chasseurs, subsiste dans le culte de l'ours. Mais ce qu'il y a ici d'exceptionnel, c'est qu'il existe une relation mystique entre l'ours et l'homme : l'ours mort est traité avec la même déférence et suivant les mêmes rites qu'un défunt humain, ou plutôt qu'un fils de dieu, un héros, un demi-dieu. D'un point de vue théologique, l'ours descendu du ciel, tué, puis resuscité, peut être comparé à Osiris, Dionysos ou Jésus. On peut se demander si l'ours avait vraiment la position d'un dieu ? P. ex. les Lapons skolts croyaient descendre de l'union d'une jeune fille lapone et d'un ours. La légende de l'union d'une jeune fille et d'un ours existe

aussi chez les Indiens dans le Nord-Ouest de l'Amérique. Dans la mythologie grecque, l'ancêtre du peuple arcadien a pour mère une femme à l'apparence d'ours et pour père Zeus métamorphosé en ours. Pour les Ostiaks et les Vogouls, les ours sont des fils ou filles d'un dieu. Les légendes où l'ours est fils de dieu et géniteur d'êtres humains peuvent sans doute être considérées comme des «mythes d'origine» d'un peuple, ce qui expliquerait l'existence du culte de l'ours.

Ces mêmes croyances en l'union d'une femme et d'un ours à l'origine d'un peuple explique sans doute également le tabou femmes-ours.

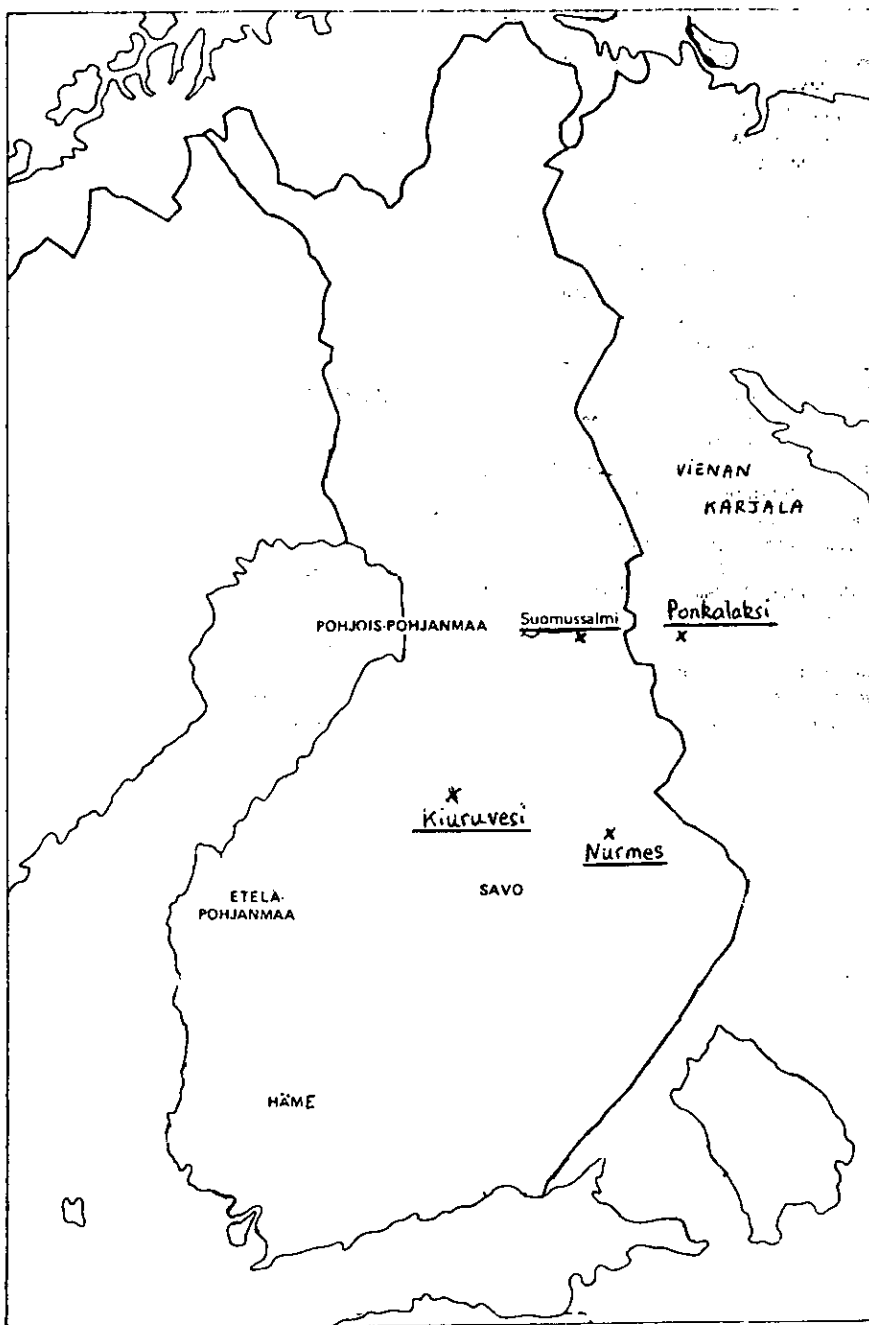
Le culte de l'ours est un vestige exceptionnel de l'époque où cet animal était considéré comme fils d'un dieu et ancêtre d'un peuple.

Le rite suivi est probablement semblable à celui qui était pratiqué il y a des milliers d'années dans les civilisations de chasseurs. Chaque rite est la répétition de l'histoire du premier ours divin, dont l'ours qui vient d'être abattu n'est que la réincarnation.

Je suis partiellement les traductions de :

— J.L. Moreau (Kanteletar II 329) pour les vers
8- 9
57-59
62-65

— J.L. Perret Kalevala cht 46 :
— 155 - 157 : pour les vers 109 - 111.
— 167-170 et 193-215 pour les vers 123-141.
— 571-575,
587-592 et 597-598 pour les vers 220-238.



REFEENCES

1. Martti Haavio : Suomalainen mytologia WSOY 1967
(Mythologie finnoise)
2. Veikko Ruoppila : Kalevala ja kansan kieli SKS 1967
(Le Kalevala et la langue populaire)
3. E. N. Setälä, M. Sadeniemi : Suomen kielioppi, Otava 1975.
(Grammaire du finnois)
5. Aimo Turunen : Kalevalan sanakirja SKS 1949
(Dictionnaire du Kalevala)
6. Martti Rapola : Johdatus suomen murteisiin SKS 1947
(Introduction aux dialectes finnois)
7. Kaarle Krohn : Suomalaisen runojen uskonto SKS + WSOY 1914
(Religion des poèmes finnois)
8. Kansanrunouden sanasto, de 'Suomen kirjallisuuden antologia I'. Otava 1963.
(Lexique de la poésie populaire de 'Anthologie de littérature finnoise I')
9. Karjalan kielen sanakirja (toim. P. Virtaranta) lexicæ societatis Fenno-Ugricæ XVI
(Dictionnaire carélien)
10. Suomen kielen etymologinen sanakirja. Y. H. Toivonen. SKS 1955.
(Dictionnaire étymologique du finnois)
11. Lauri Hakulinen : Suomen kielen rakenne ja kehitys Otava 1979. 4 painos.
(Développement et structure de la langue finnoise)
12. Matti Sarmela : Karhunpeijisten arvoitus Kotiseutu n° 4-5, p. 164-170, 1972.
(Le problème du culte de l'ours)
13. Matti Kuusi : Karhunpeijaiset Suomen kirjallisuus I. p. 41-51 Otava + SKS 1963
(Le culte de l'ours. Littérature finnoise I)
14. Suomen murteiden sanakirjan kokoelmat. Helsingin Yliopisto.
(Collections destinées au dictionnaire des dialectes finnois. Université de Helsinki)
15. Elias Lönnrot : Suomalais-ruotsalainen sanakirja WSOY 1930
(Dictionnaire finnois-suédois)
16. Kuusi, Bosley, Branch : Finnish folk poetry epic SKS 1977.

NOTATIONS :

- SKS = Suomalaisen kirjallisuuden seura = Société de Littérature Finnoise.
NSSK = Nykysuomen sanakirja WSOY 1951 = Dictionnaire de finnois moderne.
SKVR = Suomen kansan vanhat runot = Poèmes anciens du peuple finnois.
SKVR VI 2 : 1162 = tome VI poème n° 1162.
SKVR VI 2 p. 1162 = tome VI page 1162.
Kalevala 46 : 113 = chant 46 vers 113.

Le chamanisme yakoute d'après Ivan Khoudiakov

par S. ROBEL

Dans le numéro 22-23 nous avons évoqué l'œuvre et le destin tragique du grand ethnologue russe de XIX^e siècle, Ivan Aleksandrovitich Khoudiakov. Voici un bref résumé du chapitre XV de sa monographie *) intitulé « SORCELLERIE ET CHAMANISME ».

Le chamanisme s'est perpétué même dans des noms géographiques de ce pays ; ainsi, à 45 verstes de Verkhoïansk il existe une Rivière des Chamanes «Ojus u rêtché» ; de même un Lac des Chamanes «Ojun Kuolè» ; un Bourg des Chamanes «Ojun Aomoro».

Les chamanes sont les interprètes des dieux sur la terre. Ils sont les traducteurs de la volonté des dieux, répandant la santé et la maladie, l'abondance et la faim, le mal et le bien. C'est pour cette raison qu'ils se divisent en bons (saints) et mauvais (« mangeurs » — Ojun siétah) et ces derniers chamanisent uniquement avec les diables. Mais tout chamane, bon ou mauvais, est néanmoins un être terrible ; les simples yakoutes ont non seulement peur de l'approcher ou de toucher à son tambourin, mais même de le regarder de loin. La puissance des chamanes est prouvée par le fait — ont dit des Yakoutes de Verkhoïansk à Khoudiakov — que deux d'entre eux sont montés au ciel et qu'ils ont enchaîné-ensorcellé deux étoiles. Tout le monde a pu voir des étincelles venues du ciel...

D'autres chamanes ont parcouru la distance de Verkhoïansk jusqu'à Yakoutsk en une heure et demie (= 060 km !).

Mais — dit un proverbe yakoute — « pour un fort il y a un plus fort, pour un digne il y a un plus digne ». Ainsi, ces chamanes tout-puissants s'inclinent devant la force des sorciers ou des magiciens. Si un sorcier jette un mauvais sort à quelqu'un, le chamane ne peut pas le guérir, et pourtant l'inverse se produit couramment.

Le sorcier et le chamane, en état de guerre, « mangent » (exterminent) la femme, les en-

(*) «Brève description du district de Verkhoïansk». Editions «Naouka» Leningrad 1969. Sous la rédaction du membre-correspondant de l'Académie des Sciences d'URRS V. G. Bazanov.

fants et le bétail de l'autre. Les sorciers se livrent à toute sorte de méfaits : par exemple, sur les femmes enceintes. Toute anomalie de naissance ne fait qu'augmenter la peur de la population yakoute et son respect envers la sorcellerie. Ayant vu de ses propres yeux une seule monstruosité, un Yakoute crédule et ignare est prêt à croire à une centaine d'inventions à ce sujet.

Même après leur mort, les sorciers errent à travers le monde et « mangent » des Yakoutes ; pourtant, ils ont peur des Russes qui savent — paraît-il — une formule magique et ont toujours sur eux un bâton long d'un archine (= 0,71 m) pour battre les sorcières avec.

« Près de Verkhoïansk, il n'y a pas de sorciers — écrit Khoudiakov — et c'est pour cette raison *) que je n'ai pu prendre une connaissance plus précise de la sorcellerie. Elle est répandue surtout au bord de l'Océan Glacial, où sur cent habitants (Russes et autochtones), cinq se considèrent comme sorciers.

Pour l'essentiel, la différence entre un sorcier et un chamane consiste en ce que le premier utilise sa salive et des paroles magiques et le deuxième a un contrat avec les diables. La sorcellerie est une science que chacun peut apprendre, tandis que ne peut devenir chamane que celui qui a été choisi par un Dieu ou par le Diable.

Il existe aussi — mais c'est très rare — des sorcières-chamanes : «aptaah ojun».

Mais même les simples chamanes sont redoutables : il y en a parmi eux qui n'ont pas d'ombre, ou au contraire qui en ont deux (leur propre ombre et celle du Diable — c'est-à-dire le reflet des rayons du soleil sur l'eau d'un lac etc...).

Le chamane naît d'habitude d'un chamane. Le père voue toujours au chamanisme le plus mauvais de ses fils qui hérite de son Diable, l'immortel emiguet (esprit-protecteur d'un chamane, le plus souvent l'âme d'un chamane mort) : ses autres fils restent « des hommes ». Du moment où celui qui est destiné au chamanisme est en état de manger de la viande, on

*) Ceci en raison de l'interdiction policière de quitter la ville.

tue pour lui une jument et l'enfant mange seul toute sa viande ; la peau, est accrochée sur un arbre en qualité d'objet sacrificiel. On raconte qu'autrefois même des enfants de neuf ans devenaient chamanes de cette manière.

Lorsqu'on invite un chamane chez un malade, on balaie la yourte, on éteint le feu ; on lui donne une pipe, il fume debout ; puis il palpe avec ses mains les organes génitaux des hommes et des femmes présents et au cri de «Nyrti yttar » demande aux femmes de s'accoupler avec lui et il chante : «Donnez-nous comme nourriture de la flamme et de la fumée». Il casse tout ce qui se trouve sur la table, va derrière le poêle — et là, le Diable vient vers lui (l'âme d'un chamane mort appelée Dieu des fantômes des âmes mortes). Alors le chamane s'exclame : « Désormais j'ai pour amis des arbres gelés et ma mère est une terre noire » et il aspire la maladie (= avale le Diable) et... s'évanouit. Trois ou quatre personnes le soutiennent de toutes leurs forces. Enfin, après une sorte de crise d'épilepsie, il se relève et, en s'adressant au diable, chante-récite la conjuration que voici :

« Si demain matin le Soleil aux huit rayons jaunes éclaire la basse colline d'un homme-yakoute, j'ajouterai des jours à ses jours, de la vie à sa vie, je ranimerai son âme ; sinon je lui donnerai un bonnet de terre noire, je l'obligerai à attraper mon ombre et à saisir mon givre, je l'enfermerai dans mon ombre triple, dans la glace compacte, j'abrègerai sa vie. Demain matin, quand le Soleil aux huit rayons jaunes éclairera la basse colline d'un homme-yakoute, ce malade vous reviendra ou m'appartiendra ».

Le chamane quitte la yourte et se dirige vers le nord. On traîne à sa suite un cheval mort, on le découpe et on enlève la peau avec la tête et les sabots, en les séparant de la chair sans casser un seul os ; on installe cette carcasse sur la cime d'un grand arbre, la tête toujours vers le nord. Certains mangent de la viande, d'autres (sous l'influence du christianisme) considèrent ceci comme un péché et la brûlent. Autrefois, ces morceaux de viande sacrificatoire étaient envoyés en cadeau à tous les personnages importants.

Puis le chamane s'approche du malade, l'allonge par terre et tient la queue d'une jument blanche, avec laquelle il donne quelques coups légers au malade. Ensuite, il prend son tam-

bourin et chante. Cette fois-ci, son incantation dit le contraire de ce qu'elle vise à produire :

«Reste dans ta maladie pourrie, sans mouvement, sans fermer les yeux. Que brille ta dalle mortuaire, que l'abîme te prenne, que le Diable prenne le fils du Diable, que ta maison soit recouverte de glace, que le lieu où tu marches soit illusion. Vous êtes tous mortels, vous, les quatre-vingt-dix-neuf, qui avez volé l'âme-esprit-respiration d'un homme du soleil. Je détruirai votre maison, j'éteindrai votre feu et j'éparpillerais votre cendre... »

Après avoir prié devant le feu, le chamane appelle maintenant les dieux ; ensuite il place le malade près du feu, sur une peau de cheval blanc et lui-même boit d'un trait une grande cruche de koumys (boisson fermentée préparée avec du lait de jument) en faisant appel à la plus jeune de huit filles du Dieu Blanc, la chamanesse Aitalyn. Pendant ce temps, on met sur la table neuf petits verres en bois remplis de vodka et aussi du cœur, du foie, de la langue. Le chamane se fabrique sur place un couteau en bois et découpe neuf petits morceaux de cœur, en plaçant un morceau près de chaque verre. Puis il chante en s'adressant au Diable et jette la viande au feu. Alors, on allume un autre feu dehors et on brûle tout ce qui se trouve sur la table, et la table avec. Cela entend signifier le départ des diables.

Il existe chez les Yakoutes cette croyance que le défunt tente d'emmener avec lui les âmes des autres personnes. Pour cette raison, la nuit même qui suit l'enterrement, les parents s'adressent au chamane pour savoir quelles âmes ont été emportées. Celui-ci, ayant accompli son rituel, les restitue et les heureux repossesseurs des âmes offrent au chamane qui un boeuf, qui une vache.

« Le lecteur est probablement frappé par toute l'absurdité des intentions chamaniques, par la crédulité du peuple qui permet qu'on le dépouille de cette manière éhontée, — écrit Khoudiakov, — « mais il ne doit pas perdre de vue le fait que pratiquement toute la vision du monde des Yakoutes est créée par le chamanisme, toutes leurs coutumes sont éclairées par lui. Comme le peuple est persuadé que toute maladie provient du fait que le Diable s'installe dans le corps et le «mange», il aurait pu exister chez lui des mœurs encore plus sauvages : chasser les maladies à coup bâton, même tuer les malades et, pourquoi pas, les

brûler comme cela se produit en Inde. Toutes ces cérémonies chamaniques rassurent le malade malgré leur absurdité et, le calme de l'esprit revenu, lui rendent les forces nécessaires pour lutter contre la maladie ». En effet, Khoudiakov a observé nombre de fois que les malades se sentaient mieux après les rites chamaniques. D'où il conclut que « sous la terreur écrasante des dangers que présente la nature pour une vie humaine, il aurait pu se développer une vision désespérée et apathique de l'impuissance de l'homme devant tous les malheurs qui l'entourent. Et voilà que le chamane par la sagesse de sa science, par ses incantations est prêt à diriger les forces hostiles de la nature comme il le désire. Par la puissance de ses formules magiques, il soumet à sa volonté les montagnes, les forêts, les fleuves, les mers, les cieux et même les étoiles. Il représente le triomphe (certes, imaginaire) de l'homme sur son environnement. Il s'est fixé un but que la science contemporaine est encore loin d'atteindre... »

La croyance populaire yakoute que le défunt emporte avec lui les âmes des autres est tout à fait naturelle dans ce pays où règnent des épidémies. L'angoisse provoquée par un tel événement aurait même pu faire abandonner les cadavres sans enterrement. Le chamane, lui, joue dans ce cas un rôle bienfaisant auprès de gens croyants et craintifs : il leur rend l'«âme», c'est-à-dire la quiétude morale. De plus, pour ses soins il utilise largement des herbes, n'est-ce pas notre moderne phytothérapie ?

Les chamanes ont assuré leur influence par le fait que les Yakoutes croyaient en une masse innombrable de diables et que tous ne pouvaient venir à leur appel. Donc, même si le malade meurt, cela signifie qu'il a été possédé par un diable inconnu. Ou bien, un chamane veut faire à telle personne du bien, tandis qu'un autre lui veut du mal, donc, les chamanes se querellent entre eux ; quelquefois, un chamane souhaitant se venger d'un autre fabrique une figurine en bois, la trempe dans

du sang, lui donne le nom de diable du chamane ennemi et la fustige. On prétend que la victime ressent l'effet, même si elle se trouve à mille verstes de là ! ...

Khoudiakov note que le chamanisme persiste en pays Yakoute malgré le sévères mesures prises par le gouvernement russe à son endroit. Toutefois, un chamane après avoir été fouetté par l'administration russe ne garde — disent les Yakoutes — qu'un quart de ses diables, donc il redevient un homme presque ordinaire. Lors de la christianisation forcée on a coupé aux chamanes leurs cheveux longs, nécessaire attribut du rituel. Nombre de chamanes à la suite de cette punition sont devenus déments, malades, ne quittant pas leur lit pendant deux ou trois ans. Par contre, la célèbre chamanesse Tchounakh continuait, même après un baptême forcé, à chamaniser avec succès ce qui lui a valu de devenir objet de vénération chez les Russes, les Yakoutes et les Tougouzes.

Les chamanes morts, ne sont pas enterrés immédiatement car on croit que leurs corps restent longtemps imputrescibles. «Et pourquoi pas, — remarque Khoudiakov — avec ce climat rigoureux et ce sol gelé en permanence...»

Les Yakoutes croient fermement que le chamane ne peut se guérir lui-même, pas plus qu'il ne peut soigner sa femme, ni ses enfants.

Quelquefois un malade s'adresse pendant une année toute entière à une dizaine de chamanes et tous leurs efforts restent vains. Et soudain, l'année suivante, il est guéri sans la moindre aide chamanique. D'après les observations de Khoudiakov, ces succès affaiblissent le chamanisme beaucoup plus que tous les sermons du clergé local.

Ainsi, malgré les limites de son enquête (-dont il avait lui-même parfaitement conscience) Khoudiakov a su donner une description extraordinairement précise, vivante et ouverte du chamanisme sibérien à la fin du XIX^e siècle qui garde toute sa valeur documentaire pour l'anthropologie moderne.

Problèmes actuels de la culture carélienne

par Heikki KIRKINEN

C'est en 1323, à la suite de la Paix de Pähkinäsaari que la Carélie a été divisée en deux états. Les guerres ont modifié la frontière mais la partie russe a toujours été plus vaste que celle appartenant à la Finlande. La culture carélienne s'est développée indépendamment dans les deux pays et nous nous limiterons aujourd'hui à l'examen des problèmes culturels de la partie finlandaise.

La Seconde Guerre Mondiale entérina la cession du département de Viborg à l'URSS, ce qui entraîna l'émigration en Finlande de quelques 407.000 Caréliens. Au terme de dispositions législatives particulières, ils reçurent des terres à cultiver et des subventions leur furent octroyées en vue de créer de nouveaux emplois. La Finlande devait ainsi résoudre rapidement, dès les années 40, son problème de réfugiés dont les effectifs représentaient 11% environ de la population totale du pays. Après la guerre, les Caréliens estimaient-on, s'intégreraient rapidement, mais tel ne fut pas le cas. Les réfugiés caréliens ont conservé opiniâtrement leur identité propre et leur héritage culturel. La tradition carélienne, originale et riche, restait empreinte de l'esprit kalévaléen, qui avait si fortement influencé la culture nationale de toute la Finlande. Aux réfugiés qui avaient perdu leurs demeures et leurs terres elle apportait le réconfort et la force nécessaires pour affronter leurs nouvelles conditions de vie. Les Caréliens, vifs et enjoués de caractère, recherchèrent, au prix parfois de longs voyages, la compagnie de leur compatriotes. Bientôt naquirent dans tout le pays des associations caréliennes qui se regroupèrent en fédérations nationales dont la plus importante est la Fédération de Carélie : Karjalan Liitto. Il fallait veiller à la sauvegarde de la culture de ce peuple vivant dans des conditions évoquant la diaspora.

Avec les années, beaucoup de Caréliens émigrés ont quitté l'Ouest, surtout l'Ostrobothnie, pour le Sud et l'Est de la Finlande (cartes 1 et 2). Ils se sont ainsi regroupés dans des régions dont le paysage et les mœurs leur étaient plus familiers.

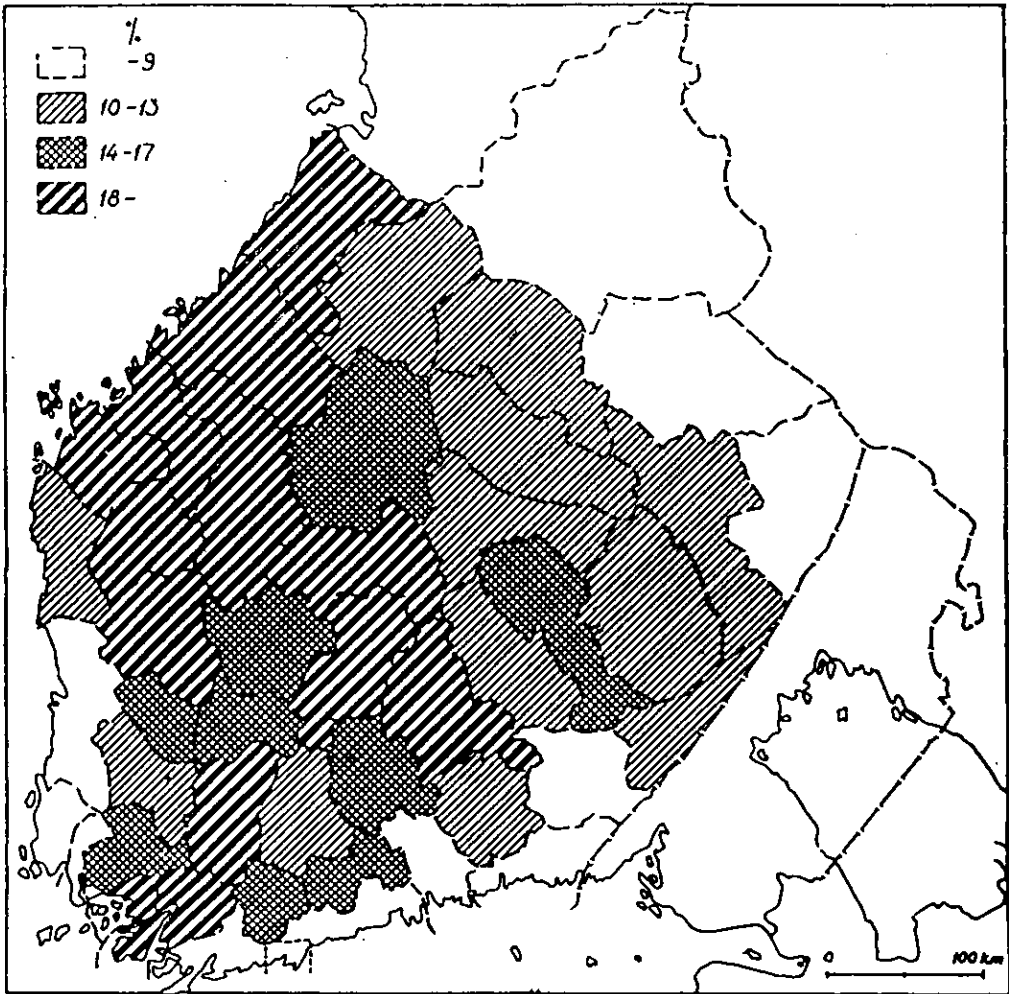
Sous l'impulsion des populations déplacées

les habitants de la Carélie restée finlandaise se sont, eux aussi, éveillés à une nouvelle recherche de leur origine et de leur identité.

Au Moyen Age, la province de Carélie du Sud avait été rattachée à la Finlande et avait connu une fennisation importante par l'assimilation des mœurs et du dialecte du Savo. La Carélie du Nord ne fut rattachée qu'au 17^e siècle et fut traitée comme une terre conquise par les nouveaux maîtres : les habitants eurent à payer de lourds impôts, subir des corvées, et se virent même imposer la foi luthérienne. La majorité des Caréliens du Nord s'enfuirent en Russie et formèrent la « Carélie de Tver », dans la région de l'actuel Kalinin au Nord-Est de Moscou. A leur place s'installèrent de nouveaux habitants venus du Savo, dont le dialecte domina la langue parlée dans la province et dont la culture luthérienne se généralisa en Carélie du Nord. Certains prétendent que cet apport du Savo a marqué si profondément la région qu'on ne peut plus la considérer comme appartenant à la sphère carélienne. Il faut pourtant se souvenir que les réfugiés venus de la Carélie du Ladoga après la Seconde Guerre Mondiale ont rejoint les précédentes couches historiques composées en grande partie de Caréliens de souche restés en dépit de l'émigration au 17^e siècle et que, les origines lointaines des émigrés du Savo sont aussi caréliennes.

Chacune des deux régions, Carélie du Nord et Carélie du Sud, présente des traits particuliers. Le Nord est proche de la Carélie de la Mer Blanche et de la Carélie du Ladoga, patrie du Kalévala et imprégnée de culture orthodoxe. Le Sud, dans le rayonnement de Viborg, ville cosmopolite d'art et de commerce, fut le lieu de contact entre St. Petersburg et la Finlande.

Au cœur du problème de l'évolution culturelle carélienne se trouve sans doute la question du maintien de la tradition chez les Caréliens réfugiés. La tradition persistera-t-elle, alors qu'avec l'arrivée des nouvelles générations le souvenir de la terre d'origine s'estompe ? Comment orienter le maintien et le développement de la tradition ?



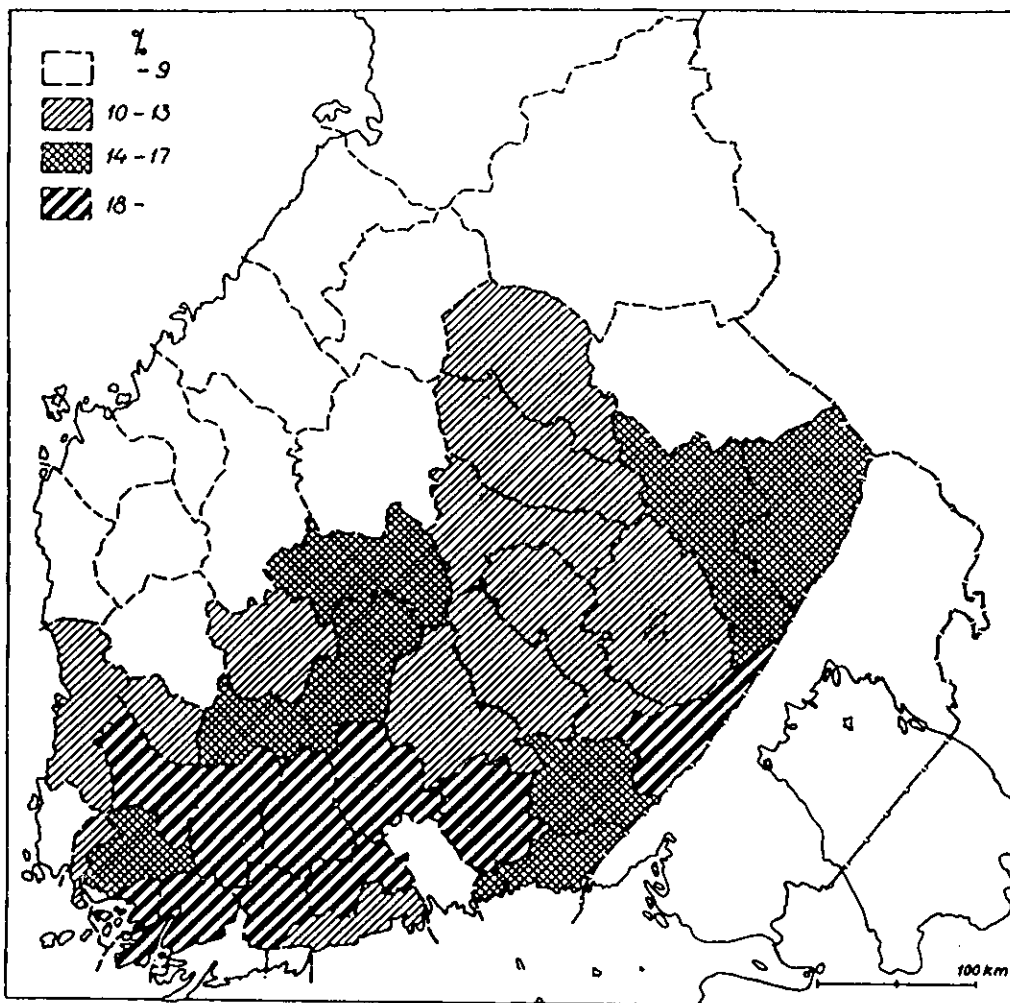
Carte 1. Répartition des émigrants originaires de Carélie soviétique le 31. 12. 1944.

Pour bien comprendre le phénomène, il est indispensable de réunir les différents courants. Les Caréliens émigrés doivent admettre que l'activité déployée dans les provinces de Carélie du Nord et du Sud a une importance fondamentale pour le maintien de leur identité. Il convient de ne pas exagérer les différences entre la culture des Caréliens émigrés et celle des Caréliens non émigrés. Il faut, au contraire, réduire le fossé qui les sépare. Il convient aussi de ne pas sombrer dans un patriotisme local exagéré, mais au contraire il faut rechercher tous les éléments unificateurs. Les Caréliens doivent éviter de s'accrocher à la tradition d'un village ou d'une contrée, ils ne doivent pas se contenter d'être seulement des ressortissants de Sortavala, de Viborg ou d'Ilo-mantsi. Tout d'abord ils doivent se sentir Caréliens, et ensuite, seulement, chercher leur particularité locale.

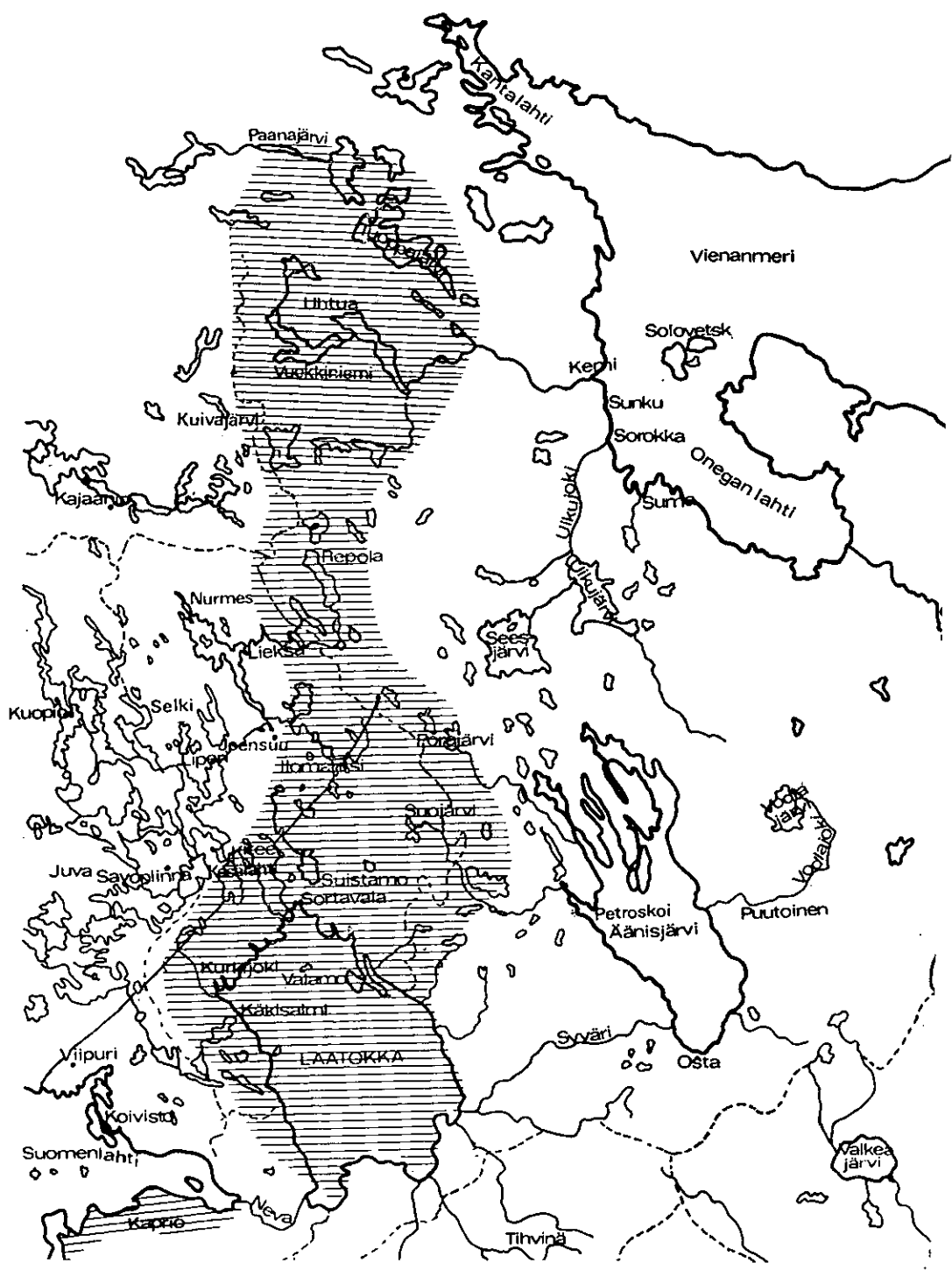
Un courant d'opinion s'est manifesté dernièrement selon lequel toutes les régions caréliennes devraient être représentées sur un pied d'égalité. Il y a là un risque de méprise, car s'il est pleinement justifié d'exiger la pleine égalité de chaque localité sur le plan économique, nous ne pouvons rien, par contre, au fait que certaines régions ont été plus que d'autres une plus riche source de créativité culturelle. Elias Lönnrot ne recueillit pas un nombre égal de poèmes dans chaque localité de son pays. Il chercha en Carélie du Nord les terres les plus généreuses en matière de

chants afin de réunir les trésors du Kalévala au profit de toute la Finlande (carte 3). Les natifs de Viborg ou de la région de l'Isthme n'ont pas à être jaloux pour autant ; au contraire, ils partagent une joie commune, puisée dans un héritage qui intéresse toute la Carélie. Plutôt que de favoriser des querelles de clocher, il est nécessaire de maintenir l'idée d'une vaste identité carélienne.

Les Caréliens ont le droit de se prévaloir d'un héritage culturel qui est le leur. Pourtant, un journaliste écrivait en octobre 1982 dans un quotidien de la Finlande occidentale qu'il n'existe pas de rapport entre le Kalévala et la Carélie. C'est faire preuve d'une grande ignorance, car il a été scientifiquement démontré que la culture et la poésie kalévaléennes vivent et se développent en Ingrie et en Carélie au moins depuis le Moyen Age sinon plus tôt. Portée par le courant culturel carélien, la propagation s'est faite en direction du Savo et vers le nord de l'Ostrobothnie de la même façon que les toponymes et les patronymes d'origine carélienne ancienne et que beaucoup d'autres éléments de la culture orientale de la Finlande. C'est en Carélie qu'ont été trouvés et réunis : la majeure partie des poèmes épiques et lyriques kalévaléens et les meilleurs chants qui forment la base du Kalévala. Bref, sans la Carélie il n'y aurait pas eu de Kalévala. A ce propos nous renvoyons à notre article sur ce sujet dans les numéros 22-23 de cette revue.



Carte 2. Situation le 30. 6. 1948 de la répartition des Caréliens. Le retour vers l'Est a commencé (comparez avec la carte 1). Les études en cours actuellement indiquent que le mouvement se poursuit encore.



Carte 3. La région où les poèmes du Kalévala ont été recueillis.

Le suédois parlé à Tampere

Un projet de recherche linguistique

par Veijo V. VIHANTA

Le titre de notre article peut étonner le lecteur averti qui sait que la minorité d'expression suédoise en Finlande, un peu plus de 6% de la population totale, est installée depuis des siècles sur les régions côtières du Golfe de Finlande et du Golfe de Botnie. Existe-t-il un parler suédois à Tampere? Il n'est pas aisé de répondre à cette question même si l'existence d'une minorité suédoise y est un fait incontestable. Cette minorité, qui ne compte que quelque 1000 personnes sur les 170 000 habitants de la ville, est la plus grande communauté suédoise de l'intérieur du pays, et elle se trouve entourée de tout côté par une population finnoise. Il s'agit d'un îlot linguistique et culturel dont l'histoire est totalement différente de celle des minorités des deux autres grandes villes finlandaises, Turku et Helsinki, fondées; elles, dans des régions d'expression suédoise à une époque où le suédois régnait encore en maître absolu sur la vie culturelle et administrative du pays.

La minorité suédoise de Tampere date du XIX^e siècle — rappelons que la ville fut fondée en 1779 — c. à. d. pendant la période d'industrialisation. Cette minorité a toujours été peu nombreuse mais importante du point de vue social, puisque c'était surtout des industriels et des hauts fonctionnaires qui se sont installés dans la ville qui devint très vite la plus industrialisée du pays. Quant à la situation sociale de cette minorité aujourd'hui, l'enquête attend encore son réalisateur (1). Quoi qu'il en soit, la minorité suédoise de Tampere a très bien résisté à la pression de la langue finnoise. Elle a par exemple sa propre crèche, son école et sa paroisse.

Malgré tout cela, l'existence d'un parler suédois de Tampere n'est pas du tout évidente, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il ne s'agit pas d'une variante fondée sur un dialecte suédois déjà ancré dans la région. Il existe des variantes régionales du suédois en Finlande bien définissables en Ostrobotnie, dans la région de Turku, dans la province de l'Uusimaa (Nyland) ainsi que dans l'archipel d'Aland.

Le suédois parlé à Tampere n'en fait pas partie. C'est plutôt un mélange secondaire de variantes diverses parlées par des personnes venues d'un peu partout de la région occupée par la minorité suédoise. Ils ont apporté leur propre parler, et on peut se demander s'il existe une variante suffisamment homogène pour qu'on puisse lui accorder le statut d'un parler local. En plus, le suédois de Tampere d'aujourd'hui ne peut guère être considéré comme descendant directement du suédois parlé à Tampere à la fin du XIX^e siècle. En effet, notre enquête a révélé que parmi les collégiens et lycéens de langue suédoise il n'y en avait qu'un seul dont les parents avaient passé toute leur vie à Tampere. La continuité de ce parler peut ainsi être mise en cause. Ajoutons encore que la minorité suédoise de Tampere ne forme pas géographiquement non plus un ensemble mais se trouve dispersée parmi la population finnoise de la ville. Et naturellement elle est, par-dessus le marché, plus ou moins bilingue.

Alors, pourquoi un projet de recherche dont l'objet est un parler dont l'existence même est douteuse? Il semble nécessaire par exemple pour l'étude du développement d'une langue à partir d'origines hétérogènes et sous une forte pression de la langue de la majorité. Et d'autre part, nous espérons pouvoir donner une contribution à la description du suédois parlé en Finlande plus généralement. L'objectif de notre groupe de trois chercheurs, Antti J. Pitkänen, Kari Leinonen et Veijo V. Vihanta, formé à l'Université de Tampere en 1979, était à l'origine de comparer les traits phonétiques du suédois de Tampere au suédois parlé en Suède et au finnois de Tampere, ainsi que d'établir une comparaison entre les deux langues parlées par nos informateurs bilingues. Depuis, le projet s'est quelque peu élargi et comprend actuellement quelques autres variantes du suédois parlé en Finlande (2).

Avant l'élaboration de notre projet d'autres projets de recherches linguistiques semblables

étaient déjà nés et en cours de réalisation en Finlande. Tout cela naturellement fait partie de l'intérêt qui se manifeste partout dans les années 1950 et 1960 pour les recherches sociolinguistiques et sur le bilinguisme. Pourtant, et malgré le fait que la Finlande soit, même officiellement, selon la constitution de 1919, un pays bilingue, il fallut attendre jusqu'aux années 1970 pour que les linguistes finlandais s'intéressent aux questions du bilinguisme.

En 1976 fut présenté un projet de recherche appelé «*Nykysuomalaisen puhekielen murros*», (la période de transition du finnois parlé aujourd'hui), dirigé par Heikki Paunonen et financé par l'Académie de Finlande. Les recherches ont été conduites dans quatre universités, celles de Helsinki, de Jyväskylä, de Tampere et de Turku. En connexion intime avec ce projet fut commencé un projet de recherches sur les langues de Helsinki, «*Helsingfors tva språk*», dont le premier rapport a été publié en 1980. En plus des projets déjà cités il existe d'autres projets sociolinguistiques en Finlande et dans les autres pays nordiques. Une partie de ces projets, commencés pour la plupart au début des années 1980, se trouve regroupée, depuis peu, sous un programme internordique sur l'urbanisation et les changements linguistiques, «*Urbanisering och språkförändring i Norden*». Parmi les sujets traités, notons par exemple, le langage des immigrants finlandais des deux langues, en Suède, la situation du finnois, langue mourante, dans la Laponie norvégienne où des Finnois, appelés Kvènes, s'étaient installés au XIX^{ème} siècle, les attitudes linguistiques dans les différents pays nordiques, et encore l'adaptation linguistique des Lapons.

Ci-dessus nous avons posé la question de l'existence d'un parler suédois à Tampere. Pour pouvoir y répondre il faudrait aussi établir une comparaison avec le suédois « officiel » de la Finlande, cette norme que l'on appelle « *bildad finlandssvenska* », le suédois cultivé de la Finlande, ou bien « *högfinlandssvenska* », le haut suédois de la Finlande. Or, cette norme n'est pas moins difficile à déterminer et à décrire que le parler suédois de Tampere. En effet, cette norme est plutôt une variante fictive parlée par la classe cultivée de Helsinki ou mieux encore par toute la population cultivée d'expression suédoise en Finlande, indépendamment du lieu d'habitation. Il existe des descriptions de cette

norme dans des manuels de prononciation, mais elles sont de nature impressionniste et souvent normative et ne sont pas fondées sur des analyses effectuées. Les descriptions classiques de Hugo Pipping et de Hugo Bergroth, du début de notre siècle, servent encore de référence sur beaucoup de points, et pourtant il est probable que déjà ces descriptions s'appliquaient à une langue idéale plutôt qu'à une angue réelle. Depuis, la prononciation a certainement changé, probablement plus que les descriptions. La prononciation du suédois de Finlande, « *bildad finlandssvenska* », est malheureusement peu étudiée. En plus des descriptions de la bonne prononciation, — comment il fallait prononcer —, nous n'avons que très peu d'information précise sur la manière réelle dont on prononce. Il faut quand-même noter l'existence de quelques travaux phonétiques récents comme ceux de Mikael Reuter, consacrés au système vocalique et à la quantité, ainsi que l'étude d'Ebba Selenius sur l'accent de mot.

Sans vouloir tenter de donner une description de la prononciation du suédois standard parlé en Finlande, constatons tout de même qu'elle diffère sensiblement du suédois parlé en Suède qu'il s'agisse des systèmes vocaliques et consonantiques, ou des systèmes prosodiques, de la quantité, de l'accentuation, de l'intonation, ou bien du rythme, de la réduction, ou de n'importe quelle particularité phonique.

Ces différences ont habituellement été expliquées par le jeu des facteurs suivants : 1) les anciens dialectes, 2) le suédois standard de Suède, « *rikssvenskan* », 3) le suédois écrit, « *skriftspraket* », et 4) le finnois.

En ce qui concerne ce quatrième facteur, Olav Ahlbäck constate dans son ouvrage *Svenskan i Finland*, de 1956, que l'influence du finnois sur le système phonétique et morphologique du suédois parlé en Finlande est insignifiante, avec une seule exception, l'accent. Nous citons : « Le trait peut-être le plus caractéristique du suédois parlé en Finlande est l'accent, surtout l'accent tonal, aussi bien dans des mots isolés que dans des propositions et dans des phrases. L'accent est partout aigu, avec des tracés montants-descendants abrupts pour le ton et pour l'intensité, non pas aigu ou grave comme en suédois de Suède. » (3)

Cette particularité, Ahlbäck l'attribue donc à l'influence du finnois qui lui aussi ne connaît

qu'un seul type d'accent tonal. Tout le reste est expliqué par les trois autres facteurs.

Depuis, on a pu constater que les attitudes sont devenues un peu plus réalistes et plus tolérantes concernant l'influence du finnois, mais il n'existe toujours pas de description adéquate de la prononciation du suédois standard parlé en Finlande (4). Par conséquent, une comparaison de notre variante de Tampere avec le suédois standard de la Finlande nécessiterait également une analyse parallèle de celui-ci. Au lieu de ce suédois standard plus ou moins abstrait nous avons choisi d'autres variantes pour établir des comparaisons.

Nous avons commencé nos travaux par une enquête parmi les élèves de l'école suédoise de Tampere. Le but était d'obtenir des renseignements concernant la langue maternelle des élèves et de leurs parents, les influences linguistiques subies, les contacts avec les deux langues, l'utilisation du suédois et du finnois dans des situations différentes, etc. Après cette première enquête écrite adressée à tous les élèves du second degré, nous avons formé deux groupes de 10 locuteurs, 5 filles et 5 garçons, parmi les lycéens. Le premier groupe est constitué d'élèves dont les deux parents ont le suédois comme langue maternelle, tandis que le deuxième groupe est constitué d'élèves dont l'un des parents est d'expression suédoise, l'autre d'expression finnoise. En plus, tous les informateurs choisis ont vécu pratiquement toute leur vie dans la région de Tampere.

Les renseignements de l'enquête ont été complétés par une interview enregistrée, concentrée essentiellement sur les attitudes et habitudes linguistiques des informateurs. Ensuite, on a demandé aux locuteurs de lire deux extraits littéraires, l'un sous forme de dialogue, l'autre extrait de prose, et finalement on leur a demandé non pas de lire mais de dire d'une façon aussi naturelle que possible quelque 300 phrases écrites sur des fiches. Cette méthode est un compromis entre le naturel de la parole et la nécessité d'avoir un corpus conçu pour l'étude de tous les phénomènes souhaités. Les enregistrements ont été effectués dans le studio du laboratoire de phonétique de l'Université de Tampere, pour que la qualité des enregistrements satisfasse les besoins de l'analyse instrumentale. Au total, cela nous a donné environ 45 minutes d'enregistrement par informateur.

Notre premier groupe de comparaison est formé de 10 lycéens suédois de Nyköping, en Suède centrale. Ils ont subi les mêmes épreuves que les lycéens de Tampere. Le choix de Nyköping pour représenter le suédois de Suède est naturellement plus ou moins arbitraire, la variante parlée dans cette région présente toutefois assez bien le suédois standard sans contenir trop de traits régionaux. Ce groupe forme l'autre bout de l'axe entre le finnois et le suédois de Suède, sur lequel nous essayons de situer le suédois de Tampere. Cette comparaison nous paraît intéressante malgré le fait que le suédois de Tampere ne peut guère être considéré comme influencé par le suédois de Suède, car les contacts de nos informateurs avec la Suède sont rares. La radio et la télévision suédoises ne peuvent pas être suivies à Tampere et les émissions d'origine suédoise de la radio et de la télévision finlandaises ne sont ni très nombreuses ni spécialement suivies par nos informateurs. En plus, les interviews ont révélé que nos informateurs visitent rarement la Suède, la plupart n'y ayant fait que des séjours touristiques de courte durée. Certains même n'avaient jamais visité la Suède.

L'autre bout de notre axe est formé par le finnois parlé à Tampere et dont un corpus parallèle a été conçu et enregistré par 10 lycéens de langue finnoise de Tampere. En plus, ce corpus fut enregistré par nos informateurs de langue suédoise de Tampere afin d'étudier les relations entre les systèmes phoniques des deux langues utilisées par ces informateurs plus ou moins bilingues. A ce propos, notons que l'enquête et les interviews ont révélé que les informateurs ont eu beaucoup de contacts avec les Finnois de leur âge, et qu'une grande partie d'entre eux utilise presque uniquement le finnois en dehors de l'école et de la famille.

Nous avons en plus deux autres groupes d'informateurs et cela afin de situer le suédois de Tampere par rapport au suédois de la Finlande plus généralement. Ces groupes sont de Helsinki et de l'Ostrobotnie. Les deux groupes ont été formés toujours selon les mêmes principes. Les enregistrements avec le groupe de Helsinki ont déjà été réalisés, ceux de groupe ostrobotnien le seront prochainement. Actuellement nous disposons d'une cinquantaine d'heures d'enregistrement.

Jusqu'ici notre travail a consisté principale-

ment dans la préparation et dans le ramassage de matériaux. Naturellement, l'analyse d'un corpus aussi vaste est un travail de longue haleine, à cause de la lenteur de travaux de laboratoire, et surtout parce que tous les membres de l'équipe ont d'autres fonctions plus urgentes à remplir. L'exploitation du corpus a par conséquent été entamée modestement selon les ressources dont nous disposons.

Les relations entre le suédois de Tampere et de Nyköping ont été étudiées du point de vue de la perception. Une partie de notre corpus, 70 phrases, est formée de phrases à paires minimales du type :

Jag maste köpa en pil/bil, tror jag. (Je dois acheter une flèche/voiture, je crois.)

Nous avons utilisé ces phrases pour étudier l'identification des phonèmes entre les deux variantes du suédois que nous appellerons par la suite SF (suédois de Finlande, ici de Tampere) et SS (suédois de Suède, ici de Nyköping). Les phrases prononcées par les locuteurs de SF ont été écoutées par 25 auditeurs de SS, et l'inverse.

Les résultats de ces tests, qui peuvent être qualifiés de diagnostiques, permettant de trouver les différences essentielles qui doivent être analysées en premier lieu par les moyens instrumentaux, ont été présentés dans le dixième colloque des phonéticiens finlandais en 1981 et publiés dans les actes dudit colloque. Ils ont également une certaine valeur du point de vue de la discussion actuelle sur la compréhension linguistique internordique (5.)

Les résultats de ces tests de perception ont montré qu'il existe plusieurs oppositions phonologiques dans les deux variantes de suédois qui sont mal identifiées par les locuteurs-auditeurs de l'autre variante. L'opposition la plus difficile parmi les consonnes était /ç/ - /S/. Le /S/ des locuteurs de SF donnait jusqu'à 80% de fautes d'identification par les auditeurs de SS. Dans le sens inverse, locuteurs de SS - auditeurs de SF, le pourcentage des fautes se situait aux environs de 20%. Les occlusives se sont également avérées difficiles à identifier, surtout les réalisations SF de /d/ et de /t/ qui ont souvent été identifiées comme occlusives rétroflèches de SS, *rd* et *rt* de l'orthographe, et qui normalement sont aussi prononcés comme /rd/ et /rt/ en SF. L'opposition de sonorité des occlu-

sives, /p t k/ - /b d g/, n'a pas échappé non plus aux fautes d'identification. Les traits phonétiques utilisés dans SF et dans SS ne sont pas les mêmes, bien qu'au niveau phonologique les systèmes soient identiques. Les systèmes vocaliques, aussi, prêtent facilement à confusion.

Ces résultats, très sommairement présentés ici, peuvent paraître étonnants, car on admet généralement que les locuteurs de SF comprennent et se font comprendre parfaitement par les locuteurs de SS. Nos résultats ne sont nullement en contradiction avec cette opinion. Ce n'est pas dans ce sens-là qu'il faut les interpréter. La compréhension de la parole se fait en fonction d'une si grande quantité d'informations d'ordre phonétique, phonologique, morphologique, lexicale, sémantique, syntaxique et pragmatique que l'identification d'un seul phonème n'est que rarement, voire jamais décisive. Par contre, ces résultats montrent nettement qu'il y a beaucoup de différences entre le SF et le SS, et qu'elles ont été négligées par les descriptions qui ont été faites jusqu'ici, et qui doivent être prises en considération dans l'analyse dont l'objet est de décrire la prononciation réelle du suédois parlé en Finlande aujourd'hui.

En ce qui concerne les analyses phonétiques instrumentales, elles ne font que commencer. Une partie des phrases a été analysée en utilisant les méthodes traditionnelles, le sonagraphe et le mingographe. Ainsi les sifflantes et les chuintantes du SF ont été analysées et comparées aux phonèmes correspondants du SS par Kari Leinonen.

Notre intention est pourtant d'effectuer les analyses acoustiques en utilisant un système plus moderne, appelé SPS (Speech Processing System), développé à l'Ecole des Hautes Etudes Techniques de Tampere par Matti Karjalainen, et qui est fondé sur un micro-ordinateur (6). Ce système devrait permettre une analyse acoustique, mathématique et statistique plus facile des corpus plus vastes que ne le font les instruments d'analyse traditionnels.

Bien que l'analyse phonétique ne fasse que commencer, nous espérons pouvoir aborder d'autres problèmes que ceux qui sont de nature phonétique. Les interview enregistrées contiennent par exemple beaucoup d'informations intéressantes du point de vue vocabu-

laire, de la syntaxe, des attitudes linguistiques, de l'utilisation situationnelle des deux langues par les informateurs bilingues, etc.

Quoique l'existence d'un parler suédois de

Tampere reste encore à prouver, nous espérons avoir réussi à démontrer la nécessité de ce type de recherches pour la description du suédois parlé en Finlande.

NOTES

(1) Il convient de signaler toutefois la parution d'un ouvrage important, la première analyse sociologique de la minorité suédoise en général et de celle de Helsinki en particulier, écrit par Erik Allardt et Christian Starck et édité en même temps en suédois et en finnois. (Voir la bibliographie).

(2) Une description de ce projet avec les différentes hypothèses de travail se trouve dans l'article de K. Leinonen et A. J. Pitkänen.

(3) Olav Ahlbäck, *Svenskan i Finland*, p. 47.

(4) La question a été discutée plus en profondeur par A. J. Pitkänen dans « *Vad är finlandssvenskt uttal /*

Et kontrastivt kompendium ». Université de Tampere, 1980, mais n'existe malheureusement que sous forme de manuscrit polycopié.

(5) Un symposium sur ce thème, « Internordisk språkförståelse », a été organisé à Copenhague du 24 au 26 mars 1980. Les actes ont été publiés dans la série *Umea Studies in Humanities*, vol. 33, Umea 1981.

(6) Pour la réalisation technique de ce système, voir Matti Karjalainen, « Design of a microprocessor-based system for speech analysis », *Tampere University of Technology, Electronics Laboratory, Research Report N° 9/1980*.

BIBLIOGRAPHIE

Ahlbäck, Olav, *Svenskan i Finland*. Skrifter utgivna av Nämnden för svensk språkvard 15. Stockholm 1956.

Allardt, Erik et Starck, Christian, *Sprakgränser och samhällsstruktur. Finlandssvenskarna i ett jämförande perspektiv*. Stockholm 1981. et *Vähemmistö, kieli ja yhteiskunta. Suomenruotsalaiset vertailevasta näkökulmasta*. Helsinki 1981.

Bergroth, Hugo, *Finlandssvenska*. Helsinki 1917.

Bergroth, Hugo, « Om konsonantjuden i den bildade finlandssvenskan », dans *Nysvenska studier* 2, Helsinki 1922, p. 78-140.

Bergroth, Hugo, *Svensk uttalslära med särskilt beaktande av skiljaktigheterna mellan det finländska och det högsvenska ljudskicket*.

Bergroth, Hugo, *Högsvenska*. 3ème édition. Helsinki 1934.

Finlandssvenskan. Fakta och debatt. (éd. par Christer Laurén). Porvoo 1978.

Helsingfors tva språk, *Rapport 1*. Meddelanden från institutionen för nordiska språk och nordisk litteratur vid Helsingfors universitet, série B no 4, Helsinki 1980.

Holm, Gösta, « Nylandssvenskars och finnars svenska », dans *Folkmalstudier* XXII, 1973, p. 27-43.

Kirjoituksia puhekielestä. Turun puhekielen projektin julkaisuja 1. Publications of the Department of Finnish and General Linguistics of the University of Turku, n° 14, 1981.

Klinge, Matti, *Kaksi Suomea*. Helsinki 1982.

Leinonen, Kari, *Om finlandssvenskt, s tje och sje*. Meddelanden från institutionen för nordiska språk vid Jyväskylä universitet, n° 2, 1981.

Leinonen, Kari et Pitkänen, Antti J., « Tammerforssvenska. Om bakgrunden till en fonetisk kartläggning av en sekundär finlanssvensk språkgemenskap », dans *Svenskans beskrivning* 13,

Meddelanden från institutionen för nordiska språk och nordiska litteratur vid Helsingfors universitet, série B n° 6, 1982, p. 199-213.

Leinonen, Kari, Pitkänen, Antti J. et Vihanta, Veijo V., « Rikssvenskt och finlandssvenskt ljudsystem ur perceptionssynpunkt », dans *Folia Fennistica et Linguistica*, Publications from the Department of Finnish Language and General Linguistics 7, University of Tampere, 1982, p. 163-218.

Nykysuomalaisen puhekielen murros. Jyväskylän osatutkimus, 1 - 3. Jyväskylän yliopiston suomen kielen ja viestinnän laitoksen julkaisuja n° 20, 24 et 26. 1980-81.

Pipping, Hugo, « Om det bildade uttalet av svenska sproket i Finland », dans *Nystavaren* 4, 1893, p. 119-141.

Pipping, Hugo, *Inledning till studiet av de nordiska sprakens ljudlära*. Helsinki 1922.

Reuter, Mikael, « Vokalerna i finlandssvenskan », dans *Studier i nordisk filologi* 57, 1971, p. 240-249.

Reuter, Mikael, « Kvantitetsförhållanden i helsingforssvenska », dans *Folkmalstudier* XXIII, 1973, p. 214-224.

Reuter, Mikael, « Finlandssvenskt uttal », dans *Språkbruk och språkvard*. Helsinki 1977, p. 19-45.

Selenius, Ebba, *Västnyländsk ordaccent*. Studier i nordisk filologi 59, Helsinki 1973.

Selenius, Ebba, *Helsingforssvensk ettordsaccentuering*. Publications of the Institute of Phonetics, University of Helsinki, n° 26, 1974.

Thors, Carl-Eric, « Nagot om svenskan i Finland », dans *Spraket i blickpunkten*. Skrifter utgivna av Svensk lärarföreningen 110, Lund 1976, p. 87-97.

Uusivirta, Pekka, « Kvantitet och tvaspråkighet », dans *Folkmalstudier* XXII, 1973, p. 145-171.

Homère dans la recherche littéraire et la littérature finlandaises

par Hannu RIIKONEN

L'intérêt pour Homère et ses épopées s'est essentiellement manifesté en Finlande sur trois plans. Le premier est celui de la traduction ou des essais de traduction de l'Iliade et de l'Odyssée avec toutes les polémiques quant au principe même de la traduction aussi bien que des études esthétiques consacrées à Homère. La première tentative pour traduire Homère — il s'agissait des sept premiers vers de l'Iliade — date de 1817. Plus tard, au XIX^{ème} siècle, apparurent de nombreux essais dont certains sont de philologues ou d'écrivains célèbres, comme par exemple K.A. Gottlund, A.E. Ingman et Elias Lönnrot. Ce n'est cependant qu'au XX^{ème} siècle que paraîtront les épopées, entièrement traduites. Le résultat est d'autant plus significatif. On peut dire que les traductions finnoises d'Otto Manninen (l'Iliade en 1919, l'Odyssée en 1924) tiennent une place importante, à côté des traductions de Dante faites par Eino Leino, tant dans la littérature étrangère traduite en finnois que dans la littérature finlandaise même. L'avenir décidera de la place que prendront, dans la tradition homérique finlandaise, les traductions correspondantes de Pentti Saarikoski : l'Odyssée, parue en 1973 et l'Iliade dont nous ne possédons jusqu'ici que des fragments. Les traductions de Saarikoski obéissent à des critères très différents de ceux de Manninen. Si Manninen utilise l'hexamètre, Saarikoski a recours pour l'Odyssée à la prose rythmée. Il faut garder en mémoire que Saarikoski s'est servi des travaux de Victor Bérard, dont certains passages, considérés comme des interpolations, ont été omis. Par conséquent la traduction de Saarikoski est un peu plus brève que celle de Manninen.

Ces traductions ont, en réalité, donné naissance à une large exégèse traitant tantôt de Homère et de ses œuvres, tantôt des problèmes de la traduction de la poésie épique antique et de l'hexamètre. Il n'est ni nécessaire ni possible d'énumérer ici toutes ces études, mais il convient de mentionner les plus importantes.

Après la parution de la traduction de Manninen, Eino Leino écrivait un essai sur Homère et c'est là sans doute un des textes majeurs que le grand poète lyrique finlandais ait consacré à un écrivain étranger. Il parut par la suite dans son recueil : **Maailmankirjailijoita, ou Ecrivains du monde** (édité par Aarre M. Peltonen en 1978). Sans conteste, cet essai prend place aux côtés de ceux de V.A. Koskenniemi dans son ouvrage : **Poètes de Rome**, qui est l'un des rares écrits finnois consacrés aux écrivains de l'Antiquité. Leino y rappelle cet instant inspiré où Manninen et lui-même décidèrent de traduire Homère et Dante en finnois. Ainsi que Aarre M. Peltonen l'a démontré, Leino a subi l'influence de Nietzsche et de Jakob Burckhardt quant à la façon de comprendre le monde de Homère et son œuvre. Les traductions de Manninen ne suscitèrent pourtant pas que des réactions positives. Elles ont été critiquées par Edwin Linkomies, spécialiste de l'Antiquité, tout en admettant les mérites du traducteur, tandis qu'un autre traducteur célèbre, J.A. Hollo, s'opposait à ces critiques. Ajoutons que les traductions de Manninen étaient accompagnées de notes pratiques et détaillées de O.E. Tudeer et de Lauri O. Th. Tudeer.

Les compte-rendus les plus importants sur les traductions de Pentti Saarikoski furent ceux de Holger Thesleff et de Lauri Viljanen dans Helsingin Sanomat. Saarikoski est lui aussi essayiste et dans son essai **Polytropos**, couronné par le prix Parnasso, il a montré les analogies entre l'Odyssée de Homère et le roman **A Catcher in the Rye** de J.D. Salinger. Son travail porte essentiellement sur la critique des mythes. La traduction que Saarikoski a faite d'**Ulysse** de James Joyce n'a pas été sans influencer son point de vue non plus que sa propre création poétique, tandis qu'il subissait également l'influence de Homère. Dans le recueil **Onnen aika (Le temps du bonheur)**, écrit dans le temps même où il traduisait l'Odyssée on trouve le poème suivant :

En rentrant chez lui
 Ulysse rencontre un chien
 Argos, élevé par lui-même. Le chien
 le reconnaît, remue la queue
 laisse retomber les oreilles. Mais
 il est trop vieux pour s'approcher
 de son maître. Il meurt :
 Argon d'au kata moir' elaben melanos
 thanatoio (1)

A l'arrière-plan du poème, on trouve l'une des scènes les plus émouvantes de l'Odyssee : la rencontre d'Ulysse avec son chien Argos, après une séparation de vingt ans (cf : l'Odyssee XVII : 292-300). (2) Le dernier poème de ce même recueil présente un navigateur anonyme qui ressemble fort à Ulysse (cf : l'Odyssee XIII : 70-80):

Sur le pont arrière du navire
 il dort
 il a vu tous les lieux
 et il a tout souffert,
 on le dit semblable aux dieux,
 le navire fend des eaux sombres comme
 le vin
 il vogue vers sa maison
 il dort.

Par ailleurs, la traduction de Homère a souvent été faite simultanément avec l'œuvre créative et poétique du traducteur lui-même. Le traducteur de Homère en anglais, Georg Chapman, a écrit pour chaque chant un poème d'introduction (ces poèmes homériques de Chapman sont parus en traduction finnoise par Mikko Kilpi dans l'ouvrage photographique de Roloff Beny : *Jumalten maailma, Le monde des dieux*). Le traducteur de Homère en allemand, J.H. Voss, a composé une épopée pastorale, en utilisant la technique épique de l'auteur grec, etc. Pentti Saarikoski a, en outre, raconté comment il avait traduit Homère et il a commenté ses traductions à différentes reprises, surtout dans son ouvrage *Asiaa tai ei (Quelque chose à dire ou non, 1980)*.

Une deuxième voie, dans la traduction finlandaise homérique, est la recherche purement

scientifique. Les études, consacrées à Homère sont relativement rares en Finlande, mais il convient d'en mentionner quelques unes. L'ouvrage d'Edwin Linkomies, en particulier, paru en 1948, sous un titre simple et presque hautain : *Homère*, est remarquable. Il s'agit d'une étude vaste et pluridimensionnelle, destinée au grand public et traitant autant de Homère que de ce que l'on nomme «le problème homérique». Certes la présentation des épopées occupe une grande place, mais on y étudie aussi abondamment le contexte et la nature des poèmes, et même quelques points spécifiques comme, par exemple, les analogies et les différences entre les poèmes épiques de Homère et le Kalévala. Dans cet ouvrage, Linkomies s'appuyait surtout sur la recherche allemande et il n'avait pas eu connaissance — comme par exemple Pentti Saarikoski l'a fait remarquer dans l'introduction de sa traduction de l'Odyssee, et non sans raison — des études révolutionnaires de l'Américain Milman Parry, parues en français. Par conséquent on a pu dire que l'ouvrage de Linkomies était dépassé dès sa parution.

Le principal représentant de la recherche homérique est désormais Kaarlo Hirvonen. Dans sa thèse *Matriarchal Survivals and Certain Trends in Homer's Female Characters* (1968) il a examiné les thèmes des poèmes épiques de Homère qui sembleraient provenir d'un ancien système matriarcal de la société. Par conséquent il s'attacha particulièrement aux caractères des femmes dans l'Illiade et l'Odyssee. Dans son article *Cledonomanicy and the Grinding Slave* (Arctos VI, 1970) Hirvonen étudie la description des présages dans vingt chants de l'Odyssee.

Quoique les études homériques proprement dites n'aient pas été nombreuses en Finlande, l'influence de Homère sur la littérature et la culture modernes en a été d'autant plus étudiée. Aarne Heino a publié sa thèse *Le langage imagé dans les traductions de Homère par Otto Manninen* (1970) où il explique les solutions proposées par Manninen — l'ouvrage est certes parfois semblable à un catalogue et s'attache à des détails de peu d'importance. Le même auteur a montré comment Homère apparaît dans les poèmes d'*Anthologia Graeca* (Annuaire de l'Association Littéraire Finlandaise 28/1976). La thèse que Kirsti Simonsuuri a présentée à l'Université de Cambridge a été remaniée par l'auteur dans un

(1) Le poète suédois Hjalmar Gullberg a lui aussi écrit un poème sur le chien d'Ulysse

(2) V. au sujet du chien Argos décrit par Homère, l'étude, sur certains points excentriques de Saara Lilja : *Dogs in Ancient Greek Poetry*. Comm. Hum. Litt. 56/1976, p. 29-34.

ouvrage intitulé : **Homer's Original Genius**. Il parut en 1979 et se présente comme un débat entre Français, Anglais et Italiens, au XIII^{ème} siècle, sur Homère, sa personnalité, son œuvre. L'auteur, entre autres, s'attache à la querelle des anciens et des modernes, aux opinions de Mme Dacier sur Homère, aux idées de Voltaire sur l'épopée antique, aux «primitivistes d'Écosse», etc. Cette étude donne une vue claire de l'évolution de l'opinion que l'on avait de Homère à cette époque et de la place occupée par Homère et son œuvre dans la civilisation. (1) Dans ce contexte, il faut mentionner un troisième personnage, qui est un chercheur suédois de Finlande: Merete Mazzarella, dont la thèse de doctorat est consacrée au roman d'Eyvind Johnson : **Strändernas svall (La houle des rivages)** et s'intitule **Mythe et réalité** (1981). L'intérêt de ce savant porte particulièrement sur la technique de l'écrivain, mais la thèse éclaire aussi les sources du roman, sa genèse et la façon dont il fut accueilli par le public. (2)

Cet ouvrage s'est en une certaine mesure, servi des méthodes de Jung. Il ne faut pas non plus omettre de mentionner l'essai de Henrik Zilliacus : **To fight like a Trojan** (dans le recueil **Florilegium amicitiae till Emil Zilliacus**, 1953) qui évoque les ouvrages du moyen-âge ayant trait à la destruction de Troie. Henrik Zilliacus s'est encore penché sur le monde homérique dans **Levande tradition (Tradition vivante)**, 1980).

Une troisième voie finnoise dans la tradition homérique est, par contre, très vivace. Il s'agit des rapports que les écrivains finlandais entretiennent avec Homère et sa production. Les écrivains suédois de Finlande occupent une place privilégiée, ils se sont servis des éléments hérités de l'Antiquité, surtout des mythes, beaucoup plus souvent que leurs collègues finnois. Dans ce contexte il faut surtout mentionner trois écrivains qui sont Rabbe Enckell, Göran Schildt et Emil Zilliacus.

(1) Dans son livre **Pohjoinen yökirja (Livre nocturne septentrional)**, 1981, Simonsuuri se meut dans l'univers homérique en se basant sur le poème Ithaka de Konstantinos P. Kavafis (p. 114-115).

(2) On notera comme une curiosité qu'un spécialiste célèbre, Johannes Sundwall a, dès la parution du roman de Johnson, fait une critique sévère de l'œuvre dans laquelle il relevait des inexactitudes archéologiques et historiques

Enckel a décrit le monde homérique dans ses drames (surtout dans **Agamemnon**, 1948) et dans un recueil de poésie **Valvet (La vouëte)**, 1937) dont trois poèmes représentent Ulysse d'une façon intéressante, au milieu de la nature. Göran Schildt, de son côté, a décrit dans son récit de voyage I **Odyseus kölvatten (Dans le sillage d'Ulysse)**, 1952, la navigation et le voyage dans les régions qui traditionnellement ont été considérées comme celles de l'errance d'Ulysse. Avec ces descriptions Schildt s'engage dans une longue tradition de tentatives d'identification des lieux décrits par Homère avec des localités actuelles. L'image de Schildt comme interprète de Homère est complétée par son essai **Ilias, voimatasapainon eepos (L'Iliade, l'épopée de l'équilibre des forces)**. (1) Par un hasard intéressant l'année même où cet essai de Schildt parut en finnois, la revue **Parnasso**, de son côté, publiait un essai de Simone Weil, traduit par Kirsti Simonsuuri. Il s'agit de **l'Iliade ou le poème de la force**, qui présente un point de vue tout à fait autre et dont le point de départ ne ressemble en rien à celui de Schildt. Plus tard, en 1982, Kirsti Simonsuuri a traité de cet essai et de la pensée de Simone Weil dans son étude **Eepos, tulkinta ja Simone Weil (L'Epopée, l'interprétation et Simone Weil)**.

Comme Schildt, un autre voyageur culturel et essayiste suédois de Finlande, Emil Zilliacus, a parlé dans ses récits de voyage justement de Homère. Dans son ouvrage **Pilgrimsfärder i Hellas (Pèlerinages en Hellas)**, 1923) il a décrit par exemple comment il rencontre sur le mont Parnasse, dans une bergerie, un monde homérique authentique. C'est justement Emil Zilliacus qui a donné à Schildt, comme aussi au romancier suédois Eyvind Johnson, l'inspiration pour étudier le monde de l'Antiquité.

Il est cependant possible de dire qu'il existe aussi parmi les écrivains finnois des auteurs intéressés par les sujets homériques, surtout parmi les poètes de la génération des Porteurs du feu, notamment : Uno Kailas, Lauri Viljanen, et P. Mustapää. Uno Kailas a écrit un poème philosophique sur l'existence de l'homme : **Kalypson vanki (Le prisonnier de**

(1) A côté d'Eino Leino, cité auparavant, Tyyni Tuulio, entre autres, a traité Homère sous la forme d'essai, dans son recueil **Pèlerinages** (1976; l'essai : **Personnages de Homère — des dieux et des hommes**).

Calypso), dans le recueil **Paljain jaloin (Pieds nus, 1928)**, Lauri Viljanen est l'auteur d'un poème intitulé **Ulysse** (dans le recueil **Sept élégies, 1957**) qui s'appuie sur la description d'Ulysse par Dante (**Inferno XXVI**). P. Mustapää a été, quant à lui, inspiré par les personnages féminins de Homère : dans **Adieu à l'Arcadie (1945)** le poème **Odyssee**, décrit, à partir du chant VI de Homère, Nausicaa et dans **Linnustaja (L'Oiseleur, 1952)** un poème s'intitule **Penelopeia**.

Parmi les poètes contemporains, outre Pentti Saarikoski dont nous avons déjà parlé, le thème de l'Odyssee a été traité particulièrement par Eeva-Liisa Manner et Paavo Haavikko. De Manner, citons seulement le poème initial, tiré de **Tämä matka (Ce voyage, 1956)**:

Comme Ulysse, le Curieux, j'ai senti le danger de ce voyage, et m'en suis réjoui. Je suis vide à présent, vide est ma barque, lasse des aventures.

Particulièrement significatif de l'œuvre de Paavo Haavikko est son recueil **Kaksikymmentä ja yksi (Vingt et un, 1974)** et, dans ce recueil, surtout le chant XII: il y propose des interprétations rationalistes qu'il met dans la bouche d'un vieux chevrier. On trouvera dans ces poèmes maintes autres allusions à l'œuvre de Homère. (1) Dans la poésie lyrique de Haavikko, le poème **Odyssee** appartient au recueil **Synnyinmaa (Pays natal, 1954)**. La popularité d'Ulysse, héros de l'aventure, est attestée, d'une certaine façon par un poème de Juice Leskinen, musicien et poète rock. Cet ensemble est complété de façon originale par un charmant ouvrage d'Anni Swan, auteur pour enfants et épouse du traducteur de Homère, Otto Manninen. Il s'agit de **Tottisalmen perillinen (L'héritier de Tottisalmi, 1914)**, dans lequel on fait connaissance d'un personnage ridicule mais en même temps sympathique et bon : M. Amos Ticklenius, maître ès lettres, « fils d'un chantre d'église pauvre », qui en partie inspiré par la traduction d'Elias Lönnrot, s'est donné pour but dans la vie de traduire l'Iliade de Homère. Ce petit roman, des-

tiné aux enfants, se situe dans les années qui suivirent la guerre de libération grecque ; à ce moment parvenait jusqu'en Finlande l'écho des actions d'un aventurier finlandais, Myhrberg. A la fin Ticklenius, qui avance très lentement dans sa traduction, a la possibilité de faire un voyage au pays de ses rêves et il contemple la Grèce, en proie à une exaltation mystique.

Aujourd'hui, il est facile de faire la connaissance en finnois de l'Iliade et de l'Odyssee ainsi que de leurs diverses interprétations ou adaptations. Nous avons parlé des traductions de Manninen et de Saarikoski ; d'autres versions des épopées de Homère destinées aux enfants, ont paru, en particulier l'Iliade et l'Odyssee de Jan Werner Watson, traduites en finnois par Eeva-Liisa Manner ; la première édition était illustrée par Alice et Martin Provence, la seconde par J.J. Tikkanen. La guerre de Troie et les voyages d'Ulysse sont naturellement entrés dans le domaine scolaire. Une anthologie à l'usage des élèves, d'Esko Ervasti et Raija Ruusuvoori, présente différents types de héros et de voyageurs : l'Iliade offre un exemple des premiers (Mort d'Hector), Ulysse est le prototype des seconds.

Parmi les ouvrages contemporains inspirés par l'Odyssee et parus en finnois, on a déjà cité **Ulysse** de James Joyce, traduit par Pentti Saarikoski et **Strändernas svall** d'Eyvind Johnson, traduit par Katri Ingman-Palola, mais il existe en outre **Der sechste Gesang (Le sixième chant)** d'Ernst Schnabel, traduit de l'allemand par Eeva-Liisa Manner et **Il disprezzo (Le mépris)** d'Alberto Moravia, traduit de l'italien par Kai Vuosalmi. Quelques œuvres théâtrales se rapportant à la Guerre de Troie on fait l'objet de pièces radiophoniques, en particulier **La guerre de Troie n'aura pas lieu** de Jean Giraudoux. Au printemps 1982, le Théâtre de la Ville de Helsinki a mis à son répertoire une version de l'Odyssee destinée aux enfants : **La légende de la mer**, de l'écrivain suédois Gösta Kjellin.

* * *

Cet article était en cour d'impression quand nous avons appris la disparition du poète Pentti Saarikoski (2. 9. 1937 - 24. 8. 1983) Sur les 25 poèmes de l'Iliade, il a eu le temps d'en traduire 19. (a.d.l.r.)

(1) Cf. Hannes Sihvo: **Soutu Bysanttiin**, étude des méthodes et de la conception du monde de Paavo Haavikko. Joensuu 1980, p. 122-130.

«Lykke-Per» de Henrik Pontoppidan:

ANNÉES D'APPRENTISSAGE, OU LES CHEMINS CONTRAIRES D'UN

« REVEILLEUR » DANOIS DU XX^e SIÈCLE

par Georges UEBERSCHLAG (*)

Le roman de Henrik Pontoppidan «Lykke-Per», publié entre 1898 et 1904, décrit dans sa première partie, qui est de loin la plus importante, l'évolution intellectuelle et morale du jeune Per Sidenius jusqu'à sa vingt-quatrième année.

Le héros, que l'auteur appelle Lykke-Per le chanceux — est donc un être en devenir. La description de ses années d'apprentissage s'inscrit dans la problématique de tout roman de formation et d'éducation, celle de l'insertion du jeune individu dans la société, ou du refus de cette société.

Mais Pontoppidan, qui appartient à la deuxième génération du naturalisme, ne se laisse pas enfermer dans une alternative aussi simple. Son souci est d'ailleurs plus d'ordre social que d'ordre pédagogique. Il lui importe autant d'analyser une société en mutation que de nous décrire les étapes par lesquelles passe le jeune Per Sidenius. C'est pourquoi son roman nous offre aussi une vaste fresque historique de la société danoise de la fin du XIX^e siècle. Celle-ci est là pour elle-même, et ne sert pas simplement d'arrière-plan à l'histoire d'un jeune enthousiaste. Héros et société sont, à part entière, les deux protagonistes du roman.

On sent très vite que le jeune Sidenius est habité par une étrange passion de novateur et qu'il aspire au corps à corps avec son époque. Les années d'apprentissage se situent au cœur du grand débat qui agite son pays, celui de l'entrée dans l'âge nouveau du progrès technique, celui de la seule foi au monde des forces physiques, et de l'agonie de l'homme métaphysique. Dans ce débat, Per Sidenius se place délibérément hors des rapports éducatifs normaux. Il se pose en autodidacte. On assiste même à une tentative de renversement des rapports éducatifs, le jeune éduqué se voulant très rapidement éducateur lui-même, éducateur de cette société qu'il veut façonner à l'image de son rêve.

L'ambition de devenir le meneur et le guide de son temps l'amène donc à une solution à proprement parler subversive. Et il n'échap-

pera pas à la sanction de toute subversion, celle de croire avec la fougue de la jeunesse en la possibilité d'incarner son idéal dans la réalité.

Un des personnages du roman, le professeur berlinois Pfefferkorn, auquel Per Sidenius avait été présenté, est d'ailleurs convaincu de l'avenir brillant qui s'offre à celui-ci. Il écrit à un ami danois :

« Je suis actuellement en rapport avec ton pays, grâce à un certain Sidenius... C'est un jeune homme extraordinairement doué, le Danemark peut en attendre beaucoup. Lorsque j'écoute ton jeune compatriote élaborer avec assurance les projets des plus audacieux pour réorganiser la société et assurer en même temps une domestication croissante des forces naturelles, ce Sidenius m'apparaît vraiment comme le prototype entreprenant et hardi de l'homme du XX^e siècle (1)».

Et la fiancée de Per, Jakobe Salomon, confirme ce jugement lorsqu'elle dit que Per lui semble être la première esquisse, encore inachevée, de la future génération des géants, de ceux qui, en maîtres légitimes, prendront possession de la terre (2).

Ces deux jugements résument assez bien l'idée que Pontoppidan se faisait de son héros. Si on y ajoute cependant le renversement des rapports éducatifs qui est esquissé dans le roman, cela donne au personnage une dimension supplémentaire, et singulièrement plus grande. Per veut devenir le « réveilleur » du XX^e siècle pour le Danemark.

On peut donc considérer, dans une certaine mesure, que le roman de Pontoppidan ne constitue qu'une forme nouvelle de cet appel à l'éveil que les Danois se sont vu périodiquement adressé. Certes, l'auteur ne se place pas du tout dans la lignée traditionnelle des réveilleurs populaires. Le pessimisme de la fin du roman et l'échec du jeune Per Sidenius en sont une preuve, s'il en fallait une. Mais il pose, à l'aube du XX^e siècle, le problème de la valeur même de la notion d'éveil lorsque celui-ci est d'essence révolutionnaire, projeté vers l'avenir et non plus vers la résurrection du passé.

(*) Université de Lille 3

Le « réveilleur » des temps modernes doit nécessairement être un individu d'exception, en rupture, dès ses années d'apprentissage, avec la société qu'il veut guider. Il doit être un héros. Mais les temps modernes, l'âge de la technique et des masses, supportent-ils encore les héros ?

Faut-il voir dans l'échec du jeune Per Sidenius une fatalité, une condamnation d'une société qui assassine ses héros, ou y a-t-il tout simplement une faille dans le roman d'amour contrarié entre le réveilleur et cette Belle au bois dormant que semble encore être le Danemark à la fin du XIX^e siècle ?

LE NOUVEAU HEROS

Le renouveau national tel que l'avait prêché Grundtvig semblait à Pontoppidan inutile et dépassé, voire nuisible, car il maintenait le pays prisonnier d'une forme de pensée théologique totalement inadaptée aux temps modernes. Quant à l'influence de Georg Brandes, l'instigateur du « gennembrud », qui s'était assigné dès 1870 de changer la mentalité des Danois, elle n'avait touché qu'un cercle assez restreint, celui d'une certaine bourgeoisie assez audacieuse pour accepter sa conception du monde anti-chrétienne, et était d'ailleurs sur le point de s'essouffler. Brandes lui-même, qui n'avait pas vu — ou pas voulu voir — les problèmes que posaient le développement technique et la montée de la classe ouvrière, se montra déçu et finit par ne plus ressentir que du mépris pour les Danois, ce peuple à l'esprit obtus, comme il se plaisait amèrement à le souligner.

Pontoppidan ne voulait point partager cette désillusion. Il cherchera donc d'autres voies pour changer la mentalité des Danois, leur attitude face à la révolution industrielle et technique moderne, afin que le mode de vie à la danoise ne mène pas le pays à une impasse. Cette quête sera celle de Per Sidenius.

Dans un premier temps celui-ci semble porté par le mythe du succès. Ses amis constatent, avec plaisir ou avec envie, qu'il est le favori de la fortune. Même là où il ne frappe pas, les portes s'ouvrent devant lui.

Son premier mécène, Neergaard, nuance, il est vrai, cette impression et met le jeune « Pierre la chance » en garde contre les dangers d'une confiance trop aveugle en sa bonne étoile. Ce que nous appelons chance, dit-il, ne

profite que rarement à quelqu'un. Car la plupart du temps celui-ci en use à son détriment parce qu'il n'a pas le courage d'en user à son avantage. Il reste prisonnier de tout un réseau d'idées reçues et de relations sociales, à commencer par celles de la famille. (3)

Per s'appliquera donc à se libérer de ces contraintes afin de jouer ses propres atouts. Pour être véritablement un favori de la fortune il faut faire partie des esprits libres tels que Nietzsche les a exaltés.

Dès l'âge de dix ans il refuse d'obéir, et par la suite son esprit rebelle se confirme. Il est convaincu qu'il est d'une autre trempe que ces Sidenius qui l'entourent et dont le regard est constamment tourné vers la Bible et vers l'« Au-delà ». On lui avait si souvent répété qu'il était un enfant bizarre qu'il s'imaginait être un enfant trouvé, le fils d'un prince tzigane.

Cela ne l'empêche cependant pas, dès son arrivée à Copenhague où il vient pour faire des études, de rechercher les fréquentations utiles. Lui, le fils d'un pauvre pasteur, il partage avec le monde des affaires de la capitale la religion du succès et de la réussite. Non pas que le mythe du pouvoir qui règne dans ce milieu social ait pu le contaminer, il le porte pour ainsi dire en lui-même comme une partie intégrante de son être.

Il apprend par lui-même, en autodidacte, guidé par son « daimon » qui le pousse vers le monde de la technique. Le colonel Bjerregrav, un des représentants de la classe réactionnaire des fonctionnaires, veut lui faire comprendre qu'un jeune homme de vingt ans comme lui ferait mieux de se convaincre de tout ce qui lui reste encore à apprendre des autres. Mais Per ose faire le pari que dans cette querelle ce sera lui, et non pas le vieux Bjerregrav, qui aura le dernier mot. Il exprime ici une sorte de confiance luthérienne, mais uniquement orientée vers le monde d'ici-bas.

Aux yeux des conservateurs il apparaît comme un fanfaron et une tête brûlée. « A moins qu'il ne soit un génie », ajoute le colonel Bjerregrav.

Per est effectivement décrit comme le type même de l'individu génial, de l'iconoclaste, du Stürmer des temps modernes. Mais ce qui lui est la mesure de toute chose, ce n'est pas le cœur, comme ce fut le cas pour le Stürmer de la fin du XVIII^e siècle allemand, mais sa volonté opiniâtre de réussir. Tout sera soumis

à ce but, et lorsque s'ouvre à lui la possibilité d'un mariage d'argent, il ne s'embarrasse guère de trop de scrupules :

« Il commença à reconnaître que le choix des moyens était peu de chose par rapport au noble but que l'on s'était fixé... Il était temps pour lui de renoncer à cette conception naïve qui considérait le bonheur comme un don du ciel, alors que le seul vrai bonheur était celui que l'on arrachait au destin. Celui qu'il fallait poursuivre comme le fauve poursuit sa proie, le conquérir comme l'on conquiert la toison d'or » (4).

L'ambitieux Sidenius se comporte parfois comme une force de la nature capable de renverser tous les obstacles. Il possède suffisamment de cynisme et d'esprit spéculatif. Sa règle de conduite est totalement empreinte de nietzschéanisme : il faut tenir la dragée haute à ceux que l'on veut dompter. A peine a-t-il arraché son consentement à Jakobe Salomon, la riche fille du banquier juif, qu'il se montre délibérément froid et distant. Mais dans ses pensées, il est déjà roi et savoure d'avance ses triomphes futurs, son ascension et sa réussite sociales.

Comme le Stürmer et le héros nietzschéen il méprise la morale régnante qui empêche l'aigle de s'envoler. Il est inaccessible à tout sentiment de regret lorsqu'il a piétiné le droit ou l'attente des autres. Jakobe Salomon ne peut s'empêcher de dire qu'elle attendait de son héros davantage de noblesse naturelle, davantage de distinction. Pour être pleinement un héros au sens où l'entendait Nietzsche, il manque, en effet, à Per la noblesse innée, de même qu'il lui manque la distinction du cœur qui caractérisait celui du Sturm und Drang.

Le concept de l'erreur et du nécessaire redressement est complètement absent de l'esprit de Per, car il est incompatible avec son caractère. Devant les invités de la famille Salomon, il étale avec complaisance son savoir et sa foi en la supériorité de son esprit. Il a le sentiment enivrant d'être le seul de son espèce, le seul esprit vraiment libre.

Sa fréquentation du milieu des artistes de Copenhague lui montre qu'il manque à ceux-ci le nécessaire radicalisme de leurs convictions. Même un artiste comme le peintre Fritjof Nansen, volontiers cynique, n'a pas totalement rompu, au fond, ses attaches avec le

monde des presbytères. Devant cette constatation la poitrine de Per se gonfle d'orgueil, et il rappelle les paroles de son ami Ivan Saloman : « La couronne était déjà posée sur son front. Quelqu'un l'avait vu étinceler et avait déchiffré l'inscription: Veni, vidi, vici ! » (5)

Sans se laisser troubler Per traverse donc la société dans laquelle il évolue, celle des pasteurs, des artistes engagés, des politiciens, des boursicotiers et des chevaliers d'industrie, c'est-à-dire celle que Pontoppidan était lui-même amené, en tant que journaliste, à fréquenter et à connaître. Ni les attaches sentimentales, ni les remontrances des conservateurs qui lui reprochent sa jeunesse et son inexpérience, ni les préjugés de l'establishment n'entament sa confiance et son optimisme. Même pas l'assaut métaphysique du doute qui l'assaille un moment à la contemplation de la nature, de cette nature qu'il veut dompter grâce à la toute-puissance de la science. Per a un esprit trop positif pour succomber à ce danger, d'autant plus qu'il se rend rapidement compte que les scrupules métaphysiques risquent tout simplement de le conduire à une impasse. Ses aspirations titaniques ne sont pas celles d'un Prométhée. Il ne veut pas conquérir le ciel, auquel il ne croit pas, mais le monde, auquel il veut apporter le progrès et le bonheur.

LA TROISIEME VOIE

Pour agir sur son époque, Per a l'idée de publier un manifeste. Cela n'est pas tellement surprenant à la fin d'un siècle qui avait déjà été secoué par un autre manifeste, plus célèbre. Dans ce manifeste il trace la voie à suivre pour accéder à un nouvel âge d'or, sa propre voie, une troisième voie pour le Danemark, aussi différente des délices et de l'emphase du réveil national grundtvigien que de la fébrilité étroite et bornée du renouveau philosophique moderniste, une voie dépassant celles de Grundtvig et de Brandes, la voie de la révolution technique.

Le manifeste porte comme titre « Le nouvel Etat ». Il veut faire table rase de tous les navigateurs trop timides.

Aux grundtvigiens, Per reproche leur conception désuète du bien-être du pays et des citoyens, leur méconnaissance de l'importance primordiale de la technique. Il se pose comme l'anti-Grundtvig. En cela il n'est que le porte-

parole de Pontoppidan lui-même qui avait écrit dans son essai «*Arv og gæld*» :

« Lui qui s'était toujours enfermé entre les quatre murs de son bureau, qui s'était plongé, tel un moine, dans les vieux écrits, ne pouvait jamais être un modèle ni un prophète pour un peuple de l'avenir tel que je me l'imaginai dans mes rêves » (6).

Tout aussi négative est l'attitude de Per face au mouvement développé par Georg Brandes. Celui-ci occupe dans le roman, sous le nom de Dr Nathan, une place importante, et il n'était guère plausible qu'un jeune homme comme Per Sidenius fréquentât les milieux cultivés de la capitale sans être confronté à cette puissante personnalité.

Pontoppidan lui-même avait fait ses débuts, en tant qu'auteur engagé, dans le sillon du brandésianisme avec lequel il se sentait solidaire. Il devait cependant constater que ce mouvement ne rencontrait pas l'adhésion nécessaire dans un pays encore trop soumis au dogmatisme des pasteurs. Il était trop exclusivement axé, à son avis, sur le monde intellectuel et n'attaquait pas suffisamment le mal à ses sources. C'est pourquoi il prône un renversement des valeurs encore plus radical que celui de Brandes. Le nietzschéanisme de Lykke-Per, comme le souligne E. Bredsdorff (7), est beaucoup moins tempéré que celui de Brandes.

Comme l'enthousiasme que Brandes avait suscité était sur son déclin et que certains de ses disciples s'étaient détournés de lui — Pontoppidan en a gardé dans le roman l'exemple du poète Johannes Jørgensen — il fallait exterminer encore plus profondément les racines théologiques et religieuses de la civilisation danoise.

Cette conviction s'impose à Per dès la première année de son séjour à Copenhague. Les disciples de Nathan - Brandes ont beau faire des grands discours révolutionnaires, il ne les croit pas capables d'engager le pays sur la voie du progrès, celle à laquelle il croit. Ils sont encore trop prisonniers de leur passé de Philistins :

« Il ne pouvait plus supporter ces artistes qui se prosternaient devant la nature de la même manière que les prêtres devant le ciel... Eux aussi avaient contribué à miner la foi en l'homme, maître de la terre et roi de la création ». (8)

Le sens de cette troisième voie que prônera Per dans son manifeste, c'est de redonner vie à cette foi en l'homme qui est appelée, grâce à la science, à dominer la nature. Le message de Brandes ne lui en semble pas capable, car il méconnaît l'importance de la technique.

« C'est étrange, écrit Per à sa fiancée après une entrevue avec le Dr. Nathan à Berlin, de voir des hommes comme Nathan, qui veulent édifier une nouvelle société sur les ruines romantiques du Moyen-âge, comprendre si peu le mouvement qu'ils ont eux-mêmes déclenché. De tels hommes sont simplement encore un obstacle » (9).

Citant l'exemple de la Renaissance, dont le mouvement de libération de l'oppression religieuse dut son essor, pour une part non négligeable, à l'invention technique de la boussole qui rendit possible la découverte de l'Amérique et le développement économique qui s'en suivit, Per ajoute :

« Il me semble que l'on pourra tout autant attribuer les progrès de la civilisation future au développement de la force mécanique. Et celui qui parle de l'avenir sans avoir pris conscience de cela fait simplement des bulles de savon pour poètes et autres inconscients » (10).

Les problèmes de la philosophie, de l'esthétique, de la théologie passent au second plan. Se trouvant pour la première fois devant une nature qui semble échapper à toutes dimensions humaines, celle de la solitude glacée des cimes alpestres, Per se sent, certes, frissonner devant le mystère qui l'entoure. Serait-ce possible que l'homme se heurte précisément là aux confins du néant... ou du surnaturel ? Très vite il secoue un accès de doute et se livre avec d'autant plus d'ardeur à sa croyance optimiste en la puissance de la Science.

Il croit naïvement pouvoir escalader l'échelle des mystères par le simple jeu des déductions et trouver ainsi l'explication dernière des choses, celle qui montrerait l'inanité de toute croyance en un monde qui ne serait pas soumis aux lois de la mécanique.

Mais ses recherches peu convaincantes — et sans doute peu convaincues, bien qu'elles

soient menées avec l'assurance de l'autodidacte — ne lui apportent que le sentiment de la vanité de cet effort là. Mieux vaut attendre la solution de tous les problèmes — et de tous les mystères — de la possibilité de l'homme de dompter la force mécanique.

La troisième voie, celle que Per annonce dans son manifeste et qui ouvrira au Danemark l'accès à la prospérité des temps modernes, sera donc celle de l'ingénieur.

LE REVE ET SES LIMITES

La plupart des lecteurs du manifeste de Per, s'ils ne se scandalisent pas ou s'ils n'ironisent pas, se tiennent sur une prudente réserve face à un projet qui veut faire table rase du passé.

Seul le professeur Aron Israël, qui ne s'échauffe guère, exprime son admiration pour les perspectives qu'ouvre ce manifeste dont le point de départ est directement utilitaire. C'est, dit-il, l'œuvre d'un authentique créateur qui comble les lacunes que le Dr. Nathan a laissées et qui désigne le porte-étendard de la nouvelle génération.

Le projet grandiose qu'expose le manifeste et dans lequel Per voit se fondre son rêve et la réalité, le projet qu'il qualifie lui-même de génial, c'est de développer les voies d'eau du Danemark de telle sorte qu'elles permettent, sur la côte ouest du Jutland, la création d'un port franc, où le trafic du pays viendrait converger.

Il pense, en présentant ce projet, à un petit port de pêche ensablé dans la baie de Herting, qui fut jadis le port d'attache de grands transatlantiques. Grâce à la régularisation de petits cours d'eau et au tracé d'un canal formant une nouvelle liaison rapide entre la Baltique et la Mer du Nord, ce nouveau port pourrait entrer efficacement en concurrence avec celui de Hambourg. La bataille pourrait alors être engagée pour venger, sur le plan économique, la perte de la province du Slesvig du sud.

Ce projet fait directement écho à la création du port d'Esbjerg (11) décidée en 1860. Ce port fut construit en un endroit totalement nouveau. Le choix du site rencontra certaines critiques au Danemark, et Pontoppidan écrit lui-même que ce choix fut une erreur, puisque

Esbjerg n'est relié à l'intérieur du pays que par une voie de chemin de fer.

C'est pourquoi le projet de Per, par une espèce de provocation, à une époque où tout le monde ne jurait plus que par le chemin de fer, s'appuiera essentiellement sur les possibilités qu'offraient les voies d'eau et sur l'exploitation des sources d'énergie naturelles que possédait le pays en abondance, à savoir celles de l'eau et du vent.

Il esquisse donc les nécessaires et possibles inventions techniques de moteurs à eau et de moteurs à vent, trace d'audacieux plans d'écluses, d'entrepôts, et jette les bases d'un urbanisme nouveau.

En pleine période de prospérité charbonnière ces projets constituent une remarquable vision pour garantir l'indépendance énergétique du pays. Ils peuvent nous paraître aujourd'hui comme une simple affaire de bon sens et d'une remarquable actualité. Mais tel n'était pas le cas à l'époque de Pontoppidan. Son roman contient une large part de description spéculative.

L'homme de l'avenir sur lequel Per Sidenius fonde tous ses espoirs, le futur gouvernant, c'est l'ingénieur. Pour Pontoppidan ce terme ne désigne pas les simples experts techniques, hommes à l'esprit assez borné, que le héros de son roman a pu fréquenter au Danemark, en Allemagne ou en Autriche, mais des hommes d'une culture et d'une formation quasi universelle et des chefs.

Cette conception a sans doute quelque chose d'utopique au début du XX^e siècle. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que le modèle de ces ingénieurs, on le trouve déjà chez le comte de Saint-Simon. Lui aussi s'était considéré comme le détenteur de la nouvelle formule, du secret qui conditionnerait le progrès social, et avait annoncé, cent ans déjà auparavant, l'ère et le siècle de l'ingénieur. Les inventions techniques et les sciences appliquées devaient provoquer un essor économique encore jamais vu et inaugurer un nouvel âge d'or, sous la conduite des ingénieurs et des industriels qui disposeraient de l'exercice du pouvoir.

Le vieux rêve de l'émancipation du genre humain, qui avait connu depuis Lessing un regain d'actualité, entra ainsi dans un nouveau stade, se projetant sur un nouveau plan, celui

de la technique. Et Per referra ce même rêve, à sa manière, et déjà durant ses années d'apprentissage. Mais tandis que Saint-Simon avait conservé une conception du monde à fondement métaphysique, Per Sydenius reste uniquement ancré dans le temporel, dans la physique. L'esthétique et la théologie doivent dorénavant céder la place au nouvel évangile de la science et de la technique.

Car la technique a ses propres beautés, sa propre esthétique et se suffit à elle-même. Per se dit plus impressionné, plus bouleversé par la vue de la gare de Berlin que par toutes les madones de Raphaël. La grandeur d'un pays ne dépendra plus de ses penseurs et de ses artistes, mais de son bien-être économique.

Et ce langage sigulièrement prosaïque n'ignore pas quelles sont les exigences de la beauté de la technique : **« C'est l'éclat de l'or, dit Per, qui apportera au pays cette «lumière» dont Nathan et les autres parlent tant. Une civilisation qui reste pauvre demeurera toujours la proie des prêtres »** (12).

C'est donc l'argent qui mène également le monde de Per. Et ce sera précisément l'argent, ce seront les milieux financiers qui provoqueront son échec et celui de son projet grandiose. Là réside la contradiction tragique de sa jeune existence.

Appelé à donner son avis sur le projet de Per, le banquier Salomon, le père de sa fiancée, pose ces simples questions : Quel est le prix de revient d'un tel projet ? Où prendra-t-on l'argent ? Où sont les rapports des experts ? Les brevets d'invention ? Qu'en est-il de la confiance des gens en une telle entreprise ?

Ces questions tracent impitoyablement les limites entre le rêve et la réalité. Comment les uns accepteraient-ils les projets d'un jeune ambitieux sans exiger de garanties, et comment celui-ci obtiendrait-il un avis favorable de la part de ceux pour lesquels l'entreprise n'est que pure provocation ?

C'est contre ce mur que se heurte le jeune Sidenius, c'est au pied de ce mur que ses années d'apprentissage prennent brutalement fin.

Certes, il est question dans le roman de fonder un cartel chargé de mettre en œuvre le projet de Per. Celui-ci est mis en relations

avec les milieux d'affaires de la capitale. Mais ses idées ne servent à ces derniers qu'à accélérer la guerre qu'ils se livrent entre eux.

Per refuse de se commettre avec ce monde de profiteurs. Il refuse même d'engager la lutte avec eux et reste le fou pur dont Pontopidan souligne à maintes reprises la naïveté. Mais il n'est pas tant la victime de son inexpérience que de son orgueilleux refus d'assister au détournement des fruits de son intelligence. Savoir échouer, cela aussi fait partie de l'image qu'il se fait de lui-même.

Le destin ultérieur de son projet le laisse dorénavant indifférent. Victime de l'éternel conflit entre la noblesse de l'esprit — qui est-tu ? — et la noblesse de l'argent — que possèdes-tu ? —, il ne songe à aucun moment à s'incliner devant le veau d'or. Mais ses ailes sont brisées. L'idée d'un voyage d'études aux Etats-Unis d'Amérique est abandonnée sans le moindre signe de regret. Pour Per il n'y aura pas d'années de voyage après ces années d'apprentissage apparemment inutiles. Celles-ci débouchent directement sur l'idée du renoncement. Per préfère renoncer au monde qu'il a voulu façonner à son idée, afin de rester fidèle à lui-même et à sa loi intérieure.

Son renoncement, le renoncement de quelqu'un qui a voulu faire lui-même sa propre éducation, n'a certainement pas la valeur positive que lui attribue Goethe dans «Wilhelm Meister».

Pour celui-ci il s'agit de renoncer à soi-même et à ses prétentions excessives afin de s'intégrer dans le monde et de devenir un membre utile de la société, à une époque qui est déjà celle de la spécialisation croissante.

Per Sidenius a voulu se poser en s'opposant. Son renoncement est le résultat d'un pari perdu, celui de vouloir dominer son époque. Sa «volonté de puissance», accompagnée du mépris du pouvoir politique, l'a amené à une sensation d'étouffement à laquelle il doit échapper s'il veut survivre.

Même si la notion d'«hybris» ne transparaît absolument pas dans le roman de Pontopidan, on ne peut s'empêcher de constater que Lykke-Per, «Pierre le chanceux», paie le prix de sa démesure et que les dieux continuent, comme toujours, à se montrer jaloux des hommes.

CONCLUSION

Les années d'apprentissage de Lykke-Per ont évolué entre les deux pôles de deux religions opposées, celle des Sidenius, une religion d'ascèse et de culpabilisation uniquement orientée vers l'espoir en un Au-delà meilleur, et celle des affairistes de Copenhague uniquement guidée par l'espoir du profit. Per a refusé les deux, la première avec fierté, la deuxième avec dégoût.

Pontoppidan, qui avait lui-même rêvé d'une carrière d'ingénieur, aurait-il pu songer à une issue plus heureuse de son roman et amener son prototype de l'homme du XX^e siècle sur les chemins de la réussite et non pas de l'échec ?

Son roman, qui reste fidèle à l'esprit du naturalisme et au souci d'analyse objective, malgré la distance satirique que l'on y décèle constamment, est un constat. Il n'y a pas de véritable condamnation de la société danoise, encore moins de Per Sidenius, mais la fin de celui-ci est avant tout le symbole d'une chance manquée pour le Danemark.

Pour rester conséquent avec les théories du naturalisme, Pontoppidan a essayé, mais sans trop insister, de trouver dans le caractère de Per, dans son atavisme et son héritage, une motivation psychologique de son renoncement. Même un être comme Per Sidenius n'échappe pas, en fin de compte, à l'influence de son milieu. Qu'il le veuille ou non, il reste un Sidenius, un fils de pasteur. C'est auprès du cercueil de sa mère qu'il prend la décision de renoncer à tout. Il se retire alors dans la solitude à la campagne, où il finira sa vie comme simple ouvrier-cantonnier, dans l'anonymat, mais réconcilié avec lui-même.

Il s'ouvrira à de nouvelles expériences, d'ordre spirituel. L'ambitieux arriviste est devenu un stoïque résigné, du moins en ce qui concerne son existence sociale. Sur le plan personnel il restera en état de recherche, peut-être de ce que Bergson appellera un jour un supplément d'âme. Ses ambitions auraient-elles été pure erreur ? Mais l'idée même de l'erreur est absolument étrangère au roman de Pontoppidan.

Per n'admet pas d'être victime de sa propre idéologie et de la logique de son propre sys-

tème. Il croit en la victoire du plus fort et veut défier les puissances établies, les puissances d'argent. Mais on ne se hasarde pas dans cette aventure sans se salir les mains.

Vers la fin de sa vie, Pontoppidan affirmera qu'il avait voulu décrire dans «Lykke-Per» la lutte de l'individu moderne pour sa libération, une lutte qui commence dès les jeunes années, les années d'apprentissage. Si son roman s'inscrit donc dans l'ambition, la grande idée du réveil, cet appel au réveil n'est plus fait avec la foi du prophète, mais avec la lucidité de l'analyste et du reporter.

En outre, le reporter se double d'un pamphlétaire. Le mythe, celui de la mort de l'homme métaphysique, relaie constamment dans le roman le drame social.

Per Sidenius se révèle être un apprenti qui ne souffre aucun maître au-dessus de lui, ni au propre ni au figuré. Ni Dieu ni maître. Il veut se délivrer à lui-même son propre certificat d'apprentissage.

«Lykke-Per» représente la tentative d'une époque, placée sous l'empire du positivisme et du naturalisme, de se créer son propre type de héros, de génie, un héros sans aucune attache transcendente.

Sous la plume d'un auteur naturaliste, qui a le culte de l'individu d'exception, nous voyons évoluer un héros romantique. La destinée tragique de cet «intempêtif» était sans doute inéluctable à une époque où les forces et les idées démocratiques poussaient au triomphe des masses. Le «réveilleur», même s'il est un individu hors du commun, ne peut être déraciné. Il manque à son appel à l'éveil, qui est d'ordre révolutionnaire, tout fondement métaphysique. Si faille il y a dans le roman d'amour contrarié entre Per et le Danemark, elle doit être cherchée là.

Comme, par ailleurs, Per veut garder intacte sa pureté, il lui faut refuser toute compromission. Le roman ne peut donc déboucher sur autre chose que sur le renoncement... ou sur le nihilisme.

Le héros de l'avenir continuera donc à vivre comme simple ouvrier dans un avenir sans héros. L'âge de la technique, au fond, n'est plus compatible avec l'existence des héros. Les dieux sont bien morts.

NOTES

- 1) Lykke-Per II, p. 20-21. Gyldendal, Copenhague, 1905.
- 2) *ibid.*
- 3) Lykke-Per I, p. 97.
- 4) *ibid.* p. 184-185.
- 5) Lykke-Per II, p. 60.
- 6) « Arv og gæld », p. 40
- 7) E. Bredsdoff : « Henrik Pontoppidan og Georg Brandes », p. 133, 267 Gyldendal 1964.
- 8) Lykke-Per I, p. 169.
- 9) Lykke-Per II, p. 10.
- 10) *ibid.*
- 11) Esbjerg est devenu un port important pour le commerce avec l'Angleterre et la 5ème ville du pays.
- 12) Lykke-Per II, p. 17.

LIVRES REÇUS :

LA RUSSIE ET L'UNION SOVIÉTIQUE EN POÉSIE

«La Russie et l'Union Soviétique en poésie», «un dialogue poétique» entre la France et la Russie, «institué depuis environs deux siècles».

Car la Russie a attiré dès le XVIII^e siècle d'illustres Français : Voltaire, Diderot, et a inspiré, au XIX^e siècle, de célèbres voyageurs : Gautier, Dumas...

Mais la France a accueilli à son tour maints poètes russes, des exilés, des écrivains de passage...

Jean-Luc Moreau a voulu, dans cette anthologie, «réunir enfin des voix qui se répondent».

De ce dialogue franco-russe, ressort une Russie éternelle et mythique à travers le voile de laquelle on discerne une autre Russie.

Ce recueil est un vaste entreprise : L'Union Soviétique possède plusieurs langues et des littératures différenciées. Par ailleurs, des minorités culturelles s'expriment depuis peu, aucune translation — ou peu — n'en encore été réalisée.

Jean-Luc Moreau a traduit certains de ces textes : estoniens, mordves, oudmourtes, ka-masses...

FOLIO JUNIOR EN POÉSIE N° 28

présenté par **Jean-Luc MOREAU**

couverture illustrée par Henri GALÉRON

160 pages. Gallimard / Jeunesse

Compte-rendus et documents

Lettre de Russie *)

Mon cher ami !

Cette année s'approche de sa fin. Comme le temps passe vite. Je ne suis pas sûr, jusqu'ici, si tu as reçu ma lettre d'été où j'avais mis des timbres pour tes garçons. J'ai bien reçu ton livre admirable sur Paris et je t'en remercie. As-tu reçu le mien ? Ma famille se prépare aux fêtes de la fin d'année. Nous t'envoyons nos vœux pour la Nouvelle Année. Ma fille finit son semestre à l'école, moi, je finis le mien à l'Institut. La vie quotidienne continue malgré tous les changements que nous avons eus pendant les derniers mois.

Je veux bien te raconter une histoire bizarre que tu peux considérer comme un compte-rendu pour la revue. En octobre dernier, dans le journal « Komsomolskaïa Pravda » parut une série d'articles sous le titre : « L'impasse de la Taïga ». Cette série est écrite par un journaliste très connu, V. Peskov. Peut-elle constituer un matériel pour ta revue ? Le premier article parut dans le journal du 9 octobre 82. Toute la ville de Moscou lisait cette série. Tu pourras la trouver dans les collections.

En 1978, un groupe de géologues qui faisaient des recherches en Sibérie découvrit par hasard une famille vivant dans la taïga. Cette famille s'y était enfuie, il y a très longtemps. La famille de Lykov était composée du père Karp Lykov, de deux fils et de deux filles. Les fils vivaient séparément. La mère était morte depuis longtemps. Toute la famille appartenait à une secte religieuse qu'on crut comme disparue, il y a à peu près deux siècles. Ce fut la secte des « pèlerins » qui naquit lors du Grand Schisme qui s'était produit dans notre église au XVII^e siècle, avant Pierre le

Grand. Donc, un contact passionnant avec le temps et les moeurs d'une période avant les premières réformes du tzarisme. Cette secte était considérée comme la plus fanatique qui ait jamais existé dans notre pays. Souvent les membres de cette secte s'éloignèrent dans les forêts afin de s'isoler complètement de la plupart des populations. Tous les contacts avec le monde extérieur furent strictement interdits.

La famille de Lykov est restée dans la taïga depuis la guerre civile, depuis 1918 donc. Ils ignoraient l'existence du pouvoir soviétique. Les enfants naquirent tous dans la taïga. Ils ignoraient le fait que la deuxième guerre mondiale s'était passée. Lorsqu'ils entendirent les géologues parler de ces événements, ils accusèrent Pierre le Grand comme le grand coupable de ce désordre car il avait invité plusieurs étrangers à venir vivre et travailler en Russie.

Toute la famille menait une vie très primitive et vivait essentiellement sur les pommes de terre et sur ce que leur apportait la chasse et la pêche. Ils refusèrent tous de goûter les repas des géologues (conserves, citrons, pain, thé etc.) qu'ils essayaient de leur offrir.

Les géologues voulaient les aider. Dans ces articles, il y a plusieurs détails de ce rapprochement entre le monde actuel et les pèlerins. Les géologues devenaient de plus en plus curieux et revenaient chaque été après cette découverte. Les Lykov restaient toujours dans la taïga. Malheureusement le plus triste dans cette histoire est qu'après ce contact, si positif qu'il soit, trois membres de la famille Lykov moururent en 1981. Le vieux Karp âgé de 82 ans resta seul avec la fille Agapia, de 39 ans.

Sur cela je te quitte en attendant de tes nouvelles.

Sincèrement à toi.

(*) L'une des membres du Comité de rédaction a reçu cette lettre d'un ami moscovite. L'histoire de cette famille russe, oubliée par l'Histoire au cœur de la taïga sibérienne, suscite une foule de questions. A chacun sa réponse et sa vérité.

Histoire de la pêche à la morue

par Mario MOUTINHO

Editorial Estampa. Collection Imprensa Universitaria. Lisbonne. A paraître en janvier 1984.

En cet été 1983 où Lisbonne accueille la XVIIIème Exposition Européenne d'Art, de Science et de Culture organisée par le Conseil de l'Europe autour du thème : « Les découvertes portugaises et l'Europe de la Renaissance », nous apprenons la parution prochaine d'un ouvrage de notre collaborateur, Mario Moutinho, sur l'histoire de la pêche à la morue : « un monde digne d'une Saga, tel un chapitre oublié des découvertes portugaises; une route de l'Inde ou de l'Afrique d'où venaient ni esclaves, ni or, ni cannelle mais seulement un poisson aplati, jaunâtre et sans tête — «Le pain des Portugais ».

Cheminement curieux mais pourtant logique d'un étudiant portugais du Centre d'Études arctiques de Paris, où d'après l'auteur, l'idée d'une telle étude aurait pris corps en 1970 face à la nécessité d'élaborer une étude d'ensemble sur la pêche à la morue par ses compatriotes. Il est curieux et intéressant de noter comment un anthropologue portugais passionné de longue date par le Nord, (auteur de surcroît d'une thèse du 3ème cycle sur l'histoire des Lapons de Suède), parvient finalement à établir le lien entre cette passion et sa propre identité au travers de cet ouvrage relatant la longue histoire qui relie le Portugal aux terres arctiques.

L'histoire de la pêche à la morue n'a jamais suscité de grande études en Europe à l'exception du travail de Charles de la Morandière « Histoire de la pêche française de la morue, des origines a nos jours ».

Le travail de Mario Moutinho s'étend à peu près sur la même période mais a pour objet la pêche morutière portugaise; travail composé de récits recueillis auprès d'anciens pêcheurs, de recherches sur des documents historiques et d'archives. en particulier celles de la Commission Régulatrice du Commerce de la Morue, sources restées confidentielles jusqu'à ces dernières années.

A l'origine, une Europe dominée par un calendrier catholique imposant dans l'année un minimum d'une centaine de jours maigres ou de semi-jeûne qui crée la nécessité d'une abondance de poisson, un poisson salé, séché, seul moyen de conservation connu depuis des siècles; le plus ancien texte faisant référence à la pêche portugaise dans les eaux de l'Atlantique Nord est l traité établi en 1353 entre Pedro I^{er} de Portugal et Edouard III d'Angleterre. Mais à l'époque des grandes découvertes les Portugais, présents dans l'Atlantique Sud, le sont aussi dans le Nord, navigateurs à la recherche d'un passage vers l'Orient; c'est à la même époque qu'ils négocient le trafic de la pêche dans les eaux anglaises. La découverte de Terre-Neuve, en 1500, attribuée au Portugais Gaspar Corte Real amène alors une grande partie de la flotte portugaise à se porter plus vers l'ouest à la recherche d'eaux plus riches en poisson et surtout à se libérer de la tutelle anglaise.

C'est à partir de cette date que l'on peut situer le véritable début de la pêche morutière portugaise, mais c'est aussi l'histoire d'un long échec au cours de périodes historiques qui ne lui seront que rarement favorables. En 1558 la défaite de Philippe II d'Espagne et de «l'Invincible Armada» ruine cette industrie récente : l'Espagne, qui occupait alors le Portugal, ayant réquisitionné tous les bateaux pour sa flotte; plus tard, la piraterie anglaise empêcha tout développement de la pêche morutière. En 1835, le Portugal qui se relève des invasions napoléoniennes ne possède plus aucun bateau; alors, par l'achat à l'Angleterre d'une demi-douzaine de goelettes, il amorce une relance de la pêche, tentative ne devant aboutir qu'à un échec, dû en grand partie à une politique douanière maladroite - la morue pêchée par les Portugais étant considérée comme produit étranger, ainsi qu'à une politique de monopole limitant le nombre de bâtiments

qui, en 1901, ne s'élevaient qu'à une dizaine. En 1901, avec la fin du monopole on assiste à une augmentation de la flotte qui se développera jusqu'à la crise mondiale de 1929 mais dont le produit, toutefois, ne dépassera jamais 15⁰/₀ de la consommation nationale de morue, même dans les meilleures années ; cette faible production impliquait une sortie considérable de devises pour l'achat à d'autres pays producteurs. (Canada, Terre-Neuve, Norvège, Islande etc...).

La période historique qui suit, salazarisme ou Estado Novo, période sombre dans l'histoire du Portugal et peu connue, est particulièrement mise en relief dans cette étude. La politique corporatiste de Salazar permettait aux armateurs privés d'avoir accès aux fonds de l'Etat qui leur fournissaient les moyens de l'acquisition des bateaux : politique économique de stagnation où toute initiative personnelle se trouvait découragée par son inutilité évidente ; aide massive de l'Etat de laquelle ne naissait aucun besoin de véritable modernisation ; pour les armateurs la solution était simple : maintenir les comptes d'exploitation positifs et couler les bateaux lorsqu'ils devaient rembourser les prêts obtenus. (90% de la flotte ont sombré dans l'Arctique par voie d'eau ou par incendie mais jamais du fait des tempêtes...). Un système d'assurance et de réassurance à l'étranger permettait de régler avec profit le coût du bateau coulé et l'Etat attribuait de nouveau des subventions permettant le rachat de nouvelles unités ; la politique

de corporatisme dans le domaine de la pêche était encadrée par des organismes de contrôle de pêche et de commerce et par une législation considérable sur ce sujet. (Cette politique s'étendait bien-sûr à la majeure partie de l'économie portugaise et ne se limitait pas à la pêche). On peut alors mieux comprendre la modernisation très lente, maladroite, toujours en arrière des autres flottes morutières. Par ailleurs l'Etat se chargeait de fournir aux armateurs une main-d'œuvre docile et bon marché, car la moindre revendication était sévèrement réprimée. C'est pour ces raisons que jusqu'en 1974 a pu se maintenir la flotte morutière la plus archaïque du monde, encore composée de voiliers et où la pêche se pratiquait au moyen de doris. (Pêche à la ligne par pêcheur isolé dans une petite embarcation à rames). Le prix de cette politique anachronique était payé par le pêcheur mais aussi par le consommateur sur la table duquel arrivait un produit de mauvaise qualité, tant sur le plan de la diététique que sur celui de l'hygiène, en raison des mauvaises conditions dans lesquelles le poisson était préparé : séchage à l'air et incomplet, aliment en tout médiocre mais auquel le Portugais donnait toujours le nom de «Fidèle ami».

Dans le dernier chapitre, en effet, l'auteur fait référence à l'importance que joue la morue dans l'imaginaire portugais : une multitude de recettes, un thème de discussion en famille, «maux de têtes pour les gouvernements », plat national, en somme : « Le pain des Portugais ».

(Elyane Borowski)

Traduction des poèmes de M. Lahtela

Que la collection de l'UNESCO des œuvres « représentatives » publie le recueil unique de poèmes du Finlandais Markku Lahtela, **Je t'aime vent noir**, c'est sans doute la dernière ironie du sort. Il existe bien peu de poètes nordiques qui ont autant que lui dépassé les frontières étroites du nationalisme qui ne s'ouvrent que face à l'intelligence. Lahtela, ce romancier, traducteur et penseur, possédant une culture encyclopédique, n'a cessé de réfléchir à ce qui est le plus précieux en chacun de nous — notre individualité, à ce moi vécu, qui pose à chaque instant la question : comment exister face aux exigences de notre surmoi et ses normes, familiales, littéraires ou nationales. Chercher des réponses à de telles questions, fût-ce dans les romans, est sûrement de la naïveté. Mais aussi de la naïveté dans le sens noble et étymologique du mot : « être un nouveau né » à chaque instant. A sa façon Lahtela a trouvé une réponse à ses problèmes existentiels et intellectuels ; il se suicida à 44 ans. — Une réponse ancienne. Comme disaient déjà les Grecs : « heureux sont ceux qui meurent jeunes ». Mais il existe dans son œuvre romanesque aussi une autre réponse, celle de la construction du roman puisque la vie est une suite de regards subjectifs à travers des fenêtres vers le monde intérieur ou extérieur, pourquoi donner au roman qui décrit ce chaos une forme canonique ? Dans les romans de Lahtela, tout comme dans la pensée, nos cauchemars d'enfance, nos amours et nos occupations intellectuelles alternent sans que nous puissions les dominer ou les mettre en ordre. Décrivons les donc aussi dans ce désordre qui est celui du temps à la fois perdu et présent.

Dans ces romans les plus connus que sont **l'Homme solitaire** et **le Cirque**, la réalité et la fiction se mêlent intimement. Ils décrivent ce qui est essentiel en nous, notre temps vécu et le flux de notre pensée. Les sources de ce penseur ? Il serait présomptueux de vouloir

énumérer les composantes d'un savoir d'humaniste. Rappelons seulement qu'il fût fortement influencé, par la biologie, par la doctrine freudienne, ou par les ouvrages tels que **Libres enfants de Summerhill**.

Que dire de **Je t'aime, vent noir** ? Il est le seul recueil de poèmes de Lahtela, bien que la forme concise des poèmes témoigne d'une maîtrise qui pourrait présupposer une œuvre antérieure. Par la forme, ces poèmes en prose se rapprochent des maximes, ou plus exactement des aphorismes. Parfois leur brièveté est illusoire, elle provient de la mise en page dans le recueil. Les poèmes regroupés sous le titre **Mon immortel amour**, se suivent en fait, selon un ordre logique qui est celui de la passion. La série finale, intitulée **Le vent noir**, décrit l'autre et l'intuition instantanée et illusoire de le comprendre. Qui est le Vent noir ? Est-ce la mère, la bien-aimée ou l'existence et ses angoisses ? Le Vent noir suscite une « présence » de l'autre, mêlée comme toujours d'un sentiment de plaisir et de gêne. Sur ce plan-là, il est comme l'harmonie intellectuelle, toujours remise en question.

Cette édition bilingue est traduite par une équipe à laquelle Lahtela, traducteur de Marcuse et de Tchekhov a lui-même participé. Elle est ainsi une véritable interprétation en français de ces poèmes parfois aussi denses qu'énigmatiques. En outre le recueil comporte une brève mais remarquable préface écrite par Miria Bolgar, une des meilleures spécialistes de la littérature finlandaise en France. Dans ce tableau quasi parfait un seul point noir — le tirage —, mille exemplaires !

Malheureusement, la poésie ne se vend pas. Il reste pour les pays nordiques encore bien du travail pour que leur littérature soit connue en France. Souhaitons que ces recueils de Lahtela soient vendus et diffusés, bref. lus par mille français.

M. T.

Entretien avec Paul Gauthier, libraire nordique à Paris

par COSETTE

Cosette : Une librairie spécialisée dans les littératures du Nord existe enfin à Paris. Nous l'avions si longtemps attendu ! Elle existe grâce à vous. Vous êtes « le libraire nordique », mais, paradoxalement, vous venez du Sud de la France, de Lyon très exactement. Expliquez-nous quel itinéraire vous a mené jusqu'ici, dans ce beau magasin tout nouvellement installé au cœur du Marais, 48 rue des Francs-Bourgeois. Comment avez-vous créé la librairie **Le Livre ouvert** ?

Paul Gauthier : Eh bien, l'idée d'ouvrir une librairie nordique m'est venue il y a déjà bien longtemps... d'une certaine manière il y a bien, en gros, treize, quatorze ans. Je travaillais dans une petite maison d'éditions techniques. Je m'intéressais à la littérature nordique d'une manière générale...

C. : Pourquoi ?

P.G. : Avant de m'intéresser à la littérature, ce sont des voyages, et avant les voyages, en tout premier, c'est un film documentaire dont je ne peux pas dire le nom, je ne m'en souviens pas, — que j'ai vu il y a très, très longtemps quand j'étais tout jeune, sur la Suède. Ça m'avait beaucoup plu, et je m'étais dit : il faudra que plus tard j'aille en Scandinavie. La première fois que j'y allai, on me parlait systématiquement en anglais, et je me suis dit, un peu pour prendre le contrepied, que ce serait intéressant d'aller gratter un peu dans les littératures nordiques, et dans ce but d'apprendre au moins une des langues nordiques. C'est de cette manière que j'ai appris le suédois.

C. : Où ? Quand ? Comment ?

P.G. : Au Centre Culturel Suédois à Paris. A l'époque il n'existait que cet endroit-là où on donnait des cours de langue en dehors des grandes universités. Comme j'avais mon travail, je n'avais le temps que le soir. Mais je n'ai pas visité que la Suède, je suis allé plusieurs fois en Norvège, en Finlande et au Danemark. Puis j'ai découvert la richesse extraordinaire des littératures de ces pays. Et alors, encore un peu pour prendre le contre-

pied, quand je sortais et que je me promenais dans les librairies de Paris, je m'apercevais que dans les grandes librairies au rayon littérature étrangère il y avait en général assez peu de titres nordiques. Certes, on pouvait trouver les titres récemment parus, et puis, ici et là, un titre ancien, mais tout cela de manière éparpillée. Alors, encore un peu par esprit d'opposition je me suis dit qu'il serait intéressant qu'il y ait quand même une librairie où on puisse trouver d'une manière rassemblée, systématique, les ouvrages des différents auteurs nordiques. Et puis, petit à petit, cela s'est réalisé. J'ai vécu une vie de moine quasiment pendant ces treize ans de gestation. Je le faisais pour économiser en me disant : « le jour où j'aurai ce qu'il faut, je m'achèterai un petit fond et je monterai ma librairie. » Parfois on me dit : « il doit y avoir un truc », mais non, je n'ai été aidé par personne.

C. : Et comment avez-vous choisi ce quartier ?

P.G. : C'est assez incroyable aussi. Je cherchais longtemps un endroit, et j'avais hésité longtemps sur le Quartier Latin parce que c'est l'endroit où on trouve la plupart des librairies spécialisées, et d'abord, il y a beaucoup de passage... il faut parler en termes de commerce... et puis aussi parce que tout le monde intellectuel se trouve là-bas, va et vient, se promène. Les librairies spécialisées sont pratiquement toutes là-bas, soit vers le Panthéon soit vers le Boul-Mich et dans les rues qui vont à la Seine. Seulement, il y avait un problème financier, c'était hors d'atteinte pour moi. Et deuxièmement je me suis dit que ce n'était peut-être pas tellement intéressant, parce qu'ils sont trop nombreux et il y a des gens qui sont trop anciennement implantés ; pour moi, ce sont des géants, à côté je suis tout petit. Alors, j'ai cherché ailleurs, et j'ai trouvé qu'il n'y avait pas tellement d'autres quartiers de Paris que le Marais qui est aussi un quartier où on vient flâner et où on prend un peu son temps. Et un peu aussi puisqu'il y a le Centre Culturel Suédois. Un jour j'ai vu une

boutique à céder qui me plaisait. J'ai pu m'entendre avec la personne qui céda le fond.

C. : Qu'est-ce qu'il y avait ici avant ?

P.G. : Il y avait un restaurateur de meubles.

C. : C'est un entourage historique extraordinaire que vous avez ici.

P.G. : Oui, surtout l'Hôtel Herouët qui est juste à côté, qui a été restauré il y a six, sept ans. C'est devenu une galerie.

C. : Et la Maison de Suède n'est pas loin. Est-ce que vous collaborez vraiment avec eux ?

P.G. : Oui, nous avons de très bons rapports. Les Suédois m'ont découvert enfin. Vous savez, nous autres les Lyonnais, nous sommes un peu des Nordiques, on appelle Lyon une ville du Nord dans le Midi, c'est à dire qu'on suit notre petite affaire et on ne fait pas beaucoup de bruit. J'ai ouvert ma librairie il y a quinze mois maintenant, et je n'avais prévenu personne... Un beau jour une femme s'est arrêtée devant ma vitrine et a vu qu'il y avait des livres nordiques. Cette femme est entrée et m'a dit : « Je suis moi-même Suédoise, et je travaille au Centre Culturel Suédois. Vous connaissez ? » Alors j'ai dit que oui, bien sûr que je connaissais, puisque j'y ai étudié le suédois il y avait de cela six ans. Alors elle a dit qu'elle allait parler de moi au directeur. Il est vite venu. Et maintenant je les connais tous, et je vais parfois aux manifestations. Il sont très gentils, quand on leur téléphone pour demander où trouver des livres nordiques, ils conseillent de venir chez moi. De même avec les Offices de Tourisme et les Services culturels des Ambassades.

C. : Vous avez fait beaucoup de travaux ici. C'est splendide neuf et c'est très beau.

P.G. : C'est à deux. Il y a un décorateur qui est un ami et puis, modestement, il y a moi. On s'est mis tous les deux sur une planche à dessin et puis il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux faire ? » et je lui ai expliqué, et puis il a crayonné. Par exemple les placards qui sont en haut, c'est ma conception à moi, je voulais que les rayonnages de livres ne s'arrêtent pas bêtement, qu'il y ait une sorte de couronnement, quelque chose qui soit à la fois esthétiquement valable et pratique. Puisqu'on parle des Suédois : « praktiks » c'est leur grand mot... Je voulais que tout cela fasse quelque chose qui ait un aspect un peu nordique. J'aime beaucoup le bois. Et parlons des sièges.

Celui sur lequel vous êtes assise vient de Finlande. Je les ai achetés en France, « made in Finland », regardez bien, vous me croyez maintenant ?

C. : Est-ce que vous vous rendez compte que cela ne ressemble pas du tout à une librairie traditionnelle du Quartier Latin chez vous ?

P.G. : C'est exact. Mes amis disent : « On viendra fouiller », ils voient ma librairie comme une de celles qui croulent de bouquins avec des trucs un peu banals, et moi circulant comme sur un pont de navire... Mais j'avais décidé dès le départ que ce serait quelque chose de résolument moderne tout en restant classique — ce n'est pas futuriste du tout.

C. : Comment avez-vous fait pour monter les stocks ?

P.G. : Eh bien, les stocks, c'est ce qu'il y avait de plus difficile. J'étais un amateur de littératures nordiques, mais je ne savais pas tout — loin de là. Alors, un peu avec ce que je savais et un peu avec les catalogues que j'ai pêchés chez les éditeurs et aussi avec le concours de Carl Gustav Bjurström, le célèbre traducteur suédois, j'ai constitué mon stock. Et une fois que ça avait démarré, il suffit de se tenir au courant.

C. : Maintenant le plus difficile est fait.

P.G. : C'est cela. Quinze mois ce n'est pas long. Je suis tout nouveau dans le métier.

C. : Quelle sorte de clients avez-vous ?

P.G. : Premièrement ce sont les étudiants des langues nordiques. Deuxièmement il y a les colonies nordiques à Paris, les femmes nordiques qui sont mariées avec des Français ou de hommes qui vivent ici. C'est pour eux que je voudrais développer un fond qui soit en langues d'origine, dans les cinq langues. J'ai commencé d'abord essentiellement par le suédois. Ensuite je me suis intéressé au finnois. Pour le norvégien, le danois et l'islandais je n'ai pas encore beaucoup de choses. Mais cela viendra !

C. : Vous avez aussi parlé de l'estonien ?

P.G. : Effectivement. L'Estonie est si peu connue en France. En littérature il y a très peu de traductions. Il y a ce petit livre de Friedebert Tuglas : **L'Ultime adieu**. Deux ou trois fois il est déjà venu des personnes qui ont demandé : « Vous avez de la littérature nordique.

vous avez sûrement quelque chose sur l'Estonie ? » J'étais tout piteux, parce que j'étais obligé de dire que je n'ai que ce petit roman *L'Ultime adieu* et un recueil de contes baltes dans lequel il y a quelques contes estoniens. Mais je compte bien aussi développer mon fond estonien.

C. : Votre librairie a plusieurs dimensions. il y a aussi une section pour les enfants.

P.G. : Oui, les enfants, c'est important. Il y a d'abord les enfants nordiques. Je me spécialise aussi un peu dans la littérature enfantine autre que nordique — au moins pour démarrer. C'est un domaine que j'aime beaucoup. La production est énorme, et il faut choisir. A mon avis la France n'a pas toujours fait de très bonnes choses, surtout quand on compare avec les pays nordiques.

C. : Une troisième dimension de votre librairie est la section histoire de Paris.

P.G. : Oui. Je suis passionné d'histoire. Je n'ai pas qu'une passion : il y a les Pays Nordiques, les enfants et l'histoire de Paris.

C. : Et pour le moment, êtes vous satisfait du bilan ?

P.G. : Je m'intéresse beaucoup à la gestion, et je suis mon affaire de très près. Je ne fais pas cela en romantique ? Parfois, bien sûr, je prends un bouquin et me mets à rêver, mais ensuite je plonge dans mes comptes. Les affaires sont dures, mais la courbe est légèrement montante.

C. : Pour conclure, que souhaitez-vous maintenant ?

P.G. : Mon souhait numéro un, c'est que le — nordique dans ma librairie se développe. Que le rayon nordique s'étoffe du point de vue linguistique autant que littéraire. Je suis sûr qu'on peut faire davantage. Ensuite, je voud-

rais que l'on me connaisse et que ma librairie devienne un lieu de rencontre pour les Nordiques de Paris. A Copenhague, par exemple, la librairie française est pour les Français de là-bas un petit bout de leur patrie, où ils sont contents de se retrouver. Et ce qui me ferait vraiment plaisir, ce serait d'avoir un jour une signature. Si un écrivain nordique de passage à Paris venait ici présenter sa dernière traduction, si on pouvait le faire chez moi, alors j'aurais l'impression que ce côté « contact et sympathie » se concrétise. Mais, j'attends mon heure aussi. J'en parle un tout petit peu maintenant, je n'en aurais pas parlé il y a quinze mois...

C. : L'anecdote que vous m'aviez racontée et qui m'a beaucoup touchée est celle d'une jeune femme blonde qui passait avec deux petits enfants devant votre vitrine, s'arrêta, vit de quoi il s'agit, entra et dit qu'elle était originaire de tel pays nordique et mariée ici. « Est-ce que vous auriez un quelconque livre de poésie dans ma langue ? » C'était tout à fait au début de vos activités, vous n'aviez rien à lui offrir et vous en étiez triste. Moi aussi, je suis triste d'y penser. Si elle revenait maintenant, votre réponse ne serait plus négative, vous pourriez la satisfaire.

P.G. : Oui, désormais j'aurais quelque chose à lui proposer, c'est certain.

C. : Je vous félicite, et en tant que ressortissante nordique je me félicite aussi. C'est bien rassurant de pouvoir penser que dans l'immense métropole parisienne il se trouve enfin un lieu accueillant et chaleureux où nos langues et nos histoires sont si aimablement rangées sur des étagères blanches et spacieuses. Voici le refuge culturel que notre lyonnais enthousiaste et intrépide nous a construit.

Le premier colloque international sur la Sibérie, de Paris

Du 24 au 27 mai 1983, s'est tenu à Paris, le Premier Colloque International sur la Sibérie, sous le patronage du Centre National de la Recherche Scientifique, de l'Institut National d'Etudes Slaves, de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences Sociales et de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

Près de 150 spécialistes représentant 18 pays se sont réunis pendant quatre jours sur le thème général : « La Sibérie : colonisation, développement et perspectives (1582 - 1982) ». L'idée de cette manifestation, tout comme la réalisation et le succès final incombent en majeure partie à Boris Chichlo, le spécialiste bien connu de la Sibérie. Laissons-le s'exprimer ici :

« La Sibérie est pour les Occidentaux le **dernier continent inconnu**, peut-être plus exotique que certaines régions d'Australie ou de Guinée, en tout cas plus inaccessible. Aujourd'hui encore la plupart des études sur l'U.R.S.S. sous-estiment gravement son importance, qui n'est pourtant plus de domaine de la futurologie.

« Voilà quatre siècles — à la fin de l'année 1582 — le petit khanat tatar **Sibir** tombait aux mains des cosaques russes. Cet événement presque inaperçu constitue une des grandes dates de l'Histoire : les portes de l'Asie s'ouvrent à l'Empire russe qui étendra progressivement ses frontières jusqu'au Pacifique, jouxtant désormais deux grandes puissances : la Chine et l'Amérique. C'est tout l'ordre géopolitique mondial qui s'en trouvera bouleversé.

« Cet anniversaire invite à faire le point sur la Sibérie actuelle et sur son rôle dans le monde contemporain. La Sibérie moderne, où

la technologie la plus avancée coexiste avec des modes de production et de pensée totalement archaïques, présente un intérêt exceptionnel tant pour les spécialistes de la culture russe que pour les historiens, les économistes et les anthropologues. Son étude est l'une des clés de la compréhension de l'U.R.S.S. s'il est vrai, comme disait Tocqueville que c'est dans les colonies qu'on peut le mieux juger la physiologie du gouvernement de la métropole, parce que c'est là que, d'ordinaire, tous les traits qui caractérisent grossissent et deviennent plus visibles ».

Quatre commissions se partageaient les débats : « Conquêtes et découvertes », « Cultures, ethnies, religions », « La Sibérie dans le contexte de l'U.R.S.S. » et « Exil et camps, Littérature ».

Une absente de marque et très remarquée, à ce Colloque : l'Union Soviétique dont on attendait pourtant, une importante délégation. Alors que plusieurs instituts et de nombreux chercheurs d'U.R.S.S. avaient été invités par la voie diplomatique habituelle et avaient donné leur accord, la place des savants soviétiques resta étrangement vide.

De très intéressantes communications furent faites et donnèrent lieu à des discussions souvent passionnées, dont nous nous ferons l'écho dès parution des actes du Colloque, dans un numéro à venir.

Il a été décidé que le prochain Colloque se déroulerait en 1987 aux Etats-Unis, à Portland (Orégon).

S. T.

A propos de la collection « HISTOIRE DES SCIENCES »

ENTRETIEN AVEC ALAIN GUILHON

par Christian MALET

Quand on a trente-cinq ans, que l'on s'appelle Alain Guilhon et que l'on joint à une solide formation anthropologique (1) un tempérament d'humaniste passionné d'histoire, de biologie, de médecine, de voyages et qu'on adore les livres et que cette bibliophilie n'est pas purement contemplative comme c'est trop souvent le cas mais bien et surtout opérative, à la fois-clastique car l'on est bibliophage, et-blastique car l'on est poète, et qu'on est bien décidé à perdre, mais sans le gaspiller, son temps qui comme chacun sait vaut de l'argent, par amour de la Culture, de la Musique, de la Peinture parce qu'on a toujours soif d'apprendre et faim de tout savoir et parce que cette faim devient fringale de ventre-creux à la vision des festins pantagruéliques que l'on pourrait s'offrir en la substantifique compagnie d'honnêtes gens tels que Averroès, Darwin, Lavoisier, Vésale, Comte, Brahé, Berthelot, Ampère, Agricola, Galilée, Fermat, Fontenelle, Goethe, Cuvier... et que l'on n'a comme frugale pitance au menu du libraire, qu'un dérisoire salmigondis de livres de poche, pas même brochés — car le brochage coûte cher, mais collés et dont les pages finissent par s'envoler

au vent des relectures fiévreuses et que sinon c'est la bibliothèque - prison où il faut ses lettres de noblesse pour consulter un ouvrage rare dans l'ambiance de quartier de haute sécurité qui est celle de la Nationale maintenant et des réserves depuis toujours sous l'oeil vigilant d'une pendule et le regard pesant d'un gardien et l'air ennuyé d'un conservateur dont c'est pourtant la vocation d'être dérangé, tandis que s'affrontent dans l'intimité de la pensée, l'exquise délectation intellectuelle qui est de qualité, et la contrainte administrative obsédante, tatillonne du temps qui est quantité, alors dirai-je en guise de conclusion et en reprenant mon souffle au terme d'une phrase qui n'ose se réclamer ni de la brièveté, ni de la concision, alors donc, quand toutes ces conditions se trouvent réunies, on fonde sa propre collection et l'on offre et l'on s'offre un réseau d'amitiés éternelles sur un pont de vieux livres qui fait la nique au temps...

Ouf ! Nous nous connaissons depuis trop longtemps pour sacrifier au vieil usage qui prone le vouvoiement au prix de la spontanéité et tu me pardonneras mon Cher Alain — et lecteur aussi, de préférer un naturel singulier.



C.M. Tu diriges, depuis plusieurs années, au sein des Editions Culture et Civilisation (2), des collections consacrées à l'Histoire des sciences. Pourrais-tu préciser, pour le lecteur de Boréales, les raisons qui t'ont conduit à un type d'activité auquel tu n'étais pas spécialement préparé ?

A.G. Cela procède d'une curiosité qui remonte à l'adolescence, sinon à l'enfance. J'aimais tous ces auteurs, Lamack, Cuvier, Darwin mais j'avais acquis tôt la conviction, qu'à moins d'être particulièrement fortuné, on ne pouvait prétendre posséder à soi, la totalité des œuvres de ces auteurs. Il existait bien des versions en format de poche, mais elles étaient nécessairement fragmentaires et tronquées. Et

ceci me conduit à une seconde remarque : les ouvrages publiés habituellement, ne nous livrent que le pan philosophique ou littéraire, laissant dans l'ombre, le pan scientifique au sens le plus concret. Ainsi, nous ne connaissons qu'un aspect de la production et de la personnalité de Goethe pourtant universelle. Enfin, je me suis convaincu qu'il était urgent de faire accéder le plus grand nombre à une meilleure connaissance des auteurs scientifiques qui constituent le patrimoine culturel de l'humanité. Or, n'est-il pas excellent de pouvoir les approcher par la lecture directe de leurs écrits, restitués jusque dans la forme qui les vit naître par le biais de fac-similés, en multipliant les rares copies existantes et en

les diffusant chez les particuliers comme dans les bibliothèques publiques, les écoles, les universités etc. ?

C.M. Depuis combien de temps travailles-tu à ce projet ambitieux ?

A.G. Cela fait au moins six ans que j'y songe sérieusement... Au début, je me suis adressé à des éditeurs prestigieux qui se sont montrés pour le moins peu enthousiastes. Les petits éditeurs, eux, auraient bien publié un titre par-ci, par-là, mais rien de véritablement suivi. Or mon propos est précisément de faire quelque chose de systématique et non de petites choses fragmentaires, de donner une copie de l'original et non un récit encombré de notes.

C.M. Tu travailles au sein d'un groupe, peux-tu nous dire par qui il fut créé et qui l'anime actuellement.

A.G. Bien sûr ! encore que j'aie quelque scrupule à parler ici en son nom. C'est J. Adam...

C.M. Nom prédestiné pour un père fondateur !

A.G. ... Un universitaire belge, homme d'une immense culture, qui ayant par ailleurs une imprimerie, s'était constitué une collection d'Histoire des Sciences. Je suis entré en contact avec lui d'une manière extrêmement simple en lui disant : « La collection que vous publiez est tout à fait remarquable mais très incomplète ! » « Qu'à cela ne tienne, me rétorqua-t-il, si elle est incomplète, complétez-la ! ».

C.M. Avant d'analyser le contenu des collections que tu as créées, j'aimerais que tu fournisses à nos lecteurs, quelques éclaircissements sur la manière dont vous procédez pour la réalisation pratique de ces publications.

A.G. Nous sommes en liaison avec les conservateurs des principales bibliothèques scientifiques et universitaires qui sont seules à détenir les originaux. Ceux-ci sont assurés et peuvent sortir des réserves. Nous les emportons en Belgique où nous effectuons la reproduction à partir d'un document authentique et jamais en utilisant des copies ayant déjà servi. Nous sommes très exigeants sur la qualité typographique et la fidélité du fac-similé ainsi obtenu.

C.M. Peux-tu maintenant, nous présenter les collections que tu diriges ?

A.G. On peut les ranger, un peu artificiellement en cinq rubriques. Je suis obligé d'établir les frontières par souci de clarté mais il existe néanmoins des chevauchements inévitables, les cloisonnements entre les disciplines scientifiques ayant toujours un aspect un peu arbitraire. Ce sont successivement : **les cosmographies** ou « point des connaissances » à une époque donnée avec tout ce que cela peut comporter de discutabile. Je pense d'abord à celle de Thévet, personnalité méconnue mais l'un des plus grands esprits de la Renaissance... Vient ensuite la **Zoologie**, à partir également de la Renaissance, et je songe à Kaub, qui composa le premier traité illustré de zoologie, mais aussi à des personnages comme Tyson, qui pratiqua la première dissection connue du chimpanzé. Evidemment, il y aura l'**Anthropologie physique** que j'aborderai par un précurseur de Broca, Blumenbach, véritable père de l'anthropologie avec sa thèse de doctorat en médecine intitulée « Les variations du genre humain ». Mais je compte aussi publier Broca, Quatrefages, Topinard... De l'anthrologie nous passons tout naturellement à la **Médecine** et à la **Biologie**. Nous avons déjà des monuments tels que le traité d'anatomie de Vésale (**De humani corporis fabrica, Basle 1543**), de microscopie appliquée à la botanique de Malpighi (**Anatome planetare, Londini, 1675**), de clinique de Laënnec (**De l'auscultation médiate**) etc. mais il reste à publier une multitude de textes comme ceux de Redi sur la génération spontanée, d'Ambroise Paré, et ainsi que sur les principales étapes de l'Histoire de la Médecine. La cinquième rubrique sera consacrée aux **Voyages** et pourrait tout aussi bien s'intituler « Connaissance et découverte du monde » avec des publications intégrales de grandes synthèses sur un continent, un pays, voire une région. Je pense commencer par Dapper, un médecin hollandais auquel on doit le premier travail d'importance consacré à l'Afrique.

C.M. Et dans le domaine qui nous est cher, n'envisages-tu pas de publier des auteurs nor-diques ?

A.G. Précisément, j'ai l'intention de rééditer Olaus Magnus, Schaefferus.

C.M. Tu viens de prononcer des noms qui vont éveiller, j'en suis sûr des échos familiers aux lecteurs de Boréales. Mais ne pourriez-vous pas également nous donner des ouvrages

actuellement introuvables ailleurs que dans certaines bibliothèques spécialisées, je pense notamment à un titre fameux : la **Description de la Terre de Kamtchatka** » par Krachéninikov dont il existe une excellente et très ancienne traduction en français. Peut-on imaginer, sans trop rêver, qu'on puisse offrir — bientôt aux spécialistes, des traductions inédites et inaccessibles du fait soit de leur rareté, soit de leur langue d'origine, je pense par exemple, aux œuvres de Banzarov et de Castrèn ?

A.G. Tu touches là un point particulièrement sensible. Nous avons pour principe de toujours publier le texte original dans la langue originale de l'auteur. Ceci toutefois s'applique aux langues les plus courantes telles que le latin, le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, l'espagnol ou le portugais. Mais, dès qu'il s'agit du flamand, du finnois ou du russe, force est d'avoir recours à des traductions. Dans ce cas nous nous reportons aux meilleures traductions faites à l'époque de la publication dans l'une des langues réputées courantes ci-dessus. Le cas échéant nous pourrions faire traduire ou bien, encore publier des textes hors-collections pour un groupe de souscripteurs passionnés ou même des manuscrits originaux. Cela rejoint une autre préoccupation personnelle : constituer une dernière collection, une sorte de four-

re-tout que j'intitulerais « Curiosa » et dans lequel j'introduirai toutes les œuvres qu'on me signalera comme présentant un intérêt ne serait-ce que purement intellectuel, j'observe de ce côté un très grand souplesse : quand on me suggère un titre qui apparaît vraiment comme une étape marquante dans un domaine qui n'est pas le mien, je suis absolument partant. Il est toutefois normal et sage, que dans un premier temps je m'attache à publier des textes fondamentaux. Le but n'est-il pas de faciliter l'accès à la connaissance, à la lecture et à la relecture de tout ce qui constitue le patrimoine culturel universel ?

C.M. Certes, et les collections que tu proposes répondent à la fois aux exigences de l'esthétique et de la raison, de l'art et de la Science : ce sont de magnifiques fac-similés, que l'on a plaisir à prendre en main, que l'on compulse en rêvant et qui nous font découvrir ces monuments de la pensée toujours cités et rarement lus...



N.D.L.R. : Les lecteurs qui seraient intéressés par la **Collection Histoire des Sciences**, pourront recevoir gratuitement et sans engagement, le catalogue des publications en écrivant soit à Boréales, soit à Alain Guilhon, 42, bd. du Midi 93 340 Le Raincy.

(1) A. Guilhon est Docteur es Sciences anthropologiques.

(2) Avenue Gabriel Lebon, 1160 Bruxelles, Belgique.

La rédaction tient à souligner que les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. *Boréales* est une revue libre, ne se rattachant, à aucune idéologie mais qui reste largement ouverte à l'expression des courants de pensée les plus divers.

LES INTERTITRES FIGURANT DANS LES ARTICLES SONT DE LA REDACTION

**VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION
REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au

Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)

28, rue Georges Appay, 92150 SURESNES FRANCE

Abonnement simple : 1 an (4 numéros): France : 100 francs

Etranger : 125 francs

Abonnement de soutien " : 300 francs

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse N° Rue

Ville Code postal

Règlement par : (*) Chèque bancaire

Chèque postal 22 171 55 G PARIS

Mandat

BORÉALES

Revue du Centre de Recherches Inter-Nordiques publie des articles
et des études portant sur les régions polaires et circumpolaires.

Directeur de la publication :

CHRISTIAN MALET

Comité ayant participé à la Rédaction du présent numéro :

DENISE BERNARD-FOLLIOT

ELYANE BOROWSKI

ANJA FANTAPIE

HENRI-CLAUDE FANTAPIE

ANNA KOKKO-ZALCMAN

MARIO MOUTINHO

VENKE SLETBAKK

MARC TUKIA

Secrétaire de rédaction :

KATRINE WONG

Directeur de la photographie :

BERNARD-FRANK VIAU

Prix du numéro : 30 francs

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : 100 francs

Etranger : 125 francs

Abonnement de soutien : 300 francs

**Siège social : Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES Tél. : 772-73-78**

Revue inscrite sur les registres de la Commission Paritaire
par décision du 13. 09. 1976
des Publications et Agences de Presse sous le N° 58211

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

SUMMARY AND ABSTRACTS

EDITORIAL, by Denise Bernard-Folliot.	653
Mauno Koivisto, President of Finland, by François Frison - Roche.	655
Runic inscription of the Viking era. The Rök Stone, by S.B.F. Jansson	657
Relations between France and Sweden over the centuries, by Stig Stromholm.	661
The Cult of the Bear among the Ancien Finns, by François Arditti.	668
Yakut shamanism according to Ivan Khoudiakov, by Svetlana Robel	681
Present days problems of Carelian civilisation, by Heikki Kirkinen.	684
The Swedish spoken in Tempere. A linguistic research project, by Veijo V. Vihanta.	689
Homer in Finnish. Literature and literary research, by Hannu Riikonen.	694
« Lykke-Per by Henrik Pontoppidan. The learning years or the thwarted ideas of a Danish 20th Century « awakener », by Georges Ueberschlag.	698

DOCUMENTS AND REPORTS

A letter from Russia.	706
Mario Moutinho's « History of Cod Fishing », by Elyane Borowski	707
Translation of M. Lahtela's poems, Mark Tukia.	709
Interview with Paul Gauthier on his « Nordic Bookstore » by Cosette.	710
The First International Symposium on Siberia, held in Paris (24-27 April 1983), by S. T.	713
Interview with Alain Guilhon on the collection « History of Sciences », by Christian Malet.	714

S O M M A I R E
(S u i t e)

COMPTE-RENDUS & DOCUMENTS

Lettre de Russie.	page 706
A propos, de l'ouvrage de Mario Moutinho « Histoire de la pêche à la morue » par Elyane Borowski	page 707
Traductions des poèmes de M. Lahtela par Mark Tukia	page 709
Entretien avec Paul Gauthier, « Libraire nordique » par Cosette	page 710
Le Colloque International sur la Sibérie, de Paris (24-27 mai 1983) par S. T.	page 713
Entretien avec Alain Guilhon sur la collection « Histoire des Sciences » par Christian Malet	page 714
Summary	page 718

SOMMAIRE

- EDITORIAL page 653
- Mauno Koivisto, Président de la République de Finlande
par **François Frison-Roche** page 655
- Inscriptions runiques de l'époque Viking. La pierre de Rök
par **S.B.F. Jansson** page 657
mots clefs : Suède / Viking / Runes / Secrêts.
- Les rapports franco-suédois à travers les siècles
par **Stig Strömholm** page 661
mots clefs : Suède / Histoire / Diplomatie / Art
- Le culte de l'Ours chez les anciens Finnois
par **Françoise Arditti** page 668
mots clefs : Chamanisme / Ethnographie / Kalevala / Kanteletar
- Le chamanisme yakoute d'après Ivan Khouđiakov
par **Svetlana Robel** page 681
mots clefs : Chamanisme / Yakoutie / Ethnologie / Sibérie
- Problèmes actuels de la culture carélienne
par **Heikki Kirkinen** page 684
Finlande / Carélie / Histoire / Culture
- Le suédois parlé à Tampere. Un projet de recherche linguistique
par **Veijo V. Vihanta** page 689
mots clefs : Suède / Finlande / Linguistique / Recherche
- Homère dans la recherche littéraire et la littérature finlandaise
par **Hannu Riikonen** page 694
mots clefs : Littérature / Homère / Finlande / Traduction
- « Lykke-Per » de Henrik Pontoppidan. Années d'apprentissage ou
les chemins contrariés d'un « Réveilleur » danois du XXème s.
par **Georges Ueberschlag** page 698

(Suite à la dernière page)